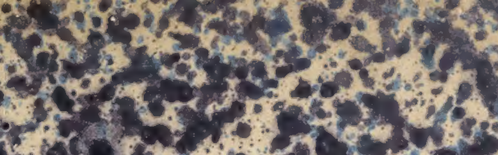
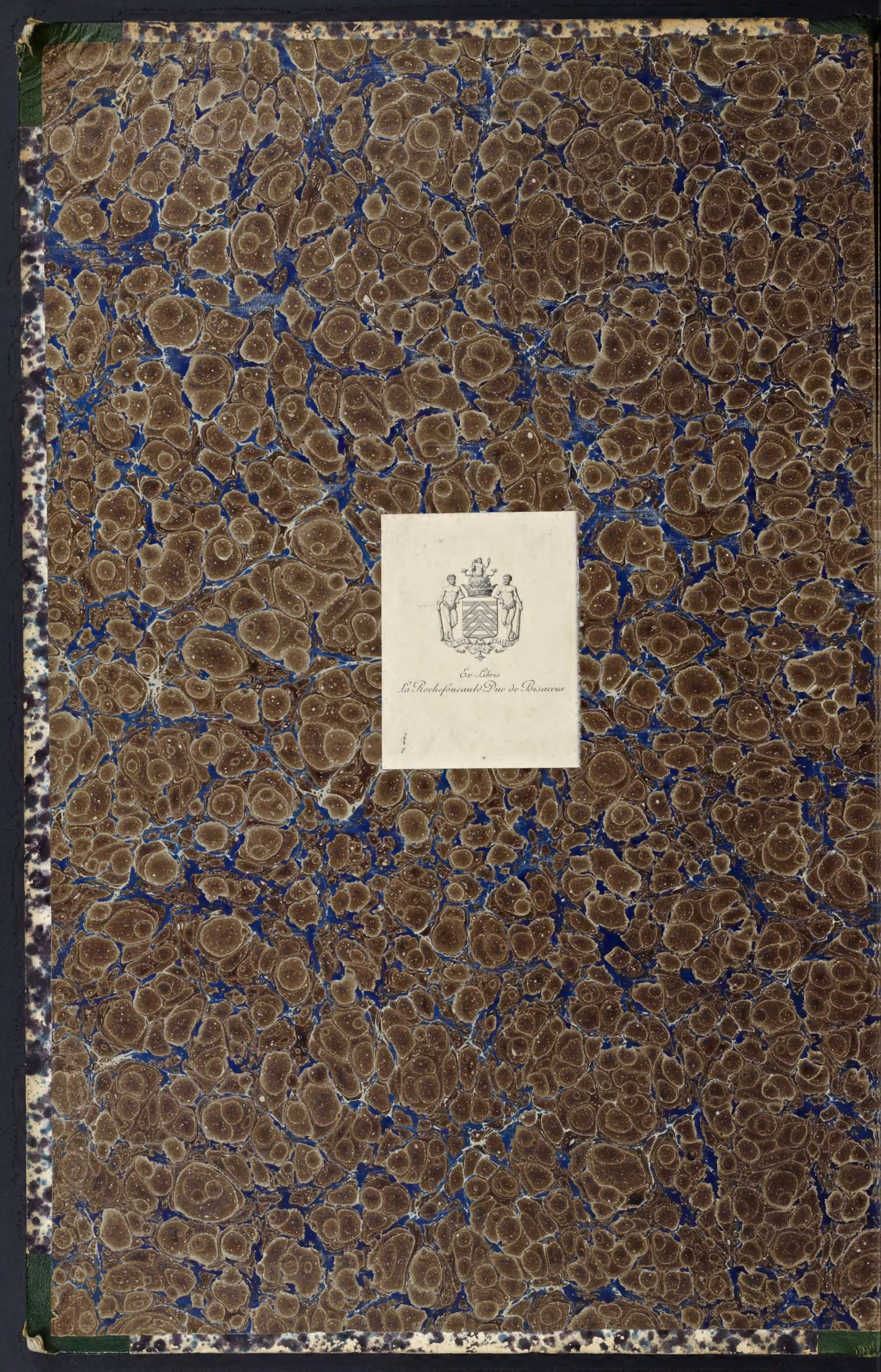
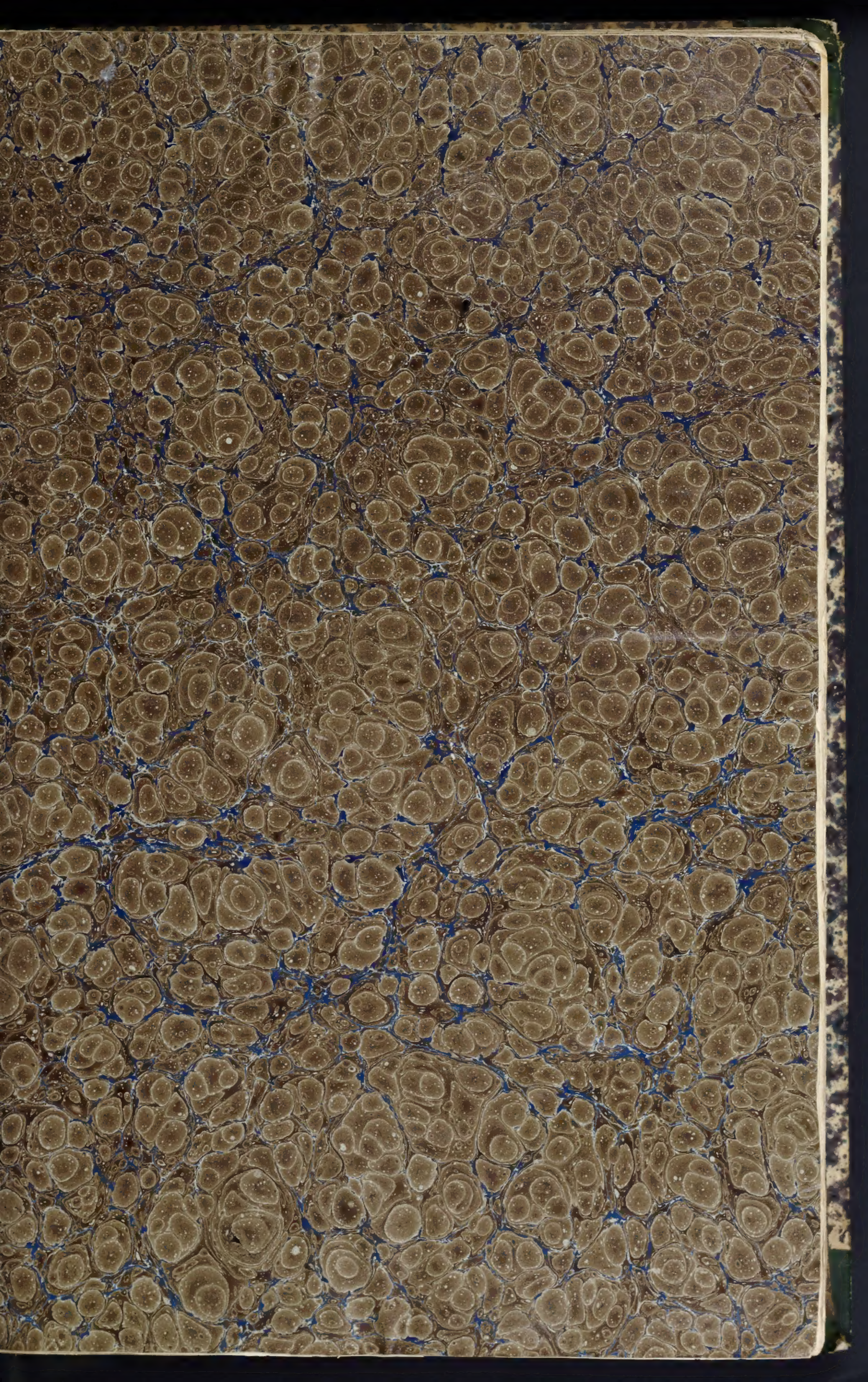
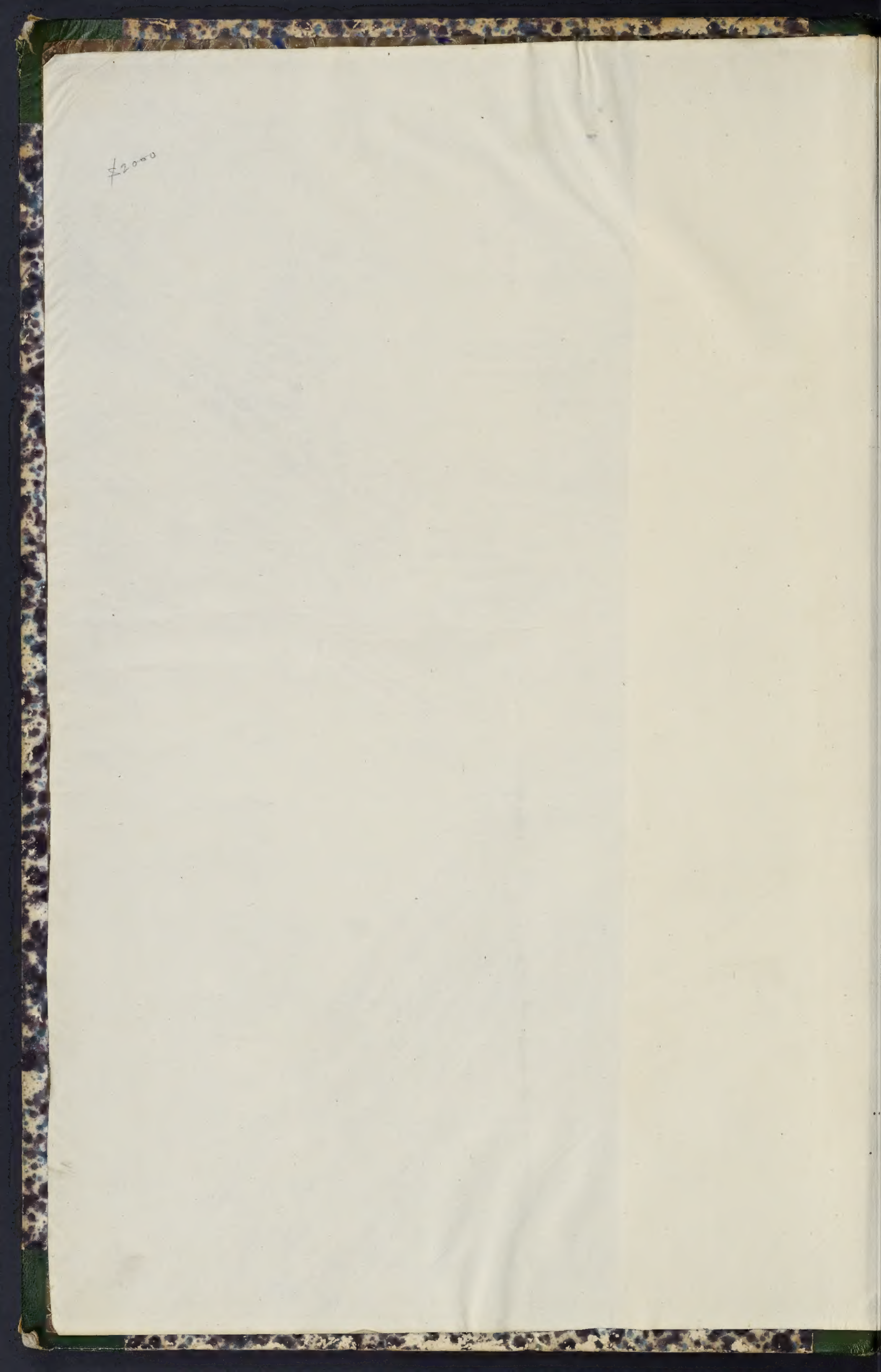



C'EST MON PLAISIR




$2000

GALERIE LITHOGRAPHIÉE

DES TABLEAUX

De S. A. R.

M.gneur Le Duc d'Orléans.


VUE
DU
Palais Royal
Côté du Jardin.
Imprimerie de
CH.les MOTTE, ÉDITEUR, LITHOGRAPHE
DE LL. AA. RR. M.gr LE DUC D'ORLEANS & DE M.gr LE DUC DE CHARTRES
à Paris
Rue des Marais, N.° 13, F.bg S.t Germain.

A Son Altesse Royale

La Princesse Marie Amélie,

Duchesse d'Orléans.

De la gravure émule ingénieux,
Un art plus prompt, sur la pierre amollie,
Grave sans peine et présente à vos yeux
Les traits naïfs du pinceau qu'il copie.
Fier de les rendre à vos regards charmés,
Il en transporte et la forme et la vie
Sur ces feuillets par sa touche animés,
Et le burin au crayon porte envie.
De votre nom protégez l'art heureux
Qu'ont illustré les Vernet, les Mauzaisse
Par leurs travaux; Atthalin par ses jeux.
Que détaché de vos lambris pompeux,
Sur ce vélin chaque tableau renaisse.
Viens l'embellir, ô peintre d'Austerlitz,
Qui sus mêler à la gloire immortelle
Du plus grand roi dont s'honorent les lys,
Un nom rival de David et d'Apelle;

Toi, Géricault, qui tombas jeune encor
Comme un aiglon frappé dans son essor;
Abel, Granet, et toi, peintre poète
A qui Rubens a prêté sa palette :
On t'avait dit : « Sous ce dôme pieux
« Peignez des saints la demeure dernière. »
Pour ton pinceau, d'où jaillit la lumière,
Peindre n'est rien, tu viens d'ouvrir les cieux !

Monter au trône et savoir le défendre,
C'est réunir le courage au bonheur;
D'autres l'ont fait sans savoir en descendre,
Le vieux Gustave eut seul ce triple honneur.
C'est plus qu'un roi : c'est un héros, un sage.
Voilà ses traits, sa simple majesté,
Ses bras tremblants, son corps brisé par l'âge,
Par la conquête et par la royauté;
La main d'Hersent qui traça son image,
A rajeuni son immortalité.

Dormez, Psyché, voici venir l'aurore :
Pour vous quitter l'Amour a fait un pas.
La volupté qui s'enfuit de vos bras,
Tendre Psyché, vous la rêvez encore...
Jusqu'à ce soir, ne vous réveillez pas.

O Montmirail, jour sacré pour l'histoire,
Que ton soleil répand de tristes feux!
Ton crépuscule est celui d'une gloire
Qui doit encor éblouir nos neveux.
Quand ils verront cette vaste bataille,
Ce lointain sombre où vole un coursier blanc,
Ces rangs pressés, ce débris de muraille
Que le vaincu gravit en chancelant;
Ces vieux bonnets percés par la mitraille,
Dont la victoire usa le poil sanglant,

Ils s'écrieront : « Gloire au talent d'Horace
« Qui célébra ces guerriers généreux ! »
Et vers la toile, émus par tant d'audace,
Feront un pas pour combattre avec eux.

C'est aux vertus, à vous, noble Amélie,
Que sont offerts ces chefs-d'œuvre rivaux ;
C'est aux vertus à jouir du génie ;
Et vous pourrez, admirant les travaux
Qu'ont enfantés nos Raphaëls nouveaux,
Vous croire encor sous le ciel d'Italie !

Casimir Delavigne


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Gerard

PORTRAIT

DE

S. A. R. MARIE AMÉLIE THÉRÈSE,

PRINCESSE DES DEUX-SICILES,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

TENANT PAR LA MAIN S. A. R. FERDINAND-PHILIPPE-LOUIS-D'ORLEANS, DUC DE CHARTRES, SON FILS.

Peint par Gérard.

Lithographié par Maurin.

Célébrer la vertu, c'est troubler sa pudeur,
Et je ne sais point l'art de flatter la grandeur.
Or, jugez si j'éprouve un embarras extrême:
Amélie est princesse et c'est la vertu même!
Je tairai donc son rang, sa noble charité,
Sa grace, son esprit, sa céleste bonté;
Mais il est un trésor, le plus beau sur la terre,
Le plus doux à louer, c'est le cœur d'une mère;
Et personne jamais à ses nombreux enfants
Ne prodigua des soins plus tendres, plus touchants
Que l'auguste princesse à qui je rends hommage.

Le Raphaël français qui traça son image,
Semble avoir de son cœur révélé les secrets
Par cet air de bonheur qui brille dans ses traits :
C'est qu'elle tient, épouse et mère fortunée,
Son fils, premier présent d'un illustre hyménée;

C'est qu'elle se rappelle, avec quelque fierté,
Les palmes du collége, et la solennité
Où ce prince écolier, dans les jeux littéraires,
Parait d'un nom royal des succès populaires;
C'est que, dans tout l'éclat de l'habit des housards,
Leur jeune colonel se montre à ses regards
Préludant avec grace aux travaux de la guerre
Où le fils s'instruira des exemples du père.....
Mais, comme la vertu, la gloire a sa pudeur,
Et je ne sais point l'art de flatter la grandeur.

...

GALERIE DU PALAIS ROYAL



GRAND ESCALIER
DU PALAIS-ROYAL.

Peint par M. Bouhot.

Lithographié par M. Arnout.

Ce tableau représente le grand Escalier du Palais-Royal, tel qu'il était à l'époque où ce palais fut rendu à M. le duc d'Orléans actuel. Il existe, dans la galerie de S. A. R., un autre tableau peint par Truchot, qui représente ce même Escalier débarrassé des boutiques qui en obstruaient l'entrée et en masquaient la beauté.

On ne trouvera peut-être pas sans intérêt que nous retracions ici l'historique, généralement peu connu, du Palais-Royal depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

En 1629, le cardinal de Richelieu, jaloux d'attester sa magnificence, fit construire un palais qui prit le nom de Palais-Cardinal. La place dite aujourd'hui du Palais-Royal était occupée par l'hôtel de Sillery, qui fut acheté et démoli par ordre de Richelieu. Le Château-d'Eau était le corps-de-garde des gardes du cardinal; car on sait qu'à l'exemple du cardinal de Lorraine il avait obtenu de Louis XIII la faveur d'avoir des gardes, dont l'ordre était « de ne l'accompagner pas seulement « jusque dans le Louvre, mais même de ne pas le quitter à l'autel, et de mêler ainsi l'odeur de la « poudre à canon et de la mèche parmi l'odeur de l'encens et des autres parfums sacrés. » En 1636, Richelieu fit donation de ce beau monument à Louis XIII. Cet acte fut confirmé par cette clause du testament de ce ministre : « Je déclare que j'ai donné à la couronne mon grand hôtel que j'ai « fait bâtir sous le nom de Palais-Cardinal, ma chapelle d'or, enrichie de diamants, mon grand « buffet d'argent ciselé, et un grand diamant que j'ai acheté de Lopès. » On voit qu'il régnait dans cet asile une pompe vraiment royale. Le cardinal, qui aimait et protégeait les arts, y avait aussi formé une galerie de tableaux et de portraits, dont il reste un catalogue historique, composé par M. de Vulson, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi (1659). C'est en regardant les tableaux de cette galerie, que Louis XIII fut surpris riant, à la nouvelle que Richelieu se mourait dans la chambre voisine [1].

Après la mort de ce grand ministre, Louis XIII vint habiter le Palais-Cardinal, qui prit alors le nom de Palais-Royal, et qui servit aussi de résidence à Louis XIV pendant la régence d'Anne d'Autriche [2]. Ce monarque, par lettres-patentes registrées au Parlement, le 13 mars 1693, céda

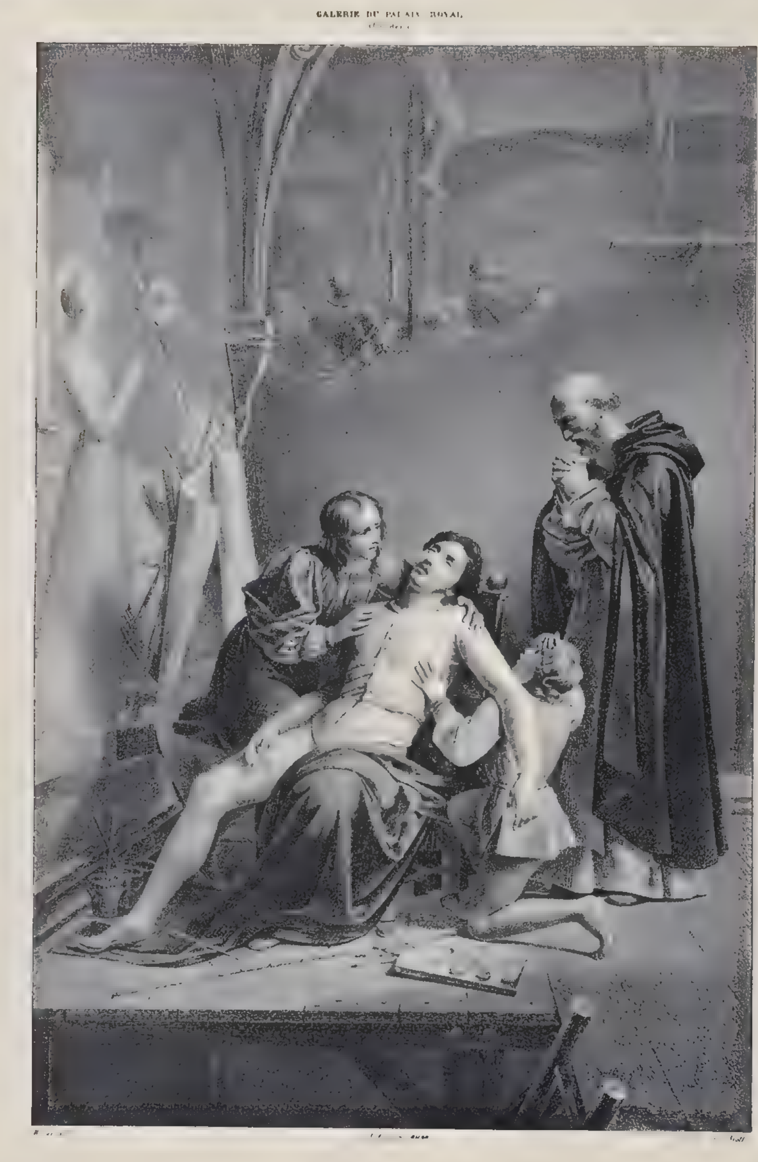
[1] Mémoires de Montrésor.

[2] Louis XIV encore enfant tomba dans le bassin du Palais-Royal, et faillit s'y noyer.

le Palais-Royal en augmentation d'apanage à Philippe de France, duc d'Orléans, son frère unique. Le régent y fit sa résidence; mais son fils cessa de l'habiter, pour se retirer à l'abbaye de Sainte-Geneviève (aujourd'hui collége de Henri IV), qui lui doit sa précieuse bibliothèque : c'était celle du Palais-Royal. Louis-Philippe, duc d'Orléans, succéda en 1752 à son père, dont il ne partageait pas les goûts monastiques. Le Palais-Royal, dont il n'avait pas quitté le séjour, brûla en grande partie en 1763 avec la salle de spectacle bâtie par Richelieu: le prince confia à deux architectes le soin de la reconstruire; *Moreau* fut chargé de l'Opéra et de la façade; *Contant*, du palais et de l'intérieur. Cette association de deux talents rivaux ne fut pas sans quelques nuages. Dès que l'un, par exemple, ménageait un jour, l'autre avait aussitôt l'attention d'élever un mur ou une colonne pour l'intercepter. Néanmoins, au milieu de cette lutte, on vit s'élever le beau monument qui a effacé le Palais-Cardinal. C'est *Contant* qui fit le grand escalier peint par Bouhot. Louis-Philippe, duc d'Orléans, qui dès l'année 1773 s'était retiré à la Chaussée-d'Antin, donna le Palais-Royal en 1780 à Louis-Philippe-Joseph, son fils. L'Opéra brûla une seconde fois en 1781; mais les bâtiments du palais furent épargnés par l'incendie. *Louis*, architecte, bâtit les galeries de pierre dans l'intérieur du jardin, et plus tard le Théâtre-Français, salle incombustible, construite en pierres, fer et pôts, et ouverte en 1791. Après la révolution, le Tribunat tint ses séances au Palais-Royal. Lorsque le Tribunat fut dissous, Napoléon songea à établir la Bourse dans cet édifice; mais, après une visite qu'il y fit avec M. Fontaine, son architecte, il renonça à son projet. Enfin, en 1814, le Palais-Royal a été rendu au duc d'Orléans, qui n'a été effrayé ni des nombreux obstacles à vaincre, ni des énormes dépenses à faire pour achever ce beau monument.

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



MORT DE MASACCIO

LA MORT DE MASACCIO.

Peint par M. Couder.

Lithographié par M. Weber.

L'École de Florence était encore dans l'enfance de l'art, lorsqu'un peintre parut, qui, le premier, donna à ses figures du mouvement, de l'éclat, de la vie : ce peintre fut Masaccio, appelé aussi Maso, ou Thomas Guidi *di San-Giovanni*, du lieu de sa naissance, situé dans le Valdarno, près de Florence. On ne s'accorde pas sur l'année où il vint au monde. *Vasari* prétend qu'il naquit en 1417; il cite à l'appui de son assertion cette épitaphe :

Masacci Florentini ossa
Toto hoc teguntur templo,
Quem natura fortassis invidià mota
Ne quandòque superaretur ab arte,
Anno ætatis suæ XXVI,
Proh! dolor! iniquissimè rapuit [1].

Comme il mourut en 1443, s'il n'avait que 26 ans, il serait, en effet, né en 1417; mais Baldinucci prouve plus authentiquement que ce peintre était né en 1402, et qu'il ne fut enlevé à la vie qu'à l'âge de quarante-deux ans.

Les nombreux travaux de Masaccio donnent une autorité nouvelle à cette dernière opinion. Il fut élève de Masolino da Panicale : il avait cette constance à l'étude, ce désintéressement des frivolités de la vie, cette unité de volonté vers un même but, sans laquelle il n'y a ni supériorité, ni talents créateurs. Le mérite de ses premiers ouvrages, parmi lesquels on remarqua le tableau de sainte Anne, dans l'église de Saint-Ambroise de Florence, lui acquit la bienveillance et l'amitié de Côme de Médicis. Les troubles survenus dans cette république le déterminèrent à se rendre dans la cité classique des beaux-arts. C'est là, c'est à Rome que grandit sa réputation. Il peignit *la fondation de l'église de Sainte-Marie-Majeure*, dans la basilique de ce nom : Boniface VIII l'avait aussi chargé de peindre la façade de l'église de Saint-Jean; mais instruit que Côme de Médicis, rappelé de l'exil, venait de rentrer à Florence, il retourna auprès de son protecteur et de son ami. Masolino da Panicale était mort : Côme fit confier à Masaccio les travaux dont ce peintre avait obtenu l'exécution. La chapelle des Brancacci, dans l'église des Carmes à Florence, fut décorée de ses plus brillants ouvrages. Dans *le baptême de saint Pierre*, la figure que le froid semble faire frissonner est célèbre dans l'histoire de l'art. Le groupe d'*Adam et Ève* est si gracieux que Raphaël n'a cru mieux faire que de se l'approprier dans les loges du Vatican.

[1] « Ce temple renferme les restes de Masaccio de Florence. La nature jalouse, craignant d'être vaincue par l'art, l'enleva « sans pitié *dans sa vingt-sixième année*.

Masaccio était encore occupé à peindre à fresque cette chapelle, lorsqu'il fut atteint d'un mal subit et violent qui l'emporta dans la force de l'âge et du talent. On croit généralement qu'il fut empoisonné et qu'il mourut victime de la jalousie de ses rivaux. Ce peintre célèbre fut enterré sans pompe, dans l'église des Carmes de Florence, en 1443; aucun souvenir ne fut alors gravé sur sa tombe; on rendit une justice tardive à sa gloire. Ce ne fut que long-temps après sa mort que la pierre sous laquelle il reposait fut couverte d'épitaphes en son honneur. Annibal Caro lui a consacré ces vers :

Pinsi, e la mia pittura al ver fu pari,
L'attegiai, l'avvivai, le diedi moto,
Le diedi affetto. Insegni il Bonarotto
A tutti gli altri, e da me solo impari.

Fabio Segni a également composé à sa louange des vers latins où, dans l'exaltation de ses regrets, il s'écrie que *la peinture, la gloire, le soleil, tout périt avec Masaccio.*

Le temps a détruit ou altéré presque tous les ouvrages de ce grand peintre. Il existe de lui au palais Pitti *un portrait de jeune homme.* Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, dont le sujet est le Christ sur la croix entre les deux larrons. On voit aussi, dans la galerie de Mgneur le duc d'Orléans, une tête peinte sur bois, que l'on attribue à Masaccio.

Cette mort prématurée, si éloquemment représentée par M. Couder, reporte involontairement le souvenir sur les pertes qui viennent d'affliger en France tous les amis des arts. Les noms de Truchot, de Léon Pallière, de Michallon, de Géricault, viennent malgré moi se placer sous ma plume et se confondre dans le juste et douloureux hommage que j'adresse à Masaccio, en lui appliquant ces beaux vers de l'abbé Delille sur la mort de Raphaël :

« Ah! jeune infortuné!... Vain espoir, il n'est plus,
« Et ses nobles travaux restent interrompus.
« En vain, se soulevant à son heure derniere,
« Il tourne encor vers eux sa mourante paupière;
« En vain, pour achever son ouvrage naissant,
« Il reprend en ses mains son pinceau languissant;
« Il meurt.... Courez, portez à son ombre chérie
« Ces fleurs, ces frêles dons, emblêmes de sa vie! »

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Horace Vernet)



COMBAT D'AVANT-POSTE.

COMBAT D'AVANT-POSTE

ENTRE DES FRANÇAIS ET UNE GUÉRILLE ESPAGNOLE,

DANS LA GUERRE D'ESPAGNE EN 1810,

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Villeneuve.

FRAGMENT SUR L'INVASION DE L'ESPAGNE PAR NAPOLÉON.

. . . .
. . . .
Dans le morne sommeil d'une fièvre accablante,
S'il rêve qu'un poignard se lève sur son sein,
Voyez ce moribond, fort de son épouvante,
Pâle et les bras tendus pour saisir l'assassin,
S'élancer frissonnant de sa couche brûlante :
Ainsi la faible Espagne, à ses derniers moments,
Secouant le sommeil d'une lente agonie,
Pour écraser la tyrannie
S'arracha de ses fondements.

Le Cid ! voilà le Cid, dont l'ombre désolée,
Brisant son mausolée,
Parait, le glaive en main, la douleur sur le front :
Il frémit, le héros, de colère et de honte,
Comme au jour où, cherchant le comte,
Il perdit sa maîtresse et vengea son affront.

« Arrière, cria-t-il, guerriers dont la vaillance
« Sous tant de cieux divers vengea l'honneur français,
« Arrière, par pitié pour trente ans de succès !
« Par respect pour ta gloire, arrière, noble France !

« Ils m'entendent du moins : je les ai vus frémir,
« Ces drapeaux mutilés et fiers de leurs blessures ;
« Ils empruntent des vents une voix pour gémir,

« Et semblent murmurer de sinistres augures.
« Au récit des revers qui vous sont préparés,
« Baissez vos fers sanglants, étendards intrépides!
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides!

« Du ciel vomissant les feux,
« Le plus brûlant des mois accourt et vous dévore:
« C'est peu: de notre sang des vengeurs vont éclore,
« Semblables à leurs aïeux
« Dont les bras victorieux
« Ont brisé dans Burgos les bannières du Maure.

« Des montagnes d'Urgel aux murs de l'Alhambra,
« Pelage a réveillé nos tribus assoupies:
« Du guérillas fuyant le plomb vous atteindra.
« Son stilet dans la main le meurtre vous suivra
« Sur la crête des Asturies,
« Dans les gorges de la Sierra. . . .

« Ils ne sont plus ces jours où, vous prenant pour guides,
« Les arts, d'un héroïque essor,
« Suivaient en combattant dans des déserts arides
« Les pas de Sultan Juste et de Sultan Bras d'or [1].

« Ils ne sont plus ces jours de liberté, de gloire,
« Jours sauveurs, et par vous à jamais consacrés,
« Où la France abreuvait ses sillons altérés
« Du sang dont Kellermann arrosait sa victoire.

« Infortunés débris de tant d'exploits passés,
« Vous allez perdre dans nos sables
« Les derniers lambeaux vénérables
« Que le boulet vous a laissés.

« Arrière, étendards intrépides. . . .
« Mais non, la charge sonne, et vous obéirez;
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides! »

[1] Surnoms que les Arabes avaient donnés à Desaix et à Kleber.

Casimir Delavigne

GALERIE DU PALAIS ROYAL



PHILIPPE-AUGUSTE,

AVANT LA BATAILLE DE BOUVINES.

Peint par M. Blondel.

Lithographié par M. Collin.

Ferrand, comte de Flandre, uni au comte de Boulogne, avait levé l'étendard contre Philippe-Auguste : ce prince s'avança sur les terres de Flandre, et, selon l'expression de son historien [1], *il les ravagea royalement, les dévastant à droite et à gauche par des incendies.* Une ligue se forma contre le monarque français : l'empereur Othon en fut déclaré le chef : cent cinquante mille hommes marchèrent sous ses ordres, « précédés d'un aigle d'or reposant sur un dragon fait avec tant d'art, « qu'il paraissait s'animer, s'enfler au souffle du vent, agiter une longue queue dans les airs, ouvrir « une gueule terrible, et menacer avec les dents [2]. » Mahaud, comtesse d'Artois, tante du comte de Flandre, avait consulté une magicienne sur les événements de cette campagne : elle lui répondit « qu'il y aurait une sanglante bataille; que le roi y serait foulé aux pieds des chevaux; que son corps « ne serait point enseveli, et qu'après la victoire, le comte de Flandre entrerait en grande pompe dans « Paris [3]. » La journée de Bouvines expliqua cet oracle. C'était le 25 juillet 1214, un dimanche. On se faisait alors un scrupule de combattre dans les jours consacrés au Seigneur [4], et Philippe-Auguste, fatigué de la route et du poids de ses armes, se reposait à l'ombre d'un frêne, à côté d'une église consacrée à saint Pierre. Tout-à-coup on vient l'avertir que les troupes ennemies se mettent en mouvement : il se lève, entre dans l'église, adresse à Dieu une courte prière, mange un peu de pain, boit un verre de vin, et demande ses armes [5]; et comme s'il soupçonnait des traitres dans son armée, ou s'il pensait qu'il était nécessaire de frapper les imaginations et d'exalter les courages par quelque acte solennel, il fait apporter à la vue de ses soldats l'autel sur lequel on venait de célébrer la messe, y dépose son sceptre et sa couronne, et s'écrie : « Seigneurs françois, et vous tous valeureux « soldats, qui estes prets d'exposer vostre vie pour la défense de cette couronne, si vous jugez qu'il y « en ait quelqu'un parmy vous qui en soit plus digne que moy, je la lui cède et la résigne volontiers,

(1) Guillelmus Armoricus (Guillaume le Breton).

(2) Dom Calmet, Histoire de Lorraine.

(3) Histoire de Philippe-Auguste, 1702.

(4) Pour rassurer la conscience des soldats, le roi fut obligé de leur dire « que les Macchabées, ces hommes chers de Dieu n'avaient pas fait de difficulté de combattre le jour du sabbat. »

(5) Rigordus, *De rebus gestis Philip.-August.*

« pourveu que vous vous disposiez à la conserver entière, et à ne la pas laisser démembrer par ces « excommuniez. » On ne répond à ce discours que par des acclamations et des cris de *vive Philippe-Auguste, vive le Roi! que la couronne lui demeure à jamais* (1)! et toute l'armée se prosterne aux genoux du monarque qui lui donne sa bénédiction. Les prêtres entonnent les psaumes (2), les trompettes sonnent, le roi monte à cheval, et tel est l'enthousiasme, que la charge commence sans même attendre l'oriflamme qui dans les combats devait précéder les autres drapeaux. Autour de Philippe-Auguste se trouvaient rangés les plus vaillants chevaliers de l'armée française, le duc de Bourgogne, Matthieu de Montmorency, Guillaume de Bar, Barthélemy de Roye, Girard de Trie, Pierre Tristan, Pierre de Meauvoisin et Guillaume de Garlande. Guérin, chevalier du Temple, évêque élu de Senlis, présidait à la bataille, et semblait se multiplier partout où l'expérience devenait nécessaire. « Il était « là, rapporte le président Hénault, *non mie pour combattre, mais pour admonester les barons et « les autres chevaliers à l'honneur de Dieu, du roi et du royaume, et à la défense de leur propre sei- « gneur* (3). » Le choc des deux armées fut terrible; « les fantassins allemands avec leurs petites lances « et leurs crochets entraînèrent Philippe à bas de son cheval : ils l'auraient tué si la main divine et « l'excellence de son armure ne l'avaient protégé. Galon de Montigny, Mareuil et Pierre Tristan dé- « gagèrent le roi, qui remonta sur son cheval avec une légèreté qu'on ne lui croyait point... L'em- « pereur Othon ne tarda pas à être exposé au même danger. Pierre de Meauvoisin saisit la bride de « son cheval, Gérard Scropha le frappa d'un couteau à la poitrine; comme il voulait redoubler, le « cheval d'Othon, en se cabrant, reçut le coup à la tête; blessé mortellement à l'œil, il tourna sur « lui-même, et prit sa course du côté par où il était venu. L'empereur nous montrant ainsi le dos, « le roi dit aux siens : *Vous ne verrez plus sa face d'aujourd'hui* (4). »

La fuite d'Othon décida du sort de la bataille. Les comtes de Flandre et de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, furent faits prisonniers; le retour de Philippe-Auguste à Paris fut une marche triomphale; Ferrand entra à la suite du roi en *grande pompe*, mais bien différente de celle dont l'orgueil de la comtesse Mahaud s'était flatté depuis la trompeuse promesse de la magicienne. Il était chargé de chaînes, sur un chariot attelé de deux chevaux, et le peuple chantait autour de lui :

« Deux ferrands bien ferrés,
« Trainent Ferrand bien enferré. »

La victoire de Bouvines est une de ces grandes époques de la gloire nationale qui doivent naturellement animer le pinceau des artistes et la muse des poètes. Guillaume le Breton composa, sous les yeux de Philippe-Auguste, son poème de *la Philippide;* un de nos académiciens vient d'achever un poème de Philippe-Auguste; enfin, M. Bert, littérateur distingué, a fait recevoir au second

(1) Mézeray, Histoire de Philippe-Auguste.

(2) Derrière Philippe se plaça Guillaume le Breton, son chapelain, à qui nous devons une relation très curieuse de cette bataille; le Breton, de concert avec un autre clerc, ne cessa de chanter des psaumes pendant tout le combat, quoique sa voix, nous dit-il lui-même, fût souvent entrecoupée par les larmes et les sanglots.

(*Histoire des Français, par Sismonde de Sismondi.*

(3) L'évêque de Beauvais se trouvait aussi à cette bataille. Il avait été fait prisonnier dans un combat, l'épée à la main, et livré à Richard, roi d'Angleterre, qui l'avait resserré dans une étroite prison. Rendu à la liberté sans avoir perdu le goût des armes, il devint seulement plus circonspect : de peur de verser du sang, il ne portait plus d'épée, mais une massue de fer avec laquelle il assommait les ennemis. Salisbery, à la bataille de Bouvines, fut ainsi renversé de son cheval par le scrupuleux prélat.

(4) Guillaume le Breton.

théâtre français une tragédie d'Agnès de Méranie [1], dont une scène retrace si fidèlement le tableau de M. Blondel, que j'ai prié ce poète de me permettre de la placer ici. Son amitié de collége n'a pu me refuser cet avantage et ce plaisir.

PHILIPPE-AUGUSTE

. . . .
. . . .
Venez, écoutez-moi, Français, et répondez
Ai-je mal soutenu l'éclat de la couronne?
La voici ! j'y renonce et je vous l'abandonne.
S'il en est parmi vous un plus digne que moi,
Elle est à lui, qu'il règne et devienne mon roi.
(Il dépose la couronne sur l'autel.)
Eh bien ! je vous attends : couronnez le plus digne.
Est-ce le Bourguignon que votre choix désigne?
Nommerez-vous Thibaut, Dreux ou Montmorency?
Déclarez-vous, Nevers, et vous, Lamarche, aussi.
Avancez, Lusignan, parlez, comte de Flandre [2]. . . .
On se tait. N'ose-t-on la donner ou la prendre,
Cette couronne? Eh quoi ! dans un si grand danger,
Faute d'assez de cœur, craint-on de s'en charger?
Des chagrins qu'elle enferme on sait la violence,
On les fuit. . . Non, j'explique autrement ce silence.
Au prix dont en ce jour il faudrait l'acheter,
Il n'est aucun Français qui daignât l'accepter.
Par de glorieux soins nous l'avons anoblie;
On ose nous l'offrir sans honneur, avilie,
Et nous n'en voulons pas ! . . . Non, non : unissons-nous,
Rendons-la digne encor de la France et de vous.
Quiconque dans son cœur a le droit d'y prétendre,
Avant de la saisir, qu'il songe à la défendre ;
Et que chacun admis à me la disputer,
Se montre en la sauvant digne de la porter.
Lâche qui la flétrit et veut la rendre esclave!
Marchons, et triomphans, couronnons le plus brave.

[1] Madame la marquise de Montesson fit aussi une tragédie d'Agnès de Méranie, qui fut représentée sur son théâtre à la Chaussée-d'Antin, en 1784. On attribuait secrètement les vers de cet ouvrage à Lefèvre, lecteur du duc d'Orléans, grand-père du duc actuel, et auteur de *Dom Carlos*.

[2] L'auteur a cru pouvoir supposer dans sa tragédie que le comte de Flandre n'avait pas encore consommé sa trahison.

J. Vatout

GALERIE DU PALAIS ROYAL



LAVEMENT DE PIEDS
D'UN CAPUCIN
DANS LE COUVENT DE LA PLACE BARBERINI, A ROME.

Peint par M. Granet.

Lithographié par M. Renoux.

Ce tableau représente une salle basse du couvent des capucins situé sur la place de Barberini à Rome. Ce couvent fut érigé par le cardinal François Barberini, capucin, frère du pape Urbain VIII. L'église de ce monastère était ornée de tableaux du plus grand prix, peints par Le Guide, André-Sacchi, Pietre de Cortone, Le Dominicain, etc., etc.

Cette congrégation, que M. Granet semble affectionner dans ses compositions si originales et si vraies, appartient à l'ordre des Franciscains fondé par saint François d'Assise, et dont la règle fut approuvée en 1210 par le pape Innocent III. Ces religieux avaient pour principe *qu'ils ne pouvaient rien posséder, pas même en commun, dont ils fussent absolument les maîtres, et dont ils pussent disposer à leur volonté.* Ils erraient de ville en ville, vivant de la charité des fidèles, souvent sans asile et presque sans patrie.

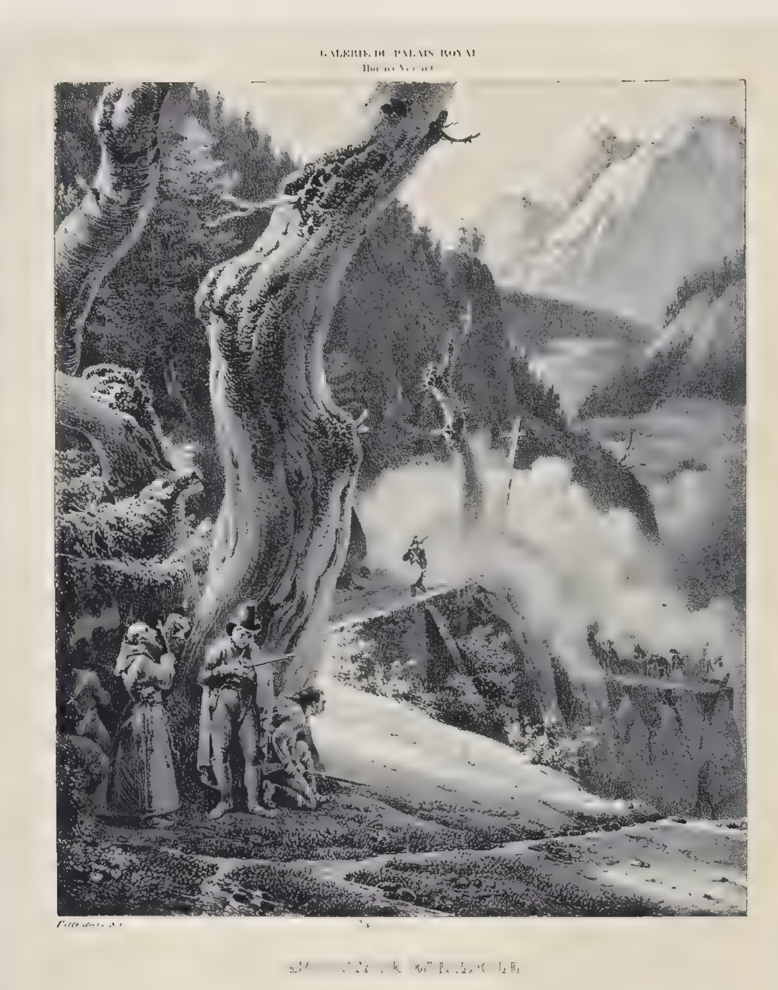
On retrouvera sans doute ici avec plaisir un fragment où l'un des plus célèbres écrivains de notre époque fait connaître plusieurs des pénibles devoirs auxquels leur règle les avait soumis. « Était-il « quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commotion dont les hommes, ennemis des larmes, « n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs, c'était aux enfants du cloître qu'elle « était aussitôt dévolue, et surtout aux pères de l'ordre de St-François; on supposait que des hommes « qui s'étaient voués à la misère devaient être naturellement les hérauts du malheur. L'un était « obligé d'aller porter à une famille la nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre « le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même ce triste devoir: il se présentait « en silence à la porte d'un père, croisait les mains sur sa poitrine, s'inclinait profondément, et se « retirait muet comme la mort dont il était l'interprète. » (*M. le vicomte de Châteaubriant.*)

L'ordre des Franciscains a produit des hommes célèbres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Église un grand nombre de cardinaux et d'évêques, et cinq papes dont deux, Sixte Quint et Clément XIV, sont au rang des plus illustres pontifes.

G. D.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Horace Vernet



EMBUSCADE ESPAGNOLE.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Villeneuve.

Au midi de l'Europe, un grand peuple languissait : la discorde s'élève au sein de la famille royale : sous le nom de médiateur, un conquérant forme le projet de jeter une nouvelle couronne sur la tête de son frère. D'augustes captifs sont livrés à ses terribles mains ; trois cent mille hommes passent les Pyrénées ; tout prend les armes : des ruisseaux de sang coulent ; des députés courageux opposent avec succès l'amour de la patrie à la domination étrangère ; l'indépendance nationale triomphe ; le conquérant rappelle ses légions vainement épuisées de glorieuses fatigues ; le roi rentre dans ses états. Des conseils désastreux l'emportent : partout la proscription, les fers, la mort..... Un cri de liberté se fait entendre ; toute l'armée le répète, la nation y répond, le prince parait l'accueillir, et les formes de la monarchie constitutionnelle succèdent au pouvoir absolu. Bientôt de nouveaux troubles éclatent ; le roi invoque l'appui d'un allié ; l'épée d'un prince français lui remet la couronne sur le front ; mais à peine l'héritier de nos rois a-t-il repassé l'Èbre, que la discorde reparait avec ses chaînes, ses supplices, ses échafauds..... Telle a été jusqu'à nos jours cette déplorable révolution dans les premières périodes de laquelle M. Horace Vernet a placé la scène de guérillas que représente ce tableau.

L'expérience avait appris aux Espagnols que dans des attaques de vive force sur des points déterminés d'avance, leur courage échouait devant la tactique, la valeur et la discipline des Français : la guerre des partisans leur parut un moyen plus sûr pour les combattre avec succès : on vit donc succéder à la guerre régulière une guerre en détail, une espèce de désordre organisé, qui fut la source première du système des *guérillas* si conforme au caractère national. Tout-à-coup, comme par enchantement, l'Espagne se couvrit de partisans. Tout prit les armes ; les laboureurs tenaient d'une main la charrue et de l'autre un mousquet qu'ils enterraient à l'approche des Français, s'ils ne se croyaient pas assez forts pour les combattre. Les moines, portant le crucifix et un poignard, mêlaient le fanatisme religieux à l'exaltation de l'amour de la patrie ; les femmes, les enfants même s'associaient, au moins par la ruse, à cette énergique animosité. « J'ai vu, dit M. de Rocca, un « jeune garçon de huit ans venir jouer entre les jambes de nos chevaux et s'offrir à nous pour nous « servir de guide ; il conduisit un petit parti de nos hussards dans une embuscade, et se sauva tout « à coup dans les roches en jetant son bonnet en l'air et en criant de toutes ses forces : *Vive notre « roi Ferdinand VII*[1] ! » Les armées françaises ne pouvaient faire venir leurs vivres et leurs muni-

(1) Mémoires sur la guerre des Français, en Espagne

tions que sous l'escorte de forts détachements : leurs convois étaient sans cesse harcelés et souvent enlevés. On ne rencontrait que de faibles résistances dans les plaines; mais on était obligé de se frayer un chemin par la force des armes, dès qu'on entrait dans les montagnes. C'est sur leurs sommets que les partisans établissaient leurs camps; c'est de là qu'ils observaient tous les mouvements de nos armées. Quand nos trompettes avaient sonné le réveil au lever de l'aurore, on ne tardait pas à entendre des cornets de bergers réveiller les montagnards; et le soir, leur plus doux passe-temps était de se placer derrière des rochers pour tirer sur nos vedettes en fumant leurs cigarres [1]. Les chefs des guérillas étaient connus sous les noms *d'el pastor*, le berger, *el medico*, le médecin, *el manco*, le manchot, *el frayle*, le moine, *el cura*, le curé, *el cantarero*, le potier, surnoms pris des qualités qui les caractérisaient, de leurs occupations ou des professions qu'ils remplissaient avant de prendre les armes. Un autre chef de parti était appelé *el abuelo*, l'aïeul : c'était un vieillard qui avait commencé à organiser sa bande avec son fils et son petit-fils. Mais les noms les plus fameux parmi les guérillas, sont ceux de l'Empecinado et de Mina : l'Empecinado ayant vu massacrer plusieurs membres de sa famille, fit le vœu de ne jamais suspendre ses vengeances, tant qu'un Français respirerait sur le sol de l'Espagne; et il s'efforça de tenir cette sanglante parole. Mina régnait par la terreur en Navarre et en Biscaye. Il était d'une adresse incroyable pour choisir les lieux de ses embuscades, pour intercepter un convoi, pour surpendre les cantonnements; il avait établi dans ses bandes une discipline austère.

(1) Mémoires sur la guerre des Français, en Espagne

J V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



L'AMOUR ET PSYCHÉ

L'AMOUR ET PSYCHÉ.

Peint par M. Picot.

Lithographié par Mrs Grévedon, Planat et Courtin.

PSYCHÉ A L'AMOUR.

« Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte,
Et que s'il a quelque poison,
Une ame aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison!
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme;
Que je n'en conçois pas d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait pas de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre ame.
Le tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi qui n'en ai que pour vous.

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature;

Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent:
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche,
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés [1]. »

« **Une musique céleste se fit alors entendre : une charmante voix chanta :**

Tout l'univers obéit à l'amour;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame;
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

Sans cet amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines
N'ont point d'appas qui ne soient languissants;
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien. »

« **Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il était temps de se reposer. Il « lui prit alors une inquiétude, telle que les jeunes filles l'ont d'ordinaire, le jour de « leurs noces, sans savoir pourquoi. Un moment après, celui qui l'aimait arriva. On « n'a jamais su ce qu'ils se dirent [2]... »**

« Dormez, Psyché, voici venir l'aurore.
Pour vous quitter l'Amour a fait un pas.
La volupté qui s'enfuit de vos bras,
Tendre Psyché, vous la rêvez encore....
Jusqu'à ce soir, ne vous réveillez pas [3]. »

[1] Psyché, acte III, scene III. Cette scene est du grand Corneille, qui composa la piece de concert avec Moliere pour une fête destinée à Louis XIV

[2] Lafontaine.

[3] Casimir Delavigne.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Horace Vernet



LA DRUIDESSE.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Maurin

CHANT PROPHÉTIQUE.

Silence!... Elle paraît au pied du chêne antique;
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs,
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleurs,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

Elle dit : « O douleur! peuple, prosternez-vous;
« Druides, balancez nos étendards funèbres :
« Teutatès m'a parlé dans le sein des ténèbres;
« Le glaive de la mort est suspendu sur nous!

« Déjà de nos autels je vois tomber la pierre,
« La faucille sacrée a tremblé dans ma main;
« Un Dieu combat notre culte inhumain;
« Il défend de mêler le sang à la prière.
« De la vengeance il a maudit le nom;
« Sur ses propres autels victime volontaire,
« A ses lois il soumet la terre
« Par la puissance du pardon.

« Une reine [1] à ce Dieu va servir d'interprète.
« C'en est fait; contre nous son triomphe s'apprête;
« Je l'entends... à vos fils, à son royal époux
« Elle parle du ciel, et commande à genoux.

[1] Clotilde, femme de Clovis.

« Les femmes, imitant sa pieuse tendresse,
« Aux horreurs des combats renoncent sans retour;
Et désormais quittant l'armure qui les blesse,
« Leur puissance est dans leur faiblesse,
« Et leur génie est dans l'amour.

« O rocher d'Erminsul! O tombe révérée,
« Vous que ce peuple altier n'approchait qu'en tremblant,
« L'ingrat vous abandonne, et sur l'autel sanglant
« Il ne répandra plus la verveine adorée!
« Ce peuple, à la clarté d'un céleste flambeau,
« Des plus lointains déserts franchira la distance,
« Et, jusque sur la mort portant son inconstance,
« Ira prier sur un autre tombeau.

« Et toi qui des vainqueurs suspendais la framée [1],
« Chêne! seul confident de nos destins secrets,
« Au magique pouvoir d'une fleur embaumée
« Va céder en un jour ta vieille renommée!
« Roi détrôné de nos vastes forêts,
« Tu mêleras ton deuil au deuil de nos cyprès:
« C'est alors qu'on verra tomber les pleurs du saule;
« Le gui ne ceindra plus le front de nos guerriers;
« Car les nobles fils de la Gaule
Ne cueilleront que des lauriers.

« O berceau des Gaulois! Armorique [2] sauvage!
« Adieu! d'un long oubli tu subiras l'affront,
« Jusqu'au jour où sur ton rivage,
« Naîtra le barde au sublime langage [3],
« Dont les chants te ranimeront.
« Ces chants dans le passé réveilleront l'histoire;
« Ils te rendront à l'immortalité:
« Ton malheur deviendra ta gloire,
« Dès que sa voix l'aura chanté!

« Mais d'un autre art encor la puissance infinie
« Te réserve un autre génie,
« Pour retracer ta gloire et tes malheurs.
« Par ses brillants pinceaux moi-même rajeunie,

(1) Espèce de javeline, arme de jet et de main. (Dict. de Boiste.)
(2) Nom que les anciens donnaient à la Bretagne, parce qu'en langage gaulois il signifie *maritime*. (Dict. de Moreri.)
(3) L'auteur des Martyrs.

« Je revivrai sous ses riches couleurs :
« Sa main rendra mon image immortelle ;
« Au culte de nos Dieux seule restant fidèle,
« Je garderai la harpe et la faucille d'or ;
« Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor,
« Et les siècles futurs sauront que j'étais belle !

« Non, d'un culte si grand tout ne périra pas :
« Votre divinité chérie,
« La victoire suivra vos pas !
« Gaulois, vous resterez la terreur des combats,
« L'appui des opprimés, l'honneur de la patrie ! »

La vierge alors reprend sa sombre rêverie,
Du chêne d'Erminsul disperse les rameaux,
Et, plus fière, s'éloigne en répétant ces mots,
Ces mots sacrés : « Honneur, Patrie ! »

Ce cri, cher aux Gaulois, n'a pas été perdu :
Les échos de la Seine en résonnent encore ;
Et la France, aux accents de cette voix sonore,
Par des siècles de gloire a déjà répondu !

Delphine Gay.


GALERIE DU PALAIS ROYAL

UN OFFICIER
DES CHASSEURS A CHEVAL
DE LA GARDE IMPÉRIALE.

Peint par M. Géricault.

Lithographié par M. Volmar.

Quel est ce brave qui, le sabre à la main, l'œil étincelant de courage et de gloire, appelle au combat ses compagnons d'armes, et s'élance, sur un cheval écumant, à la poursuite des canons ennemis? C'est un de ceux qui, escortant la victoire des bords du Nil aux rives de la Moskowa, campèrent dans les plaines de Marengo, sous les remparts de Vienne, dans les palais de Madrid, sur les tours du Kremlin. Son intrépidité peint tous nos héros; son uniforme rappelle toutes nos conquêtes. Ce fut *Lenoir,* lieutenant des Guides, qui, le premier, donna à Bassano le signal de cette réputation que plus tard les Chasseurs à cheval de la Garde [1] agrandirent par tant d'exploits et au prix de tant de sang. Il était venu de Paris avec vingt-cinq hommes: avec vingt-cinq hommes il fit prisonniers 7,000 Croates et s'empara de 200 canons ou caissons; mais il paya de sa vie ce trait d'une audace surnaturelle. A la bataille d'Arcole, lorsque la mitraille renversa dans les fossés de l'Adige le général en chef de l'armée d'Italie qui avait planté le drapeau sur le pont, ce furent deux Guides qui l'arrachèrent à ce péril. Les Pyramides ont retenti des triomphes de ces braves. Austerlitz les a vus tailler en pièces les Chevaliers-gardes qui entouraient l'empereur de Russie. A Eylau, ils chargèrent 835 contre 30,000 hommes; à l'exception de quatorze, ils furent tous tués ou blessés; mais la déroute de l'ennemi consola ceux qui leur survivaient. J'atteste encore à leur honneur Ratisbonne, Essling, Wagram, Hanau, Montmirail! Il n'est pas un lieu illustré par les armes françaises qu'ils n'aient visité en vainqueurs; il n'en est pas un qui ne garde la mémoire des Lenoir, des Hercule, des Beauharnais, des Bessières, des Daumesnil, des Junot, des Corbineau, des Musi, des Paillès, des Barbanègre, des Desmichels, des Lallemant, des Barthelemy, des Rabusson, des Monfroi, des Lefèvre-Desnouettes, des Laroche, des Dallemagne, et de tant d'autres qui échappent à ma plume, mais dont la gloire s'est saisie.

Quelle énergie dans l'attitude de cet officier! quelle vigueur! quelle brillante audace! On dirait

[1] Le premier Consul n'eut d'abord qu'une seule compagnie de Chasseurs à cheval dans sa garde. Le fond de cette compagnie fut formé des *Guides*. Par un arrêté du 17 nivose an X, la compagnie des Chasseurs à cheval devint un régiment de deux escadrons. Un décret du 29 juillet 1804 porta ce régiment à quatre escadrons, enfin le 18 janvier 1813, Napoléon décréta que le régiment des Chasseurs à cheval serait fort de huit escadrons, chacun au complet de 250 hommes.

que Géricault a fait passer dans cette ame guerrière le mâle caractère de son propre talent. Pourquoi faut-il qu'un double regret vienne se mêler à notre admiration? pourquoi faut-il qu'un rapprochement douloureux attriste à la fois et la pensée qui se souvient et l'œil qui contemple? C'est que la plupart de ces vieux soldats ont péri, et qu'à peine il reste encore quelques débris de cette troupe d'élite, qui a laissé quatorze mille morts au champ d'honneur; c'est aussi que Géricault, l'espoir de l'école moderne, a disparu à la fleur de son âge, et qu'à peine il a eu le temps de nous léguer quelques monuments de son génie.

Les funérailles de ce peintre, rendu si jeune à la terre [1], étaient une cérémonie touchante! Ses élèves, ses nombreux amis, entouraient sa tombe, qui avait pour tout ornement le laurier des arts et les larmes de l'amitié. Une voix se fit entendre; c'était celle d'un des avocats les plus distingués du jeune barreau français [2]: « O vous, s'écria-t-il, qui entriez à peine sous ses auspices dans cette « carrière trop tôt fermée pour lui, quelle sagesse dans ses conseils! quelle finesse de tact! quelle « précision d'aperçus! que de simplicité! que de naïveté! et pourtant que de chaleur à faire passer « dans votre ame ce feu sacré qui animait la sienne! A la veille même de ce jour fatal, lorsqu'il était « déjà si avant dans la mort, ne l'avez-vous pas vu se ranimer tout à coup par des idées dignes de « devenir des préceptes, et revivre tout entier dans son art qu'il semblait ressaisir! il était inspiré, il « dictait pour les peintres à venir, et par malheur, personne n'écrivait.

« Hé bien! messieurs, dans cet homme vraiment rare, il s'est rencontré quelque chose de supé- « rieur au génie même, le caractère et le courage. Qui peut songer sans frémir que cette tombe où « il repose maintenant froid et inanimé, devait depuis long-temps être pour lui et pour nous comme « le terme désiré d'un long supplice? Tandis que l'art épuisait ses ressources pour détourner la mort, « une lente agonie sans espérance forçait nos vœux à l'appeler. O vous, assidus sans relâche à son « lit de souffrance, amis persévérans, infatigables, dont le dévouement fait à la fois son plus bel « éloge et le vôtre, vous vous en souvenez: dans les accès du mal le plus violent, sa sécurité s'est- « elle altérée? lui est-il échappé un cri? Sa sollicitude pour vous imposait silence à sa douleur, il « respectait vos craintes, il calmait vos émotions: ce n'est pas lui qui semblait souffrir!

« Adieu donc, Géricault! il est un autre lieu pour les belles ames et pour les beaux talents; ta « place y est marquée. Repose désormais paisiblement; rien ne t'aura manqué à ta dernière heure, « ni l'amitié pour te fermer les yeux, ni les arts pour te pleurer. »

(1) Géricault est mort en 1825, à l'âge de 32 ans.

(2) M. Mocquart.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Gerard.



Gelee del.

[illegible]

DAPHNIS ET CHLOÉ.

Peint par Gérard.

Lithographié par M. Gelée.

Et là-dessus survint l'hyver, plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé; car incontinent la neige, tombant en grande abondance, couvrit les chemins et enferma les laboureurs en leurs maisons.

Mais Daphnis et Chloé se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entrebaisaient, comme ils s'entrebrassaient, et de leurs joyeux passe-temps emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiraient en grande peine sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvaient sous leur main la panetière dont ils soulaient tirer leur manger, cela leur mettait deuil au cœur; apercevant la sébile où ils étaient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la flûte qui était un don d'amourette, jetée à terre quelque part sans que l'on en tînt compte, cela renouvelait leur regret. Si priaient aux nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent enfin, à eux et à leurs bêtes, le soleil beau et clair, et quand faisait ces prières aux dieux, cherchaient quelque invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût sçeu que faire, et aussi n'avait guère moyen; car celle qu'on estimait sa mère était tout le jour après elle, lui montrant à carder la laine, et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier : mais Daphnis, comme celui qui avait plus de loisir et plus de sens aussi que la fillette, trouva pour la voir une telle finesse :

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étaient deux grands myrtes et un lierre; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre, y faisait une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étaient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres; par-dedans pendaient force grappes noires, comme raisins à la treille; à l'occasion de quoi y avait toujours, mêmement l'hyver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvaient rien ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux de miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des maisons à l'autre était d'environ demi-lieue, et la neige, non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la peine, n'eût été qu'amour passe partout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin

tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secouant la neige qu'il avait aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès épiant quand viendraient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or quant aux oiseaux, il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avait assez à faire à les amasser, à les tuer et à les plumer, mais de la maison ne sortait personne, homme ni femme, ni coq, ni poule : ains se tenaient tous au-dedans clos et cois au long du feu : dont le pauvre Daphnis était en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle couleur serait la plus croyable. « Je viens quérir du feu. Comment? N'avez-vous point de plus proches voisins! Je « demande du pain. Ton bissac est plein de vivres. Du vin. Il n'y a que trois jours que vous avez « fait vendanges. Le loup m'a poursuivi. Et où en est la trace? Je suis venu chasser aux oiseaux. « Que ne t'en vas-tu donc après que tu en as assez pris? Je veux voir Chloé. » Telle chose ne se pouvait bonnement confesser à un père et à une mère. Ainsi n'y avait-il pas une de toutes ces occasions là qui ne portât quelque soupçon. « Mieux vaut, disait-il, que je m'en aille. Je la re« verrai au printemps : non cet hyver, puisque les dieux, comme je crois, ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et serrant jà ce qu'il avait pris de grives et autres oiseaux, il s'en allait partir. Mais comme si expressément amour eût pitié de lui, voici ce qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendait à boire et à manger, et cependant un des chiens de la bergerie, voyant qu'on ne se donnait point de garde de lui, happe un lopin de chair et s'enfuit hors de la maison; de quoi Dryas courroucé, pour autant mêmement que c'était sa part, prend un bâton et court après. En le poursuivant, il vint à passer au long de ce lierre où Daphnis avait tendu ses gluaux, et le vit, comme il chargeait déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner; et sitôt qu'il l'aperçut, oubliant chair et chien : Dieu te gard, mon fils, s'écria-t-il; puis le vient accoler et baiser, le prend par la main et le mène en sa maison.

Quand ils se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leurs pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bonjour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé, s'assit auprès du feu et déposa sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, et s'en était venu chasser aux oiseaux, et comment il en avait pris aucuns avec des collets, d'autres avec des gluaux, ainsi qu'ils venaient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le mâtin leur avait laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le dernier; car elle faisait semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu de si près, il s'en était voulu aller sans la voir ni parler à elle; et néanmoins, avant que lui présenter à boire, elle but un trait en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir [1].

[1] Pastorales de Longus, traduction d'Amyot, revue et corrigée par Paul Louis-Courier.

[illegible] DU PALAIS ROYAL



ALLAN MACK-AULAY,
PORTANT LA TÊTE D'HECTOR,
CHEF DES ENFANTS DES BROUILLARDS.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Bellay.

Le pinceau de M. Horace Vernet a reproduit dans ce tableau les traits de l'un des héros de Walter Scott. Les romans de cet écrivain sont en quelque sorte des reflets de l'histoire : ils se distinguent surtout par la fécondité de l'imagination, la vérité des détails, l'énergique peinture des passions; qualités qui se retrouvent à un degré d'analogie très-remarquable dans les brillantes compositions de M. Horace Vernet.

Allan Mack-Aulay est un des personnages les plus remarquables du roman intitulé *l'Officier de fortune*. C'est lord Menteith qui, dans cet ouvrage, raconte à un de ses amis le fait qui a fourni le sujet du tableau; il s'exprime en ces termes :

« Le lair de Darlinvarach, père d'Allan Mack-Aulay, était chef d'un clan de montagnards, et « s'était uni à une femme d'une famille honorable. Le frère de son épouse, jeune homme brave et « entreprenant, obtint du roi Jacques VI la conservation des forêts royales dans une étendue assez « considérable autour de son château; et, dans l'exercice de ses fonctions, il eut le malheur d'avoir « des querelles avec quelques maraudeurs ou caterans highlandais. Parmi eux se trouvait une petite « troupe de bandits surnommés les Enfants des Brouillards, parce qu'ils étaient sans toit et sans asile, « et errants continuellement dans les montagnes et les vallons. Ils épièrent toutes les démarches du « malheureux conservateur des forêts, le surprirent un soir à la chasse sans aucune suite, et le « massacrèrent avec tous les raffinements de la cruauté. Lui ayant ensuite coupé la tête, ils résolu- « rent par bravade de la porter au château de son beau-frère. Le lair était absent quand ils s'y pré- « sentèrent, et son épouse, effrayée, n'osant leur refuser sa porte, leur fit servir des rafraîchissements.

« La dame étant sortie un instant pendant qu'ils étaient à table, ils prirent la tête de son frère, « qu'ils avaient apportée enveloppée dans un plaid (1), la placèrent sur la table, lui mirent un mor-

(1) Manteau écossais.

« ceau de pain dans la bouche, en lui disant de manger sur cette table qui avait servi à tant de « bons repas; ce fut le premier objet qu'aperçut sa malheureuse sœur quand elle ouvrit la porte « pour rentrer. Elle poussa un cri horrible, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, et disparut dans « les bois. Le lendemain son mari revint et fit des efforts inutiles pour découvrir ses traces. Cette « perte était d'autant plus déplorable, qu'au moment de sa disparition elle était enceinte. Enfin, « après plusieurs mois de recherches vaines, on parvint à la retrouver dans une caverne qui lui « servait de retraite, et on la ramena au château; mais elle avait entièrement perdu la raison.

« Environ un mois après son retour chez son mari, elle donna le jour à un fils qui fut nommé « Allan. Non-seulement cet enfant ne paraissait nullement avoir souffert des maux physiques que sa « mère avait eu nécessairement à supporter, mais il annonçait une force et une santé peu com- « munes. Sa malheureuse mère après ses couches recouvra la raison en partie, mais jamais la santé « et la gaîté. La vue seule d'Allan pouvait lui procurer des sentiments de plaisir. Elle ne le quittait « pas un instant, et elle lui communiqua sans doute, dès sa plus tendre enfance, une partie des « idées superstitieuses dont son caractère sombre et atrabilaire le rendait naturellement susceptible. « Il avait environ dix-sept ans quand elle mourut. Elle voulut à ses derniers moments avoir un en- « tretien secret avec lui, et il y a tout lieu de croire que c'était pour lui recommander la vengeance « contre les Enfants des Brouillards, injonction à laquelle il obéit fidèlement dans la suite.

« Depuis ce moment, Allan Mack-Aulay se livra aux exercices les plus violents, et devint même « redoutable pour les jeunes compagnons de ses jeux. Souvent il passait les jours et les nuits dans les « bois, sous prétexte d'aller à la chasse, et cependant il n'en rapportait pas toujours du gibier. Son « père en était d'autant plus inquiet, que plusieurs Enfants des Brouillards avaient reparu dans les « environs, et le danger que courait Allan dans ses excursions de rencontrer ces brigands était une « source perpétuelle d'inquiétudes. Il se préparait cependant une crise qui ne se fit pas attendre « long-temps. Un jour que j'étais au château, j'étais rentré vers le soir après avoir inutilement « cherché Allan dans les bois des environs, où il s'était rendu avant le lever du soleil. La nuit était « obscure et orageuse. Son père, véritablement inquiet, parlait d'envoyer à sa recherche un déta- « chement de montagnards, quand, tout-à-coup, tandis que nous finissions de souper, la porte « s'ouvrit, et Allan entra d'un air radieux, fier et content de lui-même. Son caractère intraitable et « l'égarement accidentel de son esprit avaient tant d'influence sur son père, qu'il n'osa lui donner « aucune marque de mécontentement. Il se borna à lui dire que je n'avais été que quelques heures « dans les bois où j'avais tué un daim superbe, et que probablement il n'en rapportait rien, lui « qui y avait passé toute la journée. En êtes-vous bien sûr? lui demanda Allan d'un air de fierté. « J'ai ici quelque chose qui vous prouvera le contraire.

« Nous remarquâmes alors que ses mains et ses habits étaient ensanglantés; et nous attendions « avec impatience le résultat de cette annonce mystérieuse, quand, ouvrant le coin de son plaid, « il fit rouler sur la table la tête d'un homme encore toute sanglante et nouvellement séparée du « corps, en disant: Trouvez-moi un daim qui vaille celui-là! A sa barbe et à ses cheveux roux un « peu blanchis par l'âge, et à ses traits bien remarquables, quoique changés par la pâleur de la mort, « on reconnut facilement cette tête pour celle du chef des Enfants des Brouillards, brigand redoutable « par sa force et sa férocité, qui avait été l'un des assassins du malheureux conservateur des forêts.

« On prit toutes les mesures possibles pour mettre Allan à l'abri de la vengeance de ces bandits; « mais, ni ses blessures, ni les ordres positifs de son père, ne purent l'empêcher d'aller chercher en- « core les gens dont il devait redouter l'animosité. Tous les jours il trouvait quelque nouveau moyen

« pour se soustraire à la surveillance de son père, et il rapporta encore plusieurs têtes des Enfants « des Brouillards. Ces brigands, malgré leur férocité, finirent par être épouvantés de l'audace et de « la haine invétérée avec laquelle Allan les cherchait dans leurs retraites les plus cachées. Comme « il avait toujours l'avantage dans toutes les rencontres, ces hommes superstitieux finirent par en « conclure qu'il possédait un charme qui le rendait invincible, ou que sa vie était protégée par « quelque puissance surnaturelle. Enfin les choses en vinrent au point que le son de sa voix ou le « bruit de son cor aurait suffi pour mettre en fuite une demi-douzaine de ces bandits. »

Plusieurs années après, Allan Mack-Aulay disparut sans qu'il fût possible de découvrir ses traces. Quelques uns prétendirent qu'il avait péri dans une embuscade où l'avaient attiré les Enfants des Brouillards; d'autres que, par suite d'une passion malheureuse, il était passé sur le continent, et s'était enseveli dans un cloitre.

G. D.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Bouton)



Renoux del. — Lith. de [illegible]

CHAPELLE DE St [illegible]

INTÉRIEUR
DE LA CHAPELLE DU CALVAIRE,
DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ROCH.

Peint par M. Bouton.

Lithographié par M. Renoux.

L'église de Saint-Roch a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien hôtel Gaillon : elle fut commencée en 1653 sur les dessins de J. Lemercier, alors premier architecte du roi. Ce fut Louis XIV qui en posa la première pierre, dans laquelle on plaça deux médailles dont l'une portait l'effigie de ce prince, l'autre celle d'Anne d'Autriche, et toutes les deux, au revers, l'image de saint Roch, avec cette inscription *Domino Jesu Christo per crucem salvatori!* Discontinué et repris plusieurs fois, cet édifice fut enfin achevé dans le dix-huitième siècle. Le grand portail qui donne sur la rue Saint-Honoré fut construit le dernier par Jules Robert de Cotte, intendant général des bâtiments du roi, et directeur général de la monnaie et des médailles, d'après les dessins de Robert de Cotte son père, premier architecte de Louis XIV et de Louis XV : la première pierre en fut posée le 1er mars 1736. Les figures sculptées par Claude Framin de l'académie royale de sculpture représentaient en deux groupes les quatre pères de l'église avec leurs attributs : les armes du roi qui ornaient le fronton et la croix qui le surmontait, étaient de la main du même sculpteur. Ces figures, ces armes, cette croix ont été détruites pendant la révolution. L'église est composée d'une nef et de trois chapelles, celle de la Vierge, celle de la Communion et celle *du Calvaire.* Cette chapelle que M. Bouton a représentée, est une espèce de rotonde coupée que l'on a ajoutée depuis à l'église. Elle offrait plusieurs groupes de figures qui composaient des scènes intéressantes. On y voyait un Jésus crucifié et la Madeleine éplorée au pied de la croix par Anguier. Ce groupe était placé au haut de la montagne. Deux soldats préposés à la garde du Christ occupaient l'un des côtés. Du bas de la montagne on montait à ce Calvaire par deux portes taillées dans le roc [1]. On s'est efforcé de réparer autant qu'il a été possible les ravages que la révolution a faits dans cette église; et M. Deseine, statuaire, membre de l'ancienne académie, a exécuté un très-beau groupe du Christ au tombeau qu'on a placé dans la chapelle du Calvaire [2].

[1] Description historique de la ville de Paris par Piganiol de la Force. Tableau historique et pittoresque de Paris par M. de Saint-Victor.

[2] Cette église renfermait plusieurs tombeaux de personnages célèbres, et entr'autres celui de Pierre Corneille. Il avait disparu dans nos tempêtes politiques : c'est Mgr le Duc d'Orléans qui l'a fait rétablir.

Ce noble dévoûment du fils de Dieu, et l'aspect de son tombeau dont les ombres mystérieuses ont enveloppé les destinées du ciel et de la terre, rappellent et le majestueux parallèle du fils de Sophronisque et du fils de Marie; et l'allocution sublime de Lusignan à Zaïre, et les inspirations éloquentes du génie du christianisme. Nous avons cru devoir citer comme moins généralement connu le beau discours de l'ange Michel à Adam, traduit du Paradis perdu de Milton par l'abbé Delille.

« C'est peu : le ciel attend une grande victime.
Homme faible! qu'es-tu pour racheter ton crime?
De l'immense rançon qu'attend le roi des rois
Le fils de l'éternel peut seul porter le poids.
De la mort qui t'est due il subira la peine;
A ce prix seulement, de la nature humaine
Le crime héréditaire un jour peut s'expier.
Un Dieu sera puni pour te justifier.
L'amour divin pouvait effacer ta souillure;
Mais pour subir ta peine, il prendra ta nature;
De crimes, de malheur et de honte chargé,
Juge des nations, lui-même il est jugé,
Et d'une infâme croix souffrant l'ignominie,
Doit la mort aux ingrats qui lui devront la vie.
A son dernier soupir la terre a répondu,
Le ciel est apaisé, Satan est confondu;
Et faisant du péché disparaître la trace,
Chaque goutte de sang est un fleuve de grace.
C'en est fait, il succombe, il meurt; mais le trépas
Long-temps dans le tombeau ne le retiendra pas.
La troisième aube à peine a commencé d'éclore,
Son cercueil s'est ouvert. Plus brillant que l'aurore
Il sort; de ses regards partent des traits de feu :
Il descendit mortel, il se relève en Dieu.
L'enfer frémit de rage, et la terre, de joie;
Et la mort en grondant a relâché sa proie.
Il dompte le trépas : un paisible sommeil,
Qui bientôt a fait place à son brillant réveil,
N'était qu'un doux passage à la vie immortelle.
. . . .
Le peuple d'Abraham des dons du ciel comblé,
Au chemin du salut n'est point seul appelé :
Tous les enfants d'Adam, tous les peuples du monde
Viendront puiser la foi dans la source féconde.
Le Christ mourra pour tous; le sauveur des mortels
Aura partout son temple et partout ses autels;
Et, marchant dans la voie où la lumière brille,
Les peuples ne seront qu'une immense famille. »

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Steube)



LE SERMENT
DES TROIS SUISSES.

Peint par M. Steuben.

Lithographié par M. Weber.

Seul debout, contemplant l'Europe assujétie,
Le descendant de Tell, aux monts de l'Helvétie,
Fidèle à ses vertus, à sa mâle fierté,
Respire, près des cieux, l'air de la liberté.
La liberté! c'est là, qu'auprès d'un peuple austère,
S'arrête encor son vol prêt à quitter la terre.
Sur ces monts, défiant les temps et les dangers,
Qui fonda son autel? l'accord de trois bergers.
La nuit a dans les cieux jeté ses voiles sombres.
Près du lac des Cantons, la lune, au sein des ombres,
Glisse un pâle rayon entre les rocs déserts
Que le Grütli sauvage élève dans les airs;
Plus loin, des hauts glaciers brille la cime blanche
Où mugit l'ouragan, d'où tombe l'avalanche.
Tous trois ont, en secret, fui leur canton natal;
C'est Verner, Valther-Furst et le jeune Melchtal.
Complice des forfaits, l'ombre ici les rassemble,
Mais c'est pour la vertu qu'ils conspirent ensemble [1].
Ils disent le pays dans un long deuil plongé;
L'honneur du citoyen dans sa fille outragé;
La liberté flétrie, et son symbole antique
Qu'on érige, en trophée, au pouvoir despotique;
Guillaume Tell forcé, par Gessler triomphant,
D'abattre un but impie au front de son enfant.

[1] 17 novembre 1307.

« De plus noires fureurs ont été signalées, »
S'écrie alors Melchtal : « Au sein de nos vallées,
« Je labourais, en paix, le champ de mes aïeux ;
« Un satellite armé se présente à mes yeux,
« M'aborde, et détachant, de ses mains despotiques,
« Les taureaux, compagnons de mes travaux rustiques :
« *S'il veut du pain*, dit-il, *que le vil laboureur,*
« *S'attelle au soc lui-même*. A ces mots, de fureur
« L'ame d'un citoyen s'embrase tout entière.
« Mon bras de l'ennemi combat l'audace altière,
« Devant un homme libre il fuit épouvanté,
« Et l'exil me dérobe au tyran irrité.
« Mais, avide d'un sang que sa fureur espère,
« Landenberg, devant lui, fait traîner mon vieux père.
« Livre-nous, lui dit-il, l'asile de Melchtal :
« Son supplice l'attend. A cet arrêt fatal,
« Mon père offre au tyran sa tête octogénaire;
« Et les lâches bourreaux d'un monstre sanguinaire
« Renversent à leurs pieds le vieillard tout tremblant,
« Et dans ses yeux éteints, ô crime! un fer brûlant!!!
« Vous frémissez! C'est peu : chassé de sa chaumière,
« Dépouillé de ses biens, privé de la lumière,
« Ce vieillard déplorable, un bâton à la main,
« Est mendiant, proscrit, jeté sur le chemin! »
Il dit : des trois héros l'ame vers Dieu s'élève;
D'une sainte révolte ils ont tiré le glaive.
Dans leurs rustiques mains, des Cantons fraternels
La liberté reçoit les serments solennels,
Et déjà des tyrans tombent les forteresses;
Déjà, sur les sommets des Alpes vengeresses,
La flamme du signal brille, et Guillaume Tell,
Au chemin de Kusnach, tend son arc immortel.

PICHALD.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Michallon)



[illegible]

MAZZOCCHI,

BRIGAND DE L'ÉTAT ROMAIN.

Peint par Michallon.

Lithographié par M. Bellay.

Les brigands italiens sont une classe d'hommes qui forment entre eux une société organisée : ils portent un uniforme ou un certain costume qui désigne ouvertement leur profession. C'est sans doute dans l'intention de réhabiliter leur indigne métier, qu'ils cherchent à se donner, aux yeux du peuple, une apparence militaire. L'habillement souvent riche de ces bandits est presque toujours pittoresque. Ils portent ordinairement des culottes brodées ; leur poitrine est couverte de médailles et de reliques. Leurs chapeaux à larges bords sont décorés de rubans de diverses couleurs. Leurs cheveux sont rassemblés sous des filets de soie ; et des espèces de sandales de drap ou de cuir, liées autour de leurs jambes avec des courroies extrêmement flexibles, leur permettent de grimper avec célérité dans les montagnes, et de courir le long des précipices. Un large ceinturon de cuir ou de soie, garni de pistolets et de stylets, une carabine en bandoulière, complètent leur équipement ; et un grand manteau, jeté négligemment sur les épaules, sert à les garantir des orages, et compose aussi leur lit quand ils bivouaquent dans les montagnes. Ils connaissent tous les endroits difficiles, et ils ont leurs retraites dans des forêts impraticables. « Assurés de la bonne volonté des « misérables habitants de ces contrées qu'ils ne troublent jamais et qu'ils enrichissent quelquefois, « ces brigands (dit un voyageur) sont considérés comme une sorte de *héros illégitimes* dans les vil- « lages et même dans certaines villes frontières où ils vont vendre leur butin. »

C'est à cette classe d'hommes qu'appartenait Mazzocchi, que Michallon a peint, il y a quelques années, d'après nature dans les prisons de Rome. Ce brigand était célèbre par sa beauté, son adresse et ses exploits. Les voyageurs qu'il avait visités lui-même avec un peu trop de familiarité lorsqu'il était libre, allaient le visiter à leur tour dans les fers par curiosité. La duchesse de Devonshire lui fit raconter ses aventures, et, charmée de son élocution et de la beauté de sa figure, elle lui laissa de l'argent pour soulager sa captivité.

Mazzocchi était fier de sa beauté. Un jour il arrêta un jeune peintre qui, dans son amour pour les arts, s'était égaré dans les montagnes. Il n'avait pour tout équipage que son album ; mais il était

attaché à un prince italien qui, dit-il a Mazzocchi, paierait sans doute sa rançon « Commence d'a-« bord par faire mon portrait, lui dit le brigand. » Quand le portrait fut achevé : « Écris, ajouta-t-il, « à ton protecteur qu'il me faut 500 écus romains pour ta rançon. » Le prince fit répondre qu'il n'avait pas dans le moment l'argent demandé ; mais il envoyait une traite dont le montant devait être compté à quiconque ramènerait le peintre à Rome. « Que diable pouvons-nous faire d'une lettre « de change, dit Mazzocchi ? Il me faut de l'or ou de l'argent. » Mazzocchi mit alors devant l'artiste une feuille de papier pour écrire de nouveau au prince. Lorsque le peintre eut fini la lettre, il prit le papier pour le plier, mais il trouva sur le côté opposé le portrait qu'il avait esquissé. Piqué de voir le peu de cas que l'on faisait de son ouvrage, il était au moment de le déchirer : « Arrête, s'écria « Mazzocchi ; je suis bien aise que ce dessin aille à Rome pour que le prince le voie ; il prendra meil-« leure opinion de moi d'après la beauté de ma figure. » La lettre fut envoyée à Rome : la vanité faisait ainsi oublier à Mazzocchi le danger de livrer son signalement.

On raconte aussi que pendant une nuit d'orage où la pluie tombait par torrents, il était en embuscade dans une gorge des Apennins. Un voyageur à cheval vient à passer.— La bourse ou la vie ! lui crie Mazzocchi. « Hélas ! signor, j'ai bien peu de chose ; » et il lui remet un écu romain. « Fi donc, reprend le brigand, crois-tu qu'un homme tel que moi sera venu par un pareil temps, dans un pareil lieu, pour cette bagatelle ? Garde cet écu, et prends ce sequin d'or que je te donne pour achever ta route ; mais je t'en préviens, si à ton retour, tu n'as pas la bourse mieux garnie, je te tue. » On assure que le voyageur revint par un autre chemin.

Lorsqu'il fut rendu à la liberté, Mazzocchi demanda la grace d'aller remercier un prince italien qui avait pris quelque intérêt à son élargissement. Le prince trouva piquant de donner un air de fête à la réception de Mazzocchi ; il invita beaucoup de monde. Ce fameux brigand conta ses aventures ; on déplora les erreurs de sa jeunesse ; on admira son audace ; on applaudit à son éloquence ; on lui permit ensuite de se mêler aux jeux de la soirée. Tout le monde était enchanté d'avoir vu de si près, sans danger, celui qui avait fait trembler les États Romains... Le lendemain, on s'aperçut que la maison du prince était dépouillée des plus beaux vases antiques ; et plus d'une dame romaine eut à regretter des bijoux, des ornements que *le héros illégitime* avait adroitement dérobés. Mazzocchi n'avait pu résister à une occasion si séduisante, et ramené par un penchant irrésistible vers *l'honnête* profession qu'il exerçait depuis sa jeunesse, il revola vers ces montagnes qui avaient été le théâtre de ses premiers exploits, et retrouvant ses anciens compagnons d'armes, il leur raconta, comme un titre à leur confiance et à leur amitié, la grande soirée du prince. Mais un vieux brigand, le Rutile de la troupe, pensant que l'air des prisons est funeste à la fidélité, et qu'un voleur n'est pas impunément admis chez un grand seigneur, soupçonna Mazzocchi de n'être plus qu'un traître, et, *en vrai Romain,* il l'immola à ce soupçon.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

(Michallon)



GROTTA FERRATA.

VUE
DE GROTTA FERRATA.

Peint par Michallon.

Lithographié par M. Victor C.

Le vieux château qu'on remarque dans ce tableau de Michallon était, dit-on, célèbre dans les états romains, par une tradition populaire à laquelle la jeune muse qui a prêté de si nobles inspirations à la Druidesse, semble avoir fait allusion dans son charmant conte de la *Tour du Prodige*.

C'est un jeune chevalier qui, le soir, malgré l'orage et le conseil des vieillards, trouve un charme aventureux à pénétrer dans cette tour mystérieuse. Il entre; un bras inconnu l'entraîne :

Une lampe qui veille au fond du noir réduit,
Montre aux yeux du guerrier celle qui le conduit.
Les rides s'étendaient sur son pâle visage;
Une chaîne attachait deux clefs à son corsage :
« — Hâtez-vous, dit la vieille. » Aussitôt le guerrier
Fait sécher son manteau, quitte son baudrier.....
En attisant le feu, la servante craintive
Prêtait au moindre bruit une oreille attentive,
Et posait sur la table, à l'angle du foyer,
Le lait, le pain de seigle et les fruits du noyer.
. . . .
Tout-à-coup, il se lève, écoute, et croit entendre
Sortir du haut donjon cette voix douce et tendre :
« Oh! depuis si long-temps je prie avec ferveur!
Quand luira-t-il ce jour où votre ange sauveur,
Mon Dieu! viendra charmer ma triste rêverie,
Comme il fit autrefois des chagrins de Marie? »
La voix se tait. Alors d'un jour mystérieux
La lune a protégé ses désirs curieux;
Il s'avance, et d'abord, pour mieux voir, il essuie
La pourpre des vitraux qu'avait ternis la pluie.
Il regarde.... O bonheur! est-ce un enchantement?
Pour un preux chevalier quel fantôme charmant!
Que cette femme est belle, à genoux sur la pierre,
Tenant ses doigts d'albâtre unis pour la prière!
Qu'il aime ce front pur, cette bouche, et ces yeux
Dans une sainte extase, égarés dans les cieux!
Est-ce un rêve du cœur? n'est-ce pas un prestige?
C'est là le vieux sorcier de la Tour du Prodige?....

La jeune captive reprend :

« Toi que Dieu m'a promis, que tous les jours j'attends,
Ange consolateur, est-ce toi que j'entends?
. . . .
« Ne me trompé-je pas? Il me répond. . . Qu'entends-je?
Oh! rien n'est aussi doux que les accents d'un ange!
Mais, dis-moi, Gabriel, pourquoi viens-tu le soir?
Que tu dois être beau! Que je voudrais te voir! »
D'abord, il a souri de la sainte méprise:
Mais bientôt, plein d'espoir, et cachant sa surprise,
Il cherche à pénétrer à travers les barreaux.
Puis, d'une agile main soulevant les vitraux:
« Fille de Dieu, dit-il, livrez-vous à la joie;
Oui, je suis Gabriel, et le Seigneur m'envoie;
Je viens réaliser vos rêves de bonheur;
Je suis le plus aimant des anges du Seigneur. . . .
. . . .
Demain, quand le soleil rougira la campagne,
Je vous apparaîtrai sur la haute montagne,
J'aurai l'air et les traits d'un jeune chevalier:
Vous me reconnaîtrez à l'or du bouclier
Dont vous verrez de loin jaillir les étincelles.
Sous l'azur d'un manteau je replirai mes ailes,
Et si d'autres guerriers accompagnent mes pas,
De leurs masques de fer ne vous effrayez pas.
Au séjour des heureux, conduite par moi-même,
Demain vous apprendrez comment au ciel on aime.
Demain!...— Qu'ai-je entendu? Grand Dieu! quel est ce bruit?
Voyez-vous ces éclairs qui sillonnent la nuit?
— Rassurez-vous, dit-il, ma vie est immortelle,
Ne craignez rien pour moi. — Je le sais, reprit-elle,
Vous ne pouvez mourir, et pourtant je frémis.
N'est-il pas dans les cieux des anges ennemis?
Oh! je n'en puis douter, un danger vous menace,
Je le sens à mes pleurs, à l'effroi qui me glace,
Fuyez! — Moi, vous quitter? non, jamais! Près de vous,
De l'orage et de Dieu je brave le courroux. »
Comme il disait ces mots, la foudre éclate et tombe;
La tremblante captive à son effroi succombe.
Le ciel vient de frapper l'imprudent séducteur;
L'ange qu'elle adorait n'est plus qu'un imposteur.
. . . .
Le lendemain, un page errant dans la vallée,
N'aperçut qu'un manteau sur la pierre isolée;
On chercha vainement du jeune voyageur
Les restes consumés par l'orage vengeur,
Et le torrent profond qui sous le roc murmure,
Ne roula dans les flots qu'une sanglante armure. . . .
On ne peut de ce fait nier la vérité;
C'est notre ancien pasteur qui me l'a raconté.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

M.lle Lescot



FÊTE DE VILLAGE[1].

Peint par Mlle Lescot.

Lithographié par M. Bellay.

Voyez ces villageois qu'assemble un jour de fête,
Environner gaîment un immense festin.
A peine un doux nectar enlumine leur teint,
Plus de secret entre eux, c'est l'expression franche
De l'ame qui d'abord se dilate et s'épanche;
Le vin coule à longs flots, on l'avale à longs traits;
De l'ardente amitié lui seul fait tous les frais.
A côté des garçons, les filles ingénues,
Par les yeux surveillants un peu moins retenues,
Laissent au tendre amour apprivoiser leurs cœurs,
Qui savourent le miel des propos séducteurs.
Mais la vive jeunesse abandonne le verre,
Danse, et d'un pied pesant frappe gaîment la terre.
Pour les représenter, oh! que n'ai-je en mes mains
Le pinceau qu'échauffait la verve de Rubens!
L'un qui tient sa danseuse et d'un bras la soulève,
Rougit d'un gros baiser des charmes pleins de sève....
. . . .
Mais la grand'chaine en rond fait tourner tous les pas;
Tout part; on prend, on quitte, on croise tous les bras;
Des ris, des bonds joyeux la bruyante folie,
Le baiser qui partout vole et se multiplie,

[1] Cette fête se passe dans les États-Romains, à Grotta Ferrata; mais la gaîté qui l'anime nous a donné l'idée de placer dans notre collection les vers que M. Parseval de Grandmaison, membre de l'académie française, a composés pour retracer nos fêtes villageoises dans leur rustique simplicité. Ces vers, pleins de verve et d'originalité, font partie d'un poëme *inédit* sur la Peinture: nous avons eu le plaisir de les entendre réciter par l'auteur.

Sur la bouche et le sein, ravi, rendu, donné,
Plus d'un larcin commis, aussitôt pardonné,
Par les plus chauds transports signalent cette orgie.
Voyez dans leur ardente et grossière énergie,
Ces rustres dévorer d'un regard enchanté
Leurs belles regorgeant de force et de santé.
Quel trésor de couleurs, quelles riches études
De traits, d'expression, de gestes, d'attitudes!
Voyez l'orchestre même où, tels que des ballons,
De gros ménétriers, gonflant tous leurs poumons,
Sous leurs doigts font crier leur aigre cornemuse.
A conter cependant la vieillesse s'amuse,
Et, ne tarissant pas dans ses récits féconds,
Tient toujours le banquet et vide les flacons.
Auprès d'eux du hameau le curé respectable,
Sans regarder les jeux tient le bout de la table;
N'entend pas, ne voit pas ce qu'il ne doit pas voir,
Et laisse tout passer sans s'en apercevoir.

PARSEVAL DE GRANDMAISON

GALERIE DU PALAIS ROYAL
Michallon



CASCADE EN AUVERGNE.

VUE

D'UNE CASCADE EN AUVERGNE.

Peint par Michallon.

Lithographié par M. Lefort

J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe et jaillit, avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre, et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges.
Qu'ils soient donc déployés chez les grands, chez les rois;
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine et meurt à deux pieds du parterre.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à la fois,
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art : mais loin l'architecture
De ces tristes gradins où tombant en mesure,
D'un mouvement égal les flots précipités,
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère,
Il faut choisir. Tantôt, d'un cours tumultueux,
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde;

Tantôt, avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphitéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Tableaux toujours puissants! Eh! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité;
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas: triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres,
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,
Si d'un torrent voisin j'entendais les accens,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur.

J. Delille

GALERIE DU PALAIS ROYAL

[illegible]



[illegible]

INTÉRIEUR

DE L'ÉGLISE DE LOUVIERS.

Peint par Truchot.

Lithographie par M. Courtin

La ville de Louviers, qui jouit aujourd'hui par ses fabriques d'une réputation européenne, a joué dans l'histoire du duché de Normandie un rôle qui n'est pas sans intérêt. Son origine paraît environnée de quelque obscurité; mais on sait qu'en l'année 1197, Louviers jouissait du titre de *ville*, lorsque Richard Cœur-de-Lion, quatorzième duc de Normandie, céda cette place à Vautier, archevêque de Rouen, en échange d'Andely. Elle figura dans les querelles des rois de France et d'Angleterre, soutint des siéges opiniâtres, et tantôt occupée par l'étranger, tantôt reprise par ses maîtres, elle eut à subir tous les maux attachés aux guerres d'invasion. En 1204, lorsque la Normandie rentra tout entière sous la domination de Philippe-Auguste, les habitants de Louviers, plus tranquilles, s'occupèrent des embellissements de leur cité. Les églises eurent leurs premiers soins. L'ancienne paroisse ne pouvait plus contenir le nombre des fidèles; on commença à édifier l'église de Notre-Dame.

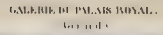
En 1346, Édouard, roi d'Angleterre, ayant débarqué sur les côtes de Normandie, se mit à ravager cette province. La ville de Louviers fut occupée par ses troupes; cependant, un peloton de citoyens qui s'étaient refugiés dans le clocher de l'église Notre-Dame leur opposait une honorable résistance; les Anglais, sans respecter le saint asile, mirent le feu au clocher pour les forcer à capituler. Sous le règne de Charles VIII, en 1493, le zèle des paroissiens de Notre-Dame venant à s'augmenter, on fit élargir cette église; à cet effet, on bâtit les chapelles qui sont depuis la tour des cloches jusqu'à l'autel de Saint-Nicolas.

Le 30 décembre 1709, un violent ouragan renouvela l'acte d'impiété commis par les soldats d'Edouard; il renversa le clocher de l'église de Notre-Dame qui avait été rétabli. La ville, depuis cette époque, a jugé prudent de ne le pas relever.

Le portail extérieur du côté du midi est d'un gothique très-élégant. A la droite du chœur, on remarque un bas-relief qui représente une scène de l'histoire de saint Hubert : c'est l'apparition d'un cerf miraculeux à un chasseur ajusté d'une manière chevaleresque, et accompagné d'un chien.

C'est près de cette église, que, vers la fin du douzième siècle, quelques chevaliers du Temple vinrent s'établir dans une maison qu'ils firent élever, et où ils restèrent jusqu'à ces jours de vengeance et de deuil qui virent périr ces guerriers dont les pieux concerts montaient, avec les flammes des bûchers, vers le ciel qu'ils prenaient à témoin de leur innocence.

J. Vatout.



GALERIE DU PALAIS ROYAL.

LES TROIS AGES.

Peint par Gérard.

Lithographié par M. Marin.

Sans soin du lendemain, sans regrets de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille;
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son ame peut suffire.
Le présent seul est tout, un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité:
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance;
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.
Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté,
Dévore le présent avec avidité;
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde:
Plein des brûlants transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux;
Devance l'avenir, entend de loin la gloire,
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire,
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file en riant ses jours.
Age aimable! âge heureux! ton plus bel apanage,
Ce n'est donc plus l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux;
Non: tu sais espérer; ce trésor les vaut tous.
L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret ou marche sans effroi.

Ce n'est plus l'homme en fleur nous faisant des promesses,
C'est l'homme en plein rapport déployant ses richesses.
Ses esprits ont calmé ses bouillons trop ardents;
Sa prudence est active, et ses transports prudents.
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre,
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre,
Et sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.
  Hélas! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique! en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre;
Chaque jour plus robuste et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre et s'élançait aux cieux;
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile,
Et voilà la vieillesse! adieu les grands desseins,
Adieu, l'amour, les vœux, l'hommage des humains!
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre;
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien, ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui.
Que dis-je? le présent est un tourment lui-même.
Il se rejette donc vers le passé qu'il aime;
Il cherche à consoler par un doux souvenir
Et la douleur présente et les maux à venir;
Et même lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse.
Du festin de la vie où l'ont admis les dieux
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regrets, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins, il assiste à la vie [1].

DELILLE. (*Poème de l'Imagination.*)

(1) A la manière dont les personna ges se trouvent groupés dans le tableau, on devine que la pensée du peintre a été de faire sentir que la femme est le lien de tous les âges comme elle en fait le charme et la consolation.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
Renoux



[illegible]

RUINES DES CASEMATES

DU CHATEAU GAILLARD.

Peint par Renoux.

Lithographié par le même.

Le château Gaillard, près des Andelys, département de l'Eure, n'offre plus aujourd'hui que des ruines; mais il se recommande par des souvenirs historiques. M. Viennet, dans le treizième chant de son poëme *inédit* de *La Philippide*, a consacré à la description de ce château des vers que nous nous empressons de révéler à nos lecteurs. C'est le moment où Blanche de Castille et Constance de Bretagne arrivent au camp de Philippe-Auguste.

« Leurs yeux enfin découvrent la colline
Que de sa tour et de ses bastions
Château-Gaillard et protége et domine,
Et les vieux murs de la cité voisine,
Et des Français les nombreux pavillons.
L'astre du jour dont les rayons obliques
Allaient s'éteindre aux gouffres de Thétis,
Ne dorait plus de ses feux amortis
Que les créneaux de ces tours magnifiques.
Ce monument du règne de Richard,
Comme sa gloire, attestait son génie;
Mais la nature, avant son industrie,
Avait fondé cet altier boulevard.
A l'orient d'une plaine inféconde
Que notre Seine, en son cours sinueux,
Par trois côtés embrassait de son onde,
Sur le revers d'un coteau spacieux,
Sortait des flots une roche escarpée
Dont les flancs durs et le front sourcilleux
Comme une tour s'élevaient dans les cieux.
L'art des humains semblait l'avoir coupée;
Mais du côté que l'aurore éclairait
Un autre mont en dominait le faîte.
Entre les deux un vallon s'étendait,
Et du rocher il isolait la crête.
De son plateau de cailloux hérissé,
Le grand Richard applanit la surface.
Le roc vaincu par le pic et la masse
Fut arrondi, fut ouvert en fossé;
Et les débris de ce roc fracassé

En murs epais montant jusqu'a la nue,
De ce plateau cernèrent l'étendue.
   Au pied du fort, près des murs d'Andely
Qui de la Seine embellissaient la rive,
Était une île, un bocage fleuri
Que caressait son onde fugitive.
Séjour tranquille où venaient les amours
Chercher la paix, l'ombrage et le mystère.
Mars les bannit de ce lieu solitaire.
Des pieux aigus fermèrent ses contours,
Et de créneaux, de tourelles chargée,
En bastion cette île fut changée.
   Un double pont, sur le fleuve jeté,
Joignit la plaine et l'île et la cité.
Mais quand Philippe et ses bandes guerrières
Vinrent cerner ces murailles altières,
L'un de ces ponts aux flammes fut livré;
Et de la plaine où flottaient nos bannières
Château-Gaillard fut encor séparé.
Le roi sourit d'une perte inutile;
Et rassemblant des bacs et des radeaux,
A deux cents pas de la ville et de l'île
Par des crampons réunit ces bâteaux,
Dompta le fleuve, assura son passage;
Et dans l'instant, ses tentes, ses drapeaux,
Eurent couvert l'un et l'autre rivage. »

Ce château ne servit pas toujours de théâtre à la guerre. La vengeance d'un de nos rois le changea d'abord en une prison; plus tard, en un lieu de supplice. C'est là que Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, et Blanche, épouse de Charles-le-Bel, furent enfermées, après avoir été jugées et convaincues d'infidélité par arrêt du parlement, le roi (Philippe-le-Bel) y séant. Ces deux jeunes princesses s'étaient éprises d'amour pour deux frères, gentilshommes Normands, Philippe et Gautier d'Aulnay, et leurs désordres étaient devenus la fable de la cour. Le roi mit ces deux gentilshommes entre les mains de la justice, qui punit d'une manière barbare l'affront qu'ils avaient porté dans la famille royale. « Les galants, dit Mézerai, furent écorchés tout vifs, traînés « dans la prairie de Maubuisson nouvellement fauchée, mutilés, et puis décolés, et leurs corps pen- « dus par sous les aisselles au gibet. » Cependant Marguerite languissait depuis deux ans captive au château Gaillard, lorsque Louis *le Hutin* monta sur le trône en 1315. Il ne voulait point y faire asseoir à ses côtés une épouse adultère; il demanda à Charles Martel, roi de Hongrie, la main de sa fille Clémence, et pressé d'applanir les obstacles que la vie de Marguerite apportait à cette nouvelle alliance, il fit étrangler cette princesse dans sa prison, et alla se faire sacrer à Reims.

Les débris du château Gaillard n'étaient pas, il y a trois ans, entièrement inhabités. Une femme octogénaire y avait cherché un refuge. Sa chambre était une espèce de grotte formée dans le roc; son ménage ressemblait à celui de la vieille Baucis; mais je crois que s'il avait pris envie à Jupiter de venir la visiter, elle aurait été fort en peine de lui servir une oie à souper, car cette pauvre femme ne subsistait que des aumônes publiques. Nous lui fîmes quelques questions sur le lieu qui lui servait d'asile; mais elle n'a connu du château Gaillard que ses ruines; elle ne racontait aux voyageurs que ses propres infortunes qui n'avaient rien de solennel; et l'ombre de la reine Marguerite n'avait jamais effrayé sa pensée, ni troublé son sommeil.

J. Vatout.



GALERIE DU PALAIS ROYAL

ÉTABLE A VACHES[1].

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Volmar.

Tranquille et doux abri de la vache pesante,
Dont le lait exprimé par d'innocentes mains
Remplit de son nectar une cruche écumante.
LÉONARD.

La vache est un des animaux les plus utiles à l'homme. Jadis on lui rendait un culte; aujourd'hui on la traite avec moins d'honneurs, mais non pas avec moins de bontés. M. le comte Anatole de Montesquiou, dans une de ses charmantes fables, a retracé l'image de ces soins bienveillants. C'est la génisse qui les raconte elle-même.

« Pour nous l'homme prévoit jusqu'aux saisons stériles :
Sans lui, que ferions-nous dans ces jours difficiles,
Dans ces jours malheureux où l'abondance a fui,
Où la terre languit, sans moissons, sans asyles ?
Le tort de la nature est compensé par lui ;
Les temps nous semblent tous également fertiles,
Et tout nous arrive à souhait.
Il n'est pas moins soigneux quand nous devenons vieilles.
Aussi, lui consacrant et mes jours et mes veilles,
Je suis laborieuse et le suis sans regret.
A lui seul je donne mon lait.
Pour lui seul je consens à des faveurs pareilles,
Lui rendant bienfait pour bienfait.
Jamais il ne m'impose un surveillant rigide :
C'est pour mieux me soigner qu'un gardien me suit,
Et je n'ai pas besoin de guide :
Pour rentrer au logis le cœur seul me conduit. »

M. le comte Anatole de Montesquiou a prêté à la vache le sentiment de la reconnaissance : notre Virgile lui a donné la plus touchante sensibilité :

« Regardez la génisse inconsolable mère :
Hélas ! elle a perdu le fruit de ses amours !
De la noire forêt parcourant les détours,

(1) Fait d'après nature, dans le parc d'une maison, à Sèvres.

Ses longs mugissements en vain le redemandent.
A ses cris que les monts, que les rochers, lui rendent,
Lui seul ne répond point : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois;
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin seule et désespérée.

Un des plus grands bienfaits de la vache, celui qui lui assure l'amour de toutes les mères et la reconnaissance de toutes les jolies femmes, c'est d'avoir reçu de la nature ce venin salutaire par qui meurt dans sa source même le fléau qui répandait le deuil dans tant de familles, ou gravait sur le front d'irréparables outrages.

Lorsque Junon, pour se venger de la beauté d'une femme, la métamorphosa en vache, elle ne se doutait pas qu'un jour ce serait une vache qui conserverait aux femmes leur beauté!

« Au fond du Glocester dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et déposant au sein d'une heureuse blessure,
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal....
O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté! fille des cieux, toi dont la main féconde
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
Beauté, toi dont l'éclat, sur des traits gracieux,
Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
Nous pourrons désormais prolonger ton empire [1].

C'est à cette même occasion que M. A. Soumet adressait à la vache ce vœu poétique :

O toi que l'on révère aux plaines de Surate,
Ma muse envers tes dons ne sera pas ingrate,
Douce génisse! viens : que les cailloux tranchants,
Que l'insecte, pour toi s'écartent de nos champs;
Qu'en tout temps sous tes pieds la glèbe s'amollisse,
Que tes riches gazons s'embaument de mélisse,
Et puissé-je, en faveur de tes nouveaux tributs,
Te rendre quelques uns de tes vieux attributs!

[1] Casimir Delavigne



L'IMPROVISATEUR.

LE PÊCHEUR NAPOLITAIN
IMPROVISANT SUR LES BORDS DE LA MER.

Peint par Léopold Robert.

Lithographié par M. Bellay.

I.

L'homme est sombre et rêveur sous notre ciel glacé;
Toujours contre le temps armé d'un long reproche,
Il se fait malheureux jusques dans son passé:
L'avenir n'est pour lui qu'un présent qui s'approche.
C'est en vain que son cœur palpite de désirs,
Il semble avec regret savourer ce qu'il aime,
Et le luth, qu'il condamne à chanter ses plaisirs,
Prête un air de tristesse à la volupté même.

II.

Oh! qu'il fait bien plus doux d'être né sous les cieux
Qu'embellit du soleil la chaleur familière,
Soit aux champs d'Orient, soit aux bords radieux
Où le Vésuve éclate en gerbes de lumière!
C'est là que l'existence a tout l'éclat du jour:
Là, par ses passions l'homme enivré de flamme,
Même en le combattant, sait jouir de l'amour;
Et son luth est encor moins léger que son ame.

III.

De nos vallons du Nord le riche laboureur
Fait-il plier ses chars sous les blés qu'il moissonne?
Sa joie est un éclair qu'efface la terreur,
Et changeant de calcul, sa prudence frissonne.
Le prix qu'il en attend ne paira point ses grains!
Un orage imprévu peut consumer ses granges!
Sa prévoyance avare est fertile en chagrins,
Et sûr de ses moissons, il craint pour ses vendanges.

IV.

Regardez le pasteur du sol napolitain!
Jamais sa pauvreté n'a connu la souffrance:
Si la terre est ingrate et le ciel incertain,
Sa gaîté paresseuse a l'air de l'espérance.
De son toit qui s'écroule il fuit sans s'émouvoir,
Et lentement couché sur la mousse des grèves,
Il rend grace aux zéphirs, quand la vague du soir
Vient baigner ses pieds nus, ou distraire ses rêves.

V.

Quand sur les flots brunis la brise est de retour,
Quand les filets tirés s'endorment sur le sable,
Quand la barque, oubliant les fatigues du jour,
A l'anneau du rivage a rattaché son cable,
Près du cap de Misène écoutez le pêcheur!
Au bruit léger des eaux, qui semblent lui sourire,
Il prélude, inspiré par leur molle fraîcheur,
Et sa propre indigence a fui devant sa lyre.

VI.

Une femme à ses pieds, son fils à ses genoux,
Environné d'amis qu'il doit à sa misère,
Il s'en fait admirer, sans les rendre jaloux.
Ce n'est point, comme ici, ce chant héréditaire,
Qui, transmis d'âge en âge et d'aïeux en aïeux,
Accompagne le soc criant dans nos campagnes :
Il chante ce qu'il voit, ce qu'admirent ses yeux,
Son beau ciel, son soleil, sa mer et ses montagnes.

VII.

Que lui font ces rochers par la pourpre avilis,
Où de l'impur Tibère a pourri la mémoire!
Que lui font ces côteaux par Virgile embellis,
Et contre nos soldats protégés par sa gloire!
Ce qu'il ne connait pas n'inspire pas ses vers.
Le bonheur qu'il se croit enrichit ses paroles,
Comme l'on voit les fleurs, en parfumant les airs,
Ignorer les trésors qu'exhalent leur corolles.

VIII.

. . . .
. . . .

IX.

Peuple, tu veux chanter! chante donc ton réveil :
Ce sol qui te nourrit, ce climat qui t'enivre,
Rien n'est à toi : l'Autriche usurpe ton soleil,
Et le Dieu qui t'éclaire attend qu'on le délivre.
N'est-il pas temps enfin d'épurer tes concerts?
Si tu n'es qu'engourdi, géant, lève la tête,
Lève-toi du sommeil, et fais craquer tes fers :
Ce bruit féroce et dur vaut bien tes chants de fête.

X.

Fais voile vers la gloire et vers la Liberté :
Ne lasse plus les mers de tes bateaux d'esclaves,
Sois digne du pays où le ciel t'a jeté.
La Liberté, pêcheurs, vous a connus plus braves :
Vers ses ports généreux tournez vos avirons.
Qu'un nouveau Masaïa parmi vous se remarque!
Il quitta ses filets pour venger vos affronts;
A la rame! son ombre est debout sur sa barque [1].

JULES LEFEVRE.

(*Prologue d'un poème inédit de Masaniello.*)

(1) L'heureuse et sage politique de S. M. le roi de Naples vient d'exaucer les vœux du poete pour l'independance de ce beau pays

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Horace Vernet

LA FOLLE PAR AMOUR.

LA FOLLE DE BEDLAM.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Maurin.

Un jour, livrant mon ame à sa mélancolie,
J'avais porté mes pas errants
Dans ces prisons où la folie
Est offerte en spectacle aux yeux indifférents.

C'était à l'heure qui dégage
Quelques infortunés des fers et des verroux;
Et mon cœur s'étonnait d'écouter leur langage
Où se mêlaient les pleurs, le rire et le courroux.

Tandis que leur gardien les menace ou les raille,
Une femme paraît, pâle, et le front penché;
Sa main tient l'ornement qui, les jours de bataille,
Brille au col des guerriers sur l'épaule attaché;
Et de ses blonds cheveux s'échappe un brin de paille
A sa couche arraché.

En voyant sa jeunesse et ce morne délire
Qui doit par la prison la conduire au tombeau,
Je me sentis pleurer.... Elle se prit à rire,
Et cria lentement, « Waterloo, Waterloo! »

« Quel malheur t'a donc fait ce malheur de la France? »
Lui dis-je; et son regard craintif,
Où, sans voir la raison, je revis l'espérance,
S'unit pour m'appeler à son geste furtif.

« Français, parle plus bas, dit-elle.... Oh! tu m'alarmes!
« Peut-être ces Anglais vont étouffer ta voix,
« Car c'est à Waterloo que la première fois
« Adolphe m'écouta sans répondre à mes larmes.

« Lorsque dans ton pays la guerre s'allumait
« Il me quitta pour elle... en disant qu'il m'aimait!...
« C'est là le seul adieu dont mon cœur se souvienne....
« La gloire l'appelait... il a suivi sa loi!...
« Et comme son amour n'était pas tout pour moi,
« Il servit sa patrie.... et j'oubliai la mienne.

« Et quand je voulus le chercher,
« Pour le voir... dans le sang il me fallut marcher!...
« J'entendais de longs cris de douleur et d'alarmes....
« La lune se leva sur ce morne tableau...
« J'aperçus sur le sol des guerriers et des armes!...
« Et des Anglais criaient : Waterloo! Waterloo!...

« Et moi, fille de l'Angleterre,
« Indifférente aux miens qui dormaient sur la terre,
« J'appelais un Français et pleurais sans remord...
« Tout-à-coup une voix mourante et solitaire
« S'éleva de ce champ de mort....

« Adolphe,... me dit-on, des héros de la garde
« Il était le plus brave et marchait avec nous....
« Nous combattions ici... va... baisse-toi... regarde...
« Tu l'y retrouveras.... car nous y sommes tous!... »

« Je tremblai de le voir..: et je le vis lui-même!
« Dis-moi, quel est ce mal qu'on ne peut exprimer?
« Ses yeux sous mes baisers n'ont pu se ranimer!
« Oh! comme j'ai souffert à cette heure suprême!...
« Car il semblait ne plus m'aimer!

« Et puis... je ne sais plus... connait-il ma demeure?
« Jadis, quand il venait, il venait tous les jours,
« Et sa mère en pleurant accusait nos amours :
« Hélas! il ne vient plus, et pourtant elle pleure. »

La folle vers la porte adresse alors ses pas,
Attache à ses verroux un regard immobile,
M'appelle à ses côtés, et d'une voix débile :
« Pauvre Adolphe,... dit-elle, en soupirant tout bas,
« Comme il souffre... il m'attend, puisqu'il ne revient pas »

Elle dit. Dans les airs la cloche balancée
Apprit à la douleur que l'heure était passée
D'espérer que ses maux un jour pourront finir :
La folle se cachait; mais dans le sombre asile
Où jeune elle portait un si long avenir,
A la voix du gardien d'où la pitié s'exile,
Seule il lui fallut revenir.

« Adieu... Je ne crains pas qu'un Français me refuse,
Dit-elle en me tendant la main :
« Si tu le vois là-bas qui vient sur le chemin,
« D'un aussi long retard si son amour s'accuse,
« Dis-lui que je le plains.... dis-lui que je l'excuse.....
Dis-lui que je l'attends demain!...

F. Soulié de Lavelanet

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

(Michallon)



VUE DES RUINES

DU THÉATRE DE TAORMINO.

Peint par Michallon.

Lithographié par M. Deroy

Ces débris solitaires, ces marbres ensevelis sous l'herbe, ces colonnes mutilées par le temps, sont les restes de l'ancien théâtre de Taormino (autrefois *Tauromenium*). Un morne silence règne dans cette enceinte qui jadis retentissait de la voix des arts et du bruit des fêtes. Ces portiques, ces amphithéâtres, où tout un peuple accourait en foule pour jouir de la magnificence des spectacles, ne sont visités aujourd'hui que par le voyageur dont la docte sollicitude interroge les vieilles célébrités. Là, au lieu de cette armée de spectateurs qui frappaient l'air de leurs acclamations, il aperçoit d'un côté un pâtre qui garde ses troupeaux; de l'autre, un peintre qui, l'œil attaché sur ces ruines, cherche à faire revivre sous ses pinceaux leur imposante solennité. Le pâtre, dans sa stupide ignorance, s'étonne sans doute qu'un homme qui n'a point des chèvres à conduire vienne errer au milieu de ces débris; et le peintre, avec son génie, s'empare de la présence du chevrier pour orner son tableau d'un contraste éloquent, et mêler un sentiment de vie à ces vastes dépouilles de la destruction.

Le théâtre de Taormino, construit sur un sol élevé et dominant la mer, conserve les vestiges de son antique forme, car l'amphithéâtre, c'est-à-dire le lieu où les spectateurs étaient assis, les gradins ou degrés, ainsi que les escaliers, étaient taillés dans le roc vif. Le reste de l'édifice était construit en briques de la plus grande forme.

A la sommité du rocher, sont deux portiques sur le même plan, appuyés en dehors et en dedans par quarante-sept colonnes, et séparés par un mur de briques, lequel mur, encore existant, est percé de dix arcades en portiques, qui servaient d'entrée au théâtre. La cime de la montagne en dehors est presqu'égale au plan des portiques, de manière que l'on pouvait se promener tout autour sur le sommet du rocher, d'où l'on jouissait de la perspective la plus délicieuse, sur la ville et sur la campagne. C'était un site tel que *Vitruve* le désirait pour placer un théâtre, c'est-à-dire sur un lieu élevé et sonore, *Ut in eo vox quàm clarissime vagari possit.* De tout l'intérieur du portique et des gradins de l'amphithéâtre, qui étaient en face de l'orient, la vue des spectateurs pouvait s'étendre de toutes parts sur la mer et sur les montagnes. Quant à ce second portique et à ce rang de colonnes

dont on croit qu'il était terminé, on peut en douter, quoique l'on en voie une partie, et que les voûtes à droite et à gauche le laissent soupçonner.

Les spectateurs montaient aux portiques par des escaliers et des degrés qui vraisemblablement s'élevaient en pente du chemin jusqu'au sommet du rocher. Ces escaliers, prolongés à l'extrémité des voûtes, pouvaient fournir une entrée aux siéges les plus bas de l'amphithéâtre. De ces portiques on descendait ensuite sur tous les gradins, qui paraissent avoir pu être au nombre de quatorze, sans que l'on eût observé à ce théâtre ces sortes de divisions faites pour séparer les différents ordres de citoyens. Ces gradins, qui étaient ordinairement du double de la largeur des autres, se nommaient *Præcinctiones*, et se retrouvent sur tous les anciens théâtres des Romains.

Il n'y avait pas non plus de vomitoires, c'est-à-dire d'issues dans la partie basse de l'amphithéâtre qui devait être occupée par les chevaliers. L'on sent qu'il ne pouvait pas y en avoir, puisque les gradins étaient taillés dans le massif même du rocher. Il paraît, autant qu'on peut en juger par le peu qui subsiste encore, que chaque gradin avait en largeur le double de sa hauteur, et il y a lieu de penser qu'ils étaient recouverts de bois et de planches; de là vient que les gradins qui entouraient l'orchestre étaient appelés *primum lignum*, pour désigner le premier rang des siéges.

Derrière le rang le plus élevé ou le plus éloigné de l'avant-scène, et autour de l'amphithéâtre occupé par le peuple, il y avait trente-six niches formées dans le portique intérieur, alternativement terminées les unes en demi-cercle, les autres en angle aigu : il est naturel de penser que ces niches étaient destinées à recevoir des statues dont les anciens faisaient beaucoup d'usage pour la décoration de leurs théâtres. On a cependant soupçonné d'abord que c'était peut-être dans ces niches que l'on plaçait les vases ou tonneaux d'airain que les Grecs et les Romains avaient coutume d'employer pour répercuter la voix et lui donner plus de force et d'étendue.

De chaque côté de l'édifice, au lieu où se terminent les gradins de l'amphithéâtre, c'est-à-dire aux deux extrémités de l'avant-scène, l'on voit les restes assez entiers de deux corps de bâtiments en constructions antiques. A ces deux édifices, presque de forme carrée, se joignent deux autres petits bâtiments, de même forme, ayant seulement le quart de la grandeur des précédents. Ces dernières constructions ainsi placées à l'extrémité des degrés de l'amphithéâtre, devaient beaucoup gêner la vue de ceux des spectateurs qui étaient assis dans cette partie du spectacle, soit en bas, soit en haut, et leur masquer entièrement la vue du théâtre, qu'ils ne pouvaient plus voir ni obliquement ni directement.

Les deux principaux corps de bâtiments, élevés aux deux côtés de l'avant-scène, étaient distribués en plusieurs chambres, et s'élevaient de deux étages, autant qu'on peut en juger par ce qui en reste aujourd'hui. L'on communiquait d'un côté à l'autre par le moyen d'un portique assez étroit qui conduisait sur la voûte entre le mur intérieur et extérieur de l'avant-scène.

Quant à l'intérieur même du théâtre, il était d'abord composé, en partant des derniers gradins destinés à recevoir les spectateurs, d'un espace plan et égal, ayant la forme d'un peu plus d'un demi-cercle. Cet espace était, dans tous les théâtres des anciens, divisé en plusieurs parties, savoir : *l'Orchestre, le Thimelen, le Proscenium,* et *le Pulpitum*, en grec λογειον, qui formait la scène même.

Cette magnifique partie de l'édifice était décorée de trois portes ou arcades principales. La plus considérable, celle du milieu, devait être ornée comme celle d'un palais royal, *Aula Regia:* les deux autres se nommaient *Hospitalia.*

Tout ce monument est maintenant en ruines; mais ce que l'on peut dire être et exister toujours de même, ce qui est toujours également beau, également admirable, c'est cette étendue de pays immense, c'est la mer, c'est l'Etna que l'on aperçoit du théâtre même.

La vue de ces anciens monuments que le temps n'a pas respectés, a inspiré a M. Jules Lefebvre, des vers que nous nous faisons un plaisir d'offrir a nos lecteurs, avant la publication du *Voyage en Italie*, dont ils doivent faire partie,

« Le temps qui détruit tout dans son rapide essor,
N'a vaincu qu'à demi ces colonnes hautaines,
Qui, comme des guerriers, sont debout sur ces plaines.
Le lierre usurpateur couvre de ses festons
Les attributs sculptés sur les riches frontons;
Et, du marbre entr'ouvert insultant les ruines,
L'impur serpent s'y glisse à travers les épines;
Et l'œil ne voit partout que débris ou tombeaux,
D'un monde disparu gigantesques lambeaux.
Tandis que, face à face avec les jours antiques,
Mon âme s'enivrait de rêves poétiques,
Et qu'une vague histoire enchantait mes esprits,
Un autre temple encor m'offrait ses vieux débris.
De ce temple oublié repeuplant les ravages
Un pâtre y conduisait quelques chèvres sauvages,
Et ce troupeau cherchait la mousse du rocher
Autour de la colonne où l'homme allait chercher
La prière et la paix, aliments de nos âmes.
Hideux comme leurs noms, des reptiles infâmes,
Traînant leurs corps gonflés sur les marbres verdis,
Réchauffaient au soleil leurs venins engourdis
Seul à me rappeler ma lointaine patrie,
J'aimais à retrouver la pervenche chérie,
Cette fleur qui jadis réjouissait les yeux
D'un homme qui fut grand et qui fut malheureux! »

J Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
Horace Vernet



LE DUC D'ORLÉANS A VENDÔME.

LE DUC D'ORLÉANS A VENDÔME [1].

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par le même.

Dans ces bosquets du Pinde, asyles solitaires
Où les sœurs d'Apollon célèbrent leurs mystères,
S'élèvent deux autels où pour le dieu des vers
On voit fumer l'encens de deux cultes divers.
   Paré de vaines fleurs, de trompeuses images,
L'un des adulateurs recueille les hommages.
Le mensonge, l'audace et la cupidité,
Sont le triple attribut de leur divinité.
C'est là que trahissant son noble caractère,
Le poète au Pouvoir vend sa voix adultère;
C'est là qu'à la patrie insultant sans danger,
Ces valets-troubadours aux pieds de l'étranger
Étalaient les transports d'un insolent délire;
C'est là que sans pudeur ces bâtards de la lyre,
Des braves endormis profanant les tombeaux,
Du drapeau de Jemmape outrageaient les lambeaux.
   L'Intrigue n'a jamais par ses noirs artifices
Souillé de l'autre autel les chastes sacrifices;
C'est là que le poète honore en liberté
Le culte des vertus et de la vérité.

(1) En 1791, le duc d'Orléans (alors duc de Chartres) était allé prendre à Vendôme le commandement du 14e régiment de Dragons. Un jour, pendant une procession conduite par un prêtre constitutionnel, la multitude voulut massacrer un prêtre insermenté qu'elle accusait d'avoir souri dédaigneusement à cette cérémonie. Le duc de Chartres eut le bonheur de l'arracher lui et son vieux père à la fureur populaire. La municipalité de Vendôme décerna au duc de Chartres une couronne civique. Retrouvée comme par miracle après trente années, cette couronne a été offerte à S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans qui l'a placée dans ses appartements.

Le pinceau d'Horace Vernet a reproduit sur la toile ce trait de courage et d'humanité, et S. A. R. Mademoiselle d'Orléans a fait présent de ce tableau au prince son frère.

Il chante tour à tour le héros ou le sage,
Le juste à l'infortune opposant son courage,
Le prince philosophe, appui des saintes lois;
L'homme qui, revêtu de la pourpre des rois,
Au peuple libre et fier dont l'amour l'environne
Sait faire pardonner son rang ou sa couronne.
C'est là que pour t'offrir mes vœux et mon encens,
PRINCE, j'ai de mon luth consacré les accents.
Des vaines fictions j'ai dédaigné l'empire,
Et la Vérité seule est le dieu qui m'inspire.
. . . .
. . . .

Quels cris ont retenti dans Vendôme en alarmes?
Quel est donc ce vieillard dont les pieuses larmes
Cherchent à protéger un prêtre infortuné
Sur la foi d'un sourire à la mort entraîné?
Vains souhaits! des bourreaux l'implacable furie
Va frapper ce martyr qui pardonne et qui prie,
Et de son sang versé par leurs impures mains
Offrir un holocauste au père des humains.
Tout à coup un guerrier vers la foule s'élance,
Et son geste et sa voix commandent le silence.
Sa jeunesse, l'éclat qui brille dans ses yeux,
Tout semble révéler un envoyé des cieux,
Qui vient pour épargner un forfait à la terre,
Et venger des autels le sacré ministère.
On écoute, on admire, on tombe à ses genoux;
Des assassins troublés l'homicide courroux
Expire en murmurant aux pieds de la victime;
Et dérobant ses jours aux menaces du crime,
L'homme de Dieu rend grace à son libérateur,
Et le nom de Philippe échappe de son cœur....
Reçois, jeune héros, la couronne civique,
Ce gage noble et pur de l'estime publique.
Vendôme inscrit ton nom pour la postérité
Aux fastes du courage et de l'humanité.

(FRAGMENT D'UNE ÉPITRE AU DUC D'ORLÉANS.)

J. VATOUT.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Bidauld)

Bichebois del. J.P. Quéret direx. Lith. de C. Motte

BORDS DE L'ISÈRE.

SOUVENIRS
DES BORDS DE L'ISÈRE.

Peint par Bidault.

Lithographié par M. Richebois.

Je vous revois, lieux chers à mon enfance,
Bosquets témoins de mes premiers plaisirs;
J'ai respiré l'air pur de l'innocence,
J'ai retrouvé mes riants souvenirs!

Quel doux prestige embellit cette rive!
Celle que j'aime, absente de ces lieux,
Retient mon ame auprès d'elle captive,
Et leur aspect séduit encor mes yeux.

Je suis content; le retour du jeune âge
M'ôterait plus qu'il ne peut m'apporter;
Et sur ces bords qui m'en rendent l'image,
Un trouble heureux vient en vain m'arrêter.

Oui, ce bocage, il est vrai, me retrace
Des plaisirs purs que je ne goûte plus;
Mais de plus doux ont occupé leur place;
Dois-je pleurer les biens que j'ai perdus?

De mon printemps la riante promesse,
Ce vague espoir d'un avenir heureux,
En s'envolant m'a laissé pour richesse
Le tendre hymen qui couronna mes vœux.

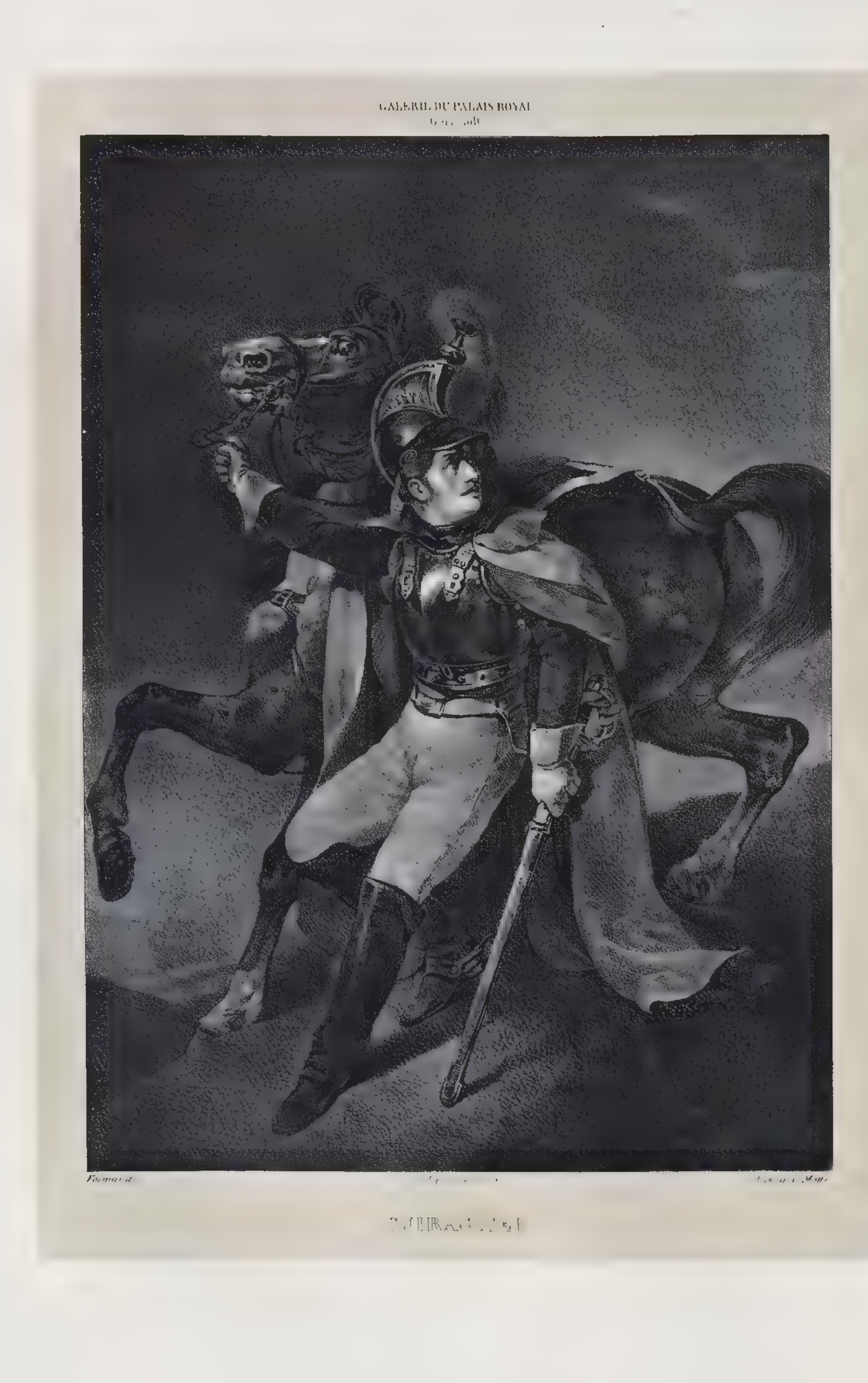
L'amour, la paix remplissent ma carrière,
Une ame tendre accueille mes soupirs;
Elle a reçu mon ame tout entière;
N'empruntons rien à de vains souvenirs!

Non, du passé l'image n'est qu'un songe;
Qu'il se dissipe! ai-je besoin d'erreur?
Que l'infortune embrasse un vain mensonge;
La vérité peut suffire à mon cœur.

L'ambition à sa chaîne dorée
N'attache pas un cœur tel que le mien,
Et sous les lois d'une épouse adorée,
Heureux et fier, je ne cherche plus rien.

S. Delorme.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



CUIRASSIER

LE CUIRASSIER.

Peint par Géricault.

Lithographié par M. Volmar.

Depuis Henri IV, la grosse cavalerie a éprouvé de nombreux changements. Ce monarque lui retira une partie de son armure; ses successeurs la réduisirent encore. Louis XV la remplaça entièrement par des gilets de buffle, qu'elle porta peu de temps à cause de leur incommodité. Un seul régiment, excepté de la mesure générale, conserva toujours sa cuirasse : ce fut le régiment du Roi ou 7ᵉ régiment de cuirassiers. On lui accorda cette espèce de faveur, en considération de la haute valeur qu'il avait montrée en dix combats différents, entre autres à celui de Lutzelberg. Le 7ᵉ régiment, pendant les premières campagnes de la révolution, soutint son ancienne et brillante réputation.

Lorsqu'en 1801 le premier consul, voulant donner une nouvelle organisation à la cavalerie, lui rendit le casque et la cuirasse, le 7ᵉ régiment fut celui qu'on choisit pour modèle. Il ne faut pas croire que par la cuirasse le cuirassier soit garanti des coups de feu; car ils la traversent, s'ils sont tirés de près. L'effet de la cuirasse est, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus moral que réel : il inspire de la confiance au cavalier et impose à l'ennemi. Aujourd'hui presque toute la cavalerie de l'Europe a adopté cette armure, preuve incontestable de ses avantages.

On sait la gloire que se sont acquise les cuirassiers, soit à Marengo sous Kellermann, soit à Austerlitz, en Pologne, à Eylau, à Hof, sous les ordres de d'Hautpoul, de Saint-Sulpice, de d'Espagne, de Murat, de Montbrun, de Caulaincourt. C'est à la tête du 5ᵉ régiment de cuirassiers que Caulaincourt s'empara de la fameuse redoute défendue par l'infanterie russe à la bataille de la Moskowa.

Dans la campagne de 1813, les cuirassiers acquirent encore beaucoup de gloire en Silésie sous les ordres de Sébastiani, de Belliard, de Maubourg, et surtout à Dresde et à Leipsic, commandés par Murat.

Pendant les campagnes de 1814 et de 1815 en France, le corps des cuirassiers, malgré son affaiblissement, ne montra pas moins de valeur que dans tout le cours de la guerre, et mêla généreusement son sang aux derniers sacrifices de la patrie défendant ses autels contre l'invasion étrangère [1].

[1] Je dois ces notes à M. le lieutenant-général Excelmans, dont le nom glorieux se lie à toutes les actions d'éclat de notre cavalerie légère.

J. V.

Abel de Pujol



Chrétien del. — J. P. Jazet direx. — Litho de C. Motte

MORT DE CÉSAR,

JULES CÉSAR

SE RENDANT AU SÉNAT LE JOUR OU IL Y FUT ASSASSINÉ,

L'AN DE ROME 709 [1].

Peint par Abel de Pujol.

Lithographié par M. Chrétien

JULIUS CÉSAR [2].

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

COESAR, CALPHURNIA.

CALPHURNIA.

« What mean you Cœsar? Think you to walk forth?
You shall not stir out of your house to day?

COESAR.

Cœsar shall forth: the things that threaten'd me,
Ne'er look'd but on my back; when they shall see
The face of Cœsar, they are vanished.

CALPHURNIA.

Cœsar, I never stood on ceremonies

[1] PERSONNAGES EN COMMENÇANT PAR LA DROITE EN REGARDANT LE TABLEAU.

Licteurs. — Casca. — Cimber. — Brutus Decimus. — César. — Trois conjurés. — Marc-Antoine, *soutenant Calpurnie, qui s'évanouit en voulant retenir César.* — Un conjuré. — Un esclave. — Junius Brutus. — Cassius. — Conjurés. — Suite de Calpurnie.

[2] Shakespeare, *vol. VII.*

Yet now they fright me. There is one within
Besides the things that we have heard and seen,
Recounts most horrid sights seen by the watch.
A lioness hath whelped in the streets;
And graves have yawn'd and yielded up their dead:
Fierce fiery warriors fight upon the clouds,
In ranks, and squadrons, and right form of war,
Which drizzled blood upon the Capitol.
The noise of battle hurtled in the air,
Horses did neigh, and dying men did groan;
And ghosts did shriek, and squeal about the streets.
O Cœsar! these things are beyond all use,
And I do fear them.

COESAR.

What can be avoided,
Whose end is purpos'd by the mighty gods?
Yet Cœsar shall go forth: for these predictions
Are to the world in general, as to Cœsar.

CALPHURNIA.

When beggars die there are no comets seen;
The heavens themselves blaze forth the death of princes.

COESAR.

Cowards die many times before their death;
The valiant never taste of death but once.
Of all the wonders that I yet have heard,
It seems to me most strange that men should fear;
Seeing that death a necessary end,
Will come, when it' will come. »

Voltaire a traduit cette scène en vers blancs, et dans un style que la différence des mœurs théâtrales des deux nations rend parfois étrange. Au lieu de cette traduction, nous invitons le lecteur à se reporter au troisième acte de la tragédie de *La Mort de César,* par ce grand poëte : la scène de César et Dolabella est une belle imitation de celle de Shakespeare.

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Alaux)



CADMUS

COMBATTANT LE DRAGON.

Peint par Claux.

Lithographié par M. Barathier

Cadmus, qui pour les siens a craint quelque disgrace,
Se plaint de leur retard et marche sur leur trace.
D'un lion qui tomba sous ses vaillantes mains
Ses flancs ont revêtu la dépouille aux longs crins:
Son bras armé d'un dard porte encore une lance;
Mais plus que tous les traits ce bras est sa défense.
Il suit dans la forêt les traces de leurs pas;
Il arrive, il les voit, victimes du trépas;
Il voit le monstre affreux, redoublant ses morsures,
Sucer avidement leurs sanglantes blessures:
« Compagnons, c'est pour moi que vous périssez tous;
Mais je veux vous venger ou périr avec vous

Il dit, et soulevant une roche pesante,
De ses bras réunis l'impulsion puissante
La lance en tourbillon qui rassemble à la fois
La force du héros et la force du poids.
Ce choc eût fait crouler la plus forte muraille:
Le serpent, sur son dos ceint d'une triple écaille,
Reçoit l'énorme poids, et n'en est pas blessé.
D'un airain écailleux tout son corps cuirassé
Du roc qui rebondit repousse la blessure.
Mais malgré l'épaisseur de sa vivante armure,
Bientôt d'un trait plus sûr il se sentit percé.
Par la main du héros le javelot lancé

Vole au monstre, lui porte une atteinte invincible.
Et le fer, pénétrant son épine flexible,
Perce l'os qui résiste, et descend dans son flanc
L'ennemi tortueux qui voit couler son sang,
De douleur, en sifflant, sur son dos se replie,
S'élance sur le dard, le mord avec furie,
Le brise entre ses dents, aigrit encor ses maux :
Mais le fer meurtrier s'enracine en ses os.
Sa blessure l'irrite; une rage écumeuse
Gonfle et remplit de fiel sa gueule venimeuse.
Son écaille d'acier qui se dresse et frémit
Rase en se hérissant la terre qui gémit
De son vaste gosier la profonde caverne
Exhale en noirs poisons les vapeurs de l'Averne.
Tantôt il se recourbe en longs cercles divers;
Tantôt, tel qu'un long mât, redressé dans les airs,
Sur les arbres qu'il brise il se roule, il s'élance :
Un torrent dans sa chute a moins de violence.

Le héros qui l'esquive, et ne l'évite pas,
Pour mesurer ses coups recule quelques pas,
Sous sa peau de lion se cache et lui présente
De son fer alongé la pointe menaçante.
Le dragon furieux se jette sur l'acier;
Il le mord, il le ronge; et ses dents, son gosier,
Sur le fer qui le blesse émoussent leur morsure :
Des gouttes de son sang ont rougi la verdure.
Mais l'atteinte est légère : et son col souple et fier
Trompe, en se repliant, le redoutable fer.
Le héros sur le monstre avec fureur s'élance.
Au moment qu'il recule, il le suit, il s'avance,
Le presse, et, le serrant contre un chêne noueux,
S'alonge, et de sa lance il les perce tous deux.
Le dragon tortueux se roule autour du chêne;
De ses nœuds écaillés il l'ébranle, il l'enchaîne;
Sur le tronc, sur le dard, il veut venger sa mort;
Et l'arbre, en se courbant, gémit sous son effort.

F. Desaintange

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Bouton)



CRYPTE DE ST. WANDRILLE.

SACRISTIE
DE SAINT-WANDRILL.

Peint par Bouton.

Lithographié par M. Courtin

LE PRÊTRE [1].

Quelle est la mission de cet être sublime
Qui n'attend qu'un remords pour absoudre un forfait,
Pour sauver le pécheur se tient près de l'abime,
Et des biens d'ici-bas n'a que le bien qu'il fait?
A son bras désarmé le faible se confie :
Le feu de sa parole épure et vivifie :
Le crime le surprend, le malheur l'attendrit :
C'est un ange venu sur la terre où nous sommes :
C'est l'homme presque Dieu consolant d'autres hommes!
C'est le prêtre de Jésus-Christ.

Le mal qu'il n'a point fait, sa charité l'expie.
Les orages du cœur s'apaisent à sa voix;
Et, béni par le pauvre, insulté par l'impie,
Au malheur de tous deux il se voue à la fois :
La vie est un fardeau que son bras nous allège;
Il est humble de cœur, et pourtant il protège;
Car la force d'en-haut est dans ses faibles mains :
Du ciel, qu'il nous promet, il nous montre la voie,
Et l'enfer étonné dont il retient la proie
Le trouve sur tous les chemins.

[1] Nous avons cru devoir adapter à l'image de ce lieu saint, les beaux vers *inédits* que M. A. Guiraud a consacrés à l'éloge des ministres de Dieu, et qu'il a bien voulu nous confier

Poursuis, soldat du Christ, tes célestes conquêtes.
A toutes les douleurs prodigue tes secours:
Mais ne t'éloigne pas de nos bruyantes fêtes;
Attends: la joie humaine a des instants si courts!
Traînant loin du festin sa robe nuptiale,
Le mourant s'est jeté sur sa couche fatale:
Il te cherche, il te nomme, il t'implore des yeux:
Et, tout nourri du Dieu que ta bouche proclame,
Tu retires d'un corps que la tombe réclame
La part que réclament les cieux.

Mais c'est peu des vertus qu'enseigne ta parole:
Il faut que ton exemple en dirige l'emploi;
Et pourtant, jeune encor, quand ta vertu s'immole,
D'un vague et long regret tu frémis malgré toi.
Parmi nos passions jeté sans les connaître,
Même au fond de ton cœur tu les combats peut-être:
Oui, tu crains nos plaisirs bien plus que nos douleurs:
Et quand d'un jeune hymen tu consacres la fête,
Tu bénis les heureux en inclinant la tête,
Car tes yeux recèlent des pleurs.

Sois fier de tes périls, fort de tes sacrifices:
Le monde n'est fatal qu'à celui qui le craint.
Ferme ton chaste cœur à ses vains artifices;
Chasse, comme ton Dieu, les vendeurs du lieu saint.
Prêtres, nos passions sont ces vendeurs infames
Dont le trafic impur déshonore vos ames:
De ce temple sacré chassez-les pour toujours:
Comme une sentinelle armez-y la prière,
Et songez que Dieu même en fait son sanctuaire,
Puisqu'il y descend tous les jours.

Qu'allez-vous demander sur les marches des trônes?
Qu'attendez-vous des rois, hormis leur repentir?
Laissez-leur tout le poids des terrestres couronnes:
La plus belle est à vous: c'est celle du martyr.
Loin donc, bien loin de vous ces pompes sacriléges:
Consoler et prier, voilà vos priviléges:
Vous avez dit au monde un solennel adieu:
N'allez pas ramener le monde dans le temple,
Gardez au fond du cœur le précepte et l'exemple
Du premier prêtre, qui fut Dieu.

Il naît dans une étable, on proscrit son enfance
Il grandit méconnu, pauvre, persécuté,
Le Sanhédrin l'accuse et le peuple l'offense,
Jusque dans ses bienfaits son nom est insulté;
Abandonné des siens et d'une foule ingrate,
On le traîne expirant de Caïphe à Pilate:
Puis, quand il a subi l'insolence des cours,
Pontife conspué, roi couronné d'épines,
Il scelle sur la croix ses promesses divines,
Sanglant, et pardonnant toujours.

Voilà pourtant le Dieu, tel qu'il se montre à l'homme,
Tel est l'homme fidèle à ses enseignements,
Tels ces premiers chrétiens qui, dans les murs de Rome,
De la sainte Sion jetaient les fondements:
Du Dieu qu'ils attestaient magnanimes complices,
Comme une récompense ils cherchaient les supplices;
Eux-mêmes du prétoire excitaient les soupçons,
Souriaient tout sanglants à leurs juges sinistres,
Et disciples du Christ, tous étaient ses ministres
Pour continuer ses leçons.

Tels nos lévites saints se sont montrés en France
Aux sophistes bourreaux qu'irritaient leurs vertus,
Nos prêtres en Dieu seul fondaient leur espérance,
Et par le glaive seul pouvaient être abattus;
Ces grands consolateurs, redevenus victimes,
Allaient chercher aux cieux le pardon de nos crimes:
Aussi qu'ils étaient beaux sous le fer qu'ils bravaient,
Tous ces martyrs récents, dignes des jours antiques,
Quand leur voix solennelle entonnait les cantiques
Que les chérubins achevaient!

Vous qui, grandis près d'eux, vîtes leurs cicatrices,
Créés sous l'échafaud prêtres du Tout-Puissant,
Du Christ ressuscité renaissantes milices,
Toujours l'arbre de vie a germé dans le sang.
Mais Dieu n'a pas pour tous ces faveurs signalées;
Et vos jeunes vertus, parmi nous appelées,
A nos respects pourtant auront les mêmes droits.
C'est assez que vos jours soient voués à nos peines,
Et le prêtre chargé des misères humaines
Marche aussi courbé sous la croix.

Quel est dans le lieu saint ce reduit solitaire
Où pleurent tour-à-tour le riche et l'indigent!
Là vient de nos erreurs l'humble dépositaire,
Inflexible à lui seul, et pour tous indulgent;
Là, se livrant lui-même à l'espoir qu'il ranime,
Le prêtre, au nom de Dieu, fait l'échange sublime
Des remords de la terre et des pardons du ciel:
Et quand sa voix absout des crimes qu'il déteste,
Son cœur est inondé de cette paix céleste
Qu'il rend au cœur du criminel.

Il lui reste à remplir un devoir plus austère :
Un homme pâle et faible au supplice est trainé :
Le ministre du ciel et celui de la terre
Le prêtre et le bourreau suivent le condamné.
La justice de l'homme est fertile en souffrances,
La justice de Dieu féconde en espérances;
Dieu n'abandonne pas ceux que l'homme trahit :
Le prêtre au criminel tend la croix consolante,
Il exhorte, il pardonne; et la hache sanglante
Frappe un membre de Jésus-Christ.

Prêtres ! voilà vos droits aux hommages du monde :
Mais à son vain fracas craignez de vous mêler :
Gardez-vous, retirés dans votre paix profonde,
D'envier nos destins, qu'il vous faut consoler.
Ah! qui sait mieux que vous nos troubles, nos alarmes,
Nos rapides plaisirs payés de tant de larmes!
Prenez un noble essor loin des vulgaires yeux :
Attendez qu'ici-bas nos soupirs vous demandent :
Et, pour mieux nous conduire où tous nos vœux prétendent,
Tenez-vous rapprochés des cieux.

ALEXANDRE GUIRAUD

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Trochot)



LE CONVOI
D'ISABEAU DE BAVIÈRE.

Peint par Truchot

Lithographié par M. Leroy.

Les voiles de la nuit enveloppaient la terre,
Et, dans les arbres noirs, la lune, avec mystère,
Jetant de ses rayons l'éclat pâle et tremblant,
Eclairait un cercueil couvert d'un linceul blanc.
Des feux légers, errant sur les eaux de la Seine,
Dirigeaient un esquif vers la rive prochaine,
Et des hommes marchaient, faisant trembler le bord
De leurs pas ralentis sous le poids de la mort.
Des voix qui se mêlaient au murmure de l'onde
Semblaient nous annoncer, par un chant solennel,
Qu'une vierge de moins gémissait dans ce monde,
Et qu'un ange de plus souriait dans le ciel.
Et moi, je m'avançai pour pleurer l'innocence,
Pour voir si le trépas ressemble à l'espérance,
Si la vierge appelée au céleste séjour
Conserve dans ses traits des souvenirs d'amour.
Mais je n'aperçus point les pieuses offrandes,
Les emblêmes touchants, les voiles, les guirlandes,
Et je cherchais encor, d'un regard attristé,
Ces fleurs que la mort même accorde à la beauté...
Tout-à-coup, d'un flambeau la rapide lumière
Me montra le convoi d'Isabeau de Bavière.

En signes menaçants, sur ce front réprouvé,
L'anathème éternel semblait être gravé,

Et, d'un ange vengeur au cercueil poursuivie,
Sa mort m'épouvanta presqu'autant que sa vie.
Je ne pus soutenir ce spectacle odieux :
Ses crimes tout vivants passaient devant mes yeux.

Parjure à ses serments, femme et Reine adultère,
Dans le sein de la France appelant l'Angleterre,
Humiliant nos lys sous de honteuses lois,
Elle affligea long-temps le règne des Valois :
Sur leur trône orageux funeste passagère,
Son peuple lui garda le nom de l'Étrangère.

Silence!.. elle fut Reine, et l'on voyait encor
Briller sur son front pâle une couronne d'or.
Point de peuple à sa suite, et surtout point de larmes;
Un simple chevalier revêtu de ses armes,
Un serviteur, comme elle à la France étranger :
Dieu seul en ce moment semblait la protéger;
La Prière, montant sur ses ailes de flamme,
Ne désespérait pas du salut de cette ame;
La grande croix d'argent, les grands cierges bénits,
Par des sentiers étroits marchaient vers Saint-Denis;
Et, d'un pieux respect conservant l'apparence,
Des moines tristement conduisaient son cercueil,
Pour qu'il ne fût pas dit qu'une Reine de France
Descendit au tombeau sans cortége et sans deuil.

LE CTE JULES DE RESSÉGUIER

GALERIE DU PALAIS ROYAL.



LOUIS XI.

LOUIS XI, ROI DE FRANCE.

*Peint par ***(1)*

Lithographié par M. Maurin.

Louis XI, fils de Charles VII, parvint à la couronne de France le 2 juillet 1461.

La ligue *du bien public;* la bataille de Montlhéry, en 1465 (2); la captivité du roi à Péronne, où Charles-le-Téméraire le retint prisonnier en 1468; son alliance avec les Suisses en 1473; le traité de Pecquigny conclu, en 1474, avec Edouard IV, roi d'Angleterre; la bataille de Guinegate et le traité d'Arras qui terminèrent en 1482 la guerre suscitée à Maximilien d'Autriche pour l'héritage du duc de Bourgogne, furent les événements politiques les plus remarquables du règne de Louis XI. A la suite d'une attaque d'apoplexie qu'il eut à table dans un voyage à Chinon, une noire mélancolie et d'horribles frayeurs s'emparèrent de ce monarque. Enfermé dans le château du Plessis-les-Tours, la fin de sa vie ne fut plus qu'un douloureux supplice où le ciel marqua sa vengeance. Il n'avait d'autres distractions que les gémissements des malheureux qu'il faisait exposer sur des instruments de torture, ou qui hurlaient sous le fouet des bourreaux. Tourmenté par les remords, la peur de mourir, et la crainte de Dieu, il fit venir de Calabre un ermite nommé François de Paule, dans l'espoir que ce saint homme le guérirait. L'ermite l'invita à se borner à purifier son ame. Le moribond crut pourtant ranimer les restes éteints d'une existence fugitive en s'abreuvant du sang qu'on tirait à des enfants... Affreux et vains remèdes! il expira le 30 août 1483.

Louis XI avait du talent, du savoir, de l'esprit, de l'habileté. Il a fait subir à l'administration d'utiles améliorations; il a favorisé les communes en contribuant à les mettre à l'abri de la tyrannie féodale; il a forcé les grands vassaux à reconnaître la supériorité du monarque. Mais « il regar- « dait la France comme un pré qu'il pouvait faucher tous les ans tant qu'il lui plaisait; » il dépouil-

(1) On ignore le nom de l'auteur de ce tableau remarquable qui faisait partie de la galerie de M. Crawfurt : on l'avait attribué à Léonard de Vincy; mais on a reconnu que cette supposition n'était pas fondée.

(2) Les deux armées, commandées, l'une par Louis XI, l'autre par le comte de Charolois, crurent tour-à-tour que leur chef était prisonnier, et se tournèrent mutuellement le dos, « si bien (dit Comines) qu'elles n'avaient garde de se mordre l'une « l'autre ».

lait les grands à son profit; il accabla le peuple d'impôts. Il était avare par goût, prodigue par politique [1], dissimulé, superstitieux [2], envieux [3], fourbe, sanguinaire [4] : il craignait avant tout la mort et la vérité. On a dit que la nation avait été tranquille sous ses lois : mais quelle tranquillité! le calme du despotisme et de la mort.

(1) Édouard IV, roi d'Angleterre, étant passé en France pour s'unir contre le roi avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, Louis XI, au lieu de le combattre, le combla des plus riches présents pour le décider à retourner dans ses états. « Je le « veux, disait-il à Comines, pour frère et ami; mais la compagnie n'en vaut rien; il est bon que la mer nous sépare. »

(2) Il portait toujours sur lui une petite Vierge de plomb. Le peintre l'a placée sur le chapeau du roi.

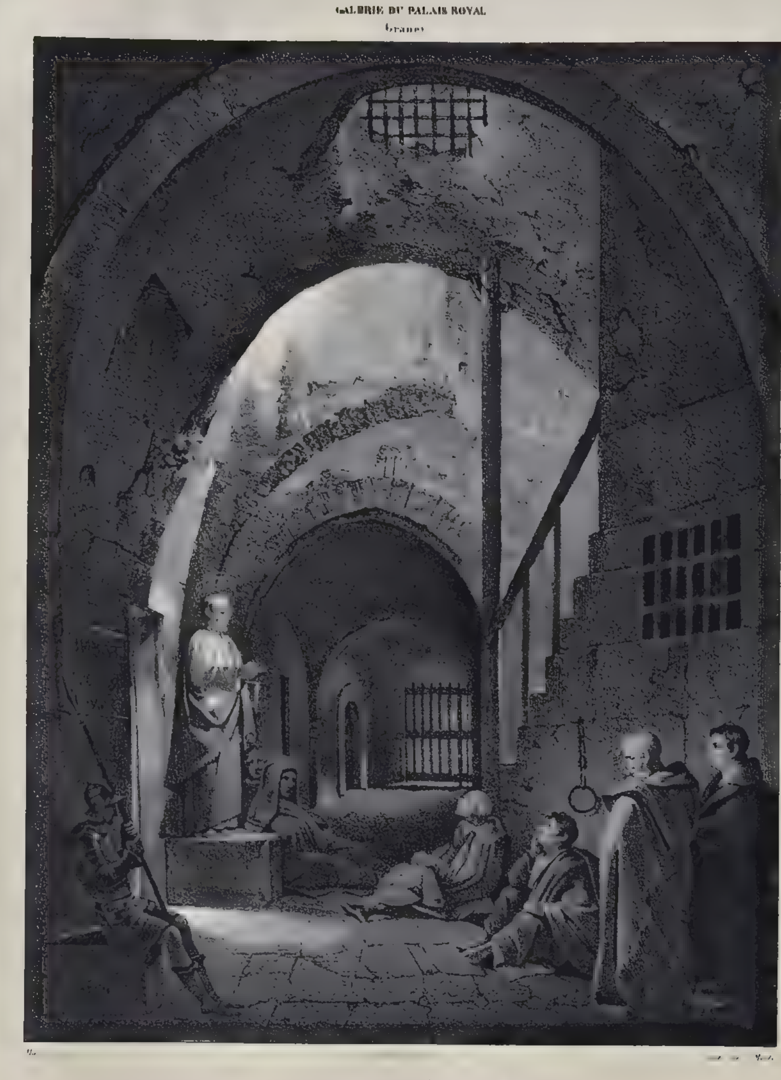
(3) Louis XI craignait que son frère, Charles de France, ne devînt trop puissant en épousant la fille du duc de Bourgogne. Il l'engagea à venir le trouver à Saintes. Pour la première entrevue, on prit la précaution usitée à cette époque entre les princes; savoir, de construire sur un pont une barrière percée d'une fenêtre carrée, grillée avec des barreaux de fer. Ils se virent à travers cette ouverture, et ce ne fut que le lendemain que les deux frères s'embrassèrent. Cette réconciliation était celle de Néron et de Britannicus... Le jeune Charles de France fut empoisonné quelque temps après, *par ordre*, à un souper chez l'abbé de Saint-Jean-d'Angely. C'est à cette occasion que Louis XI, affectant une fausse douleur, institua l'Angelus.

(4) On sait l'affreux supplice qu'il fit subir en 1477 au duc de Nemours. Ce prince, après avoir été promené de prison en prison dans une cage de fer, fut condamné à mort. Monté sur un cheval couvert d'une housse noire, précédé du parlement en corps, il traversa toute la capitale, et eut la tête tranchée sur un échafaud au-dessous duquel on avait placé ses enfants vêtus de blanc. Ils furent tout couverts du sang de leur malheureux père!...

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Granet



S.T PAUL PRÊCHANT.

SAINT PAUL,

PRISONNIER,

Prêchant dans les souterrains du théâtre de Marcellus, à Rome.

Peint par Granet.

Lithographié par M. Maurin.

C'est l'apôtre des gentils, le plus sublime interprète du christianisme naissant, Saül le persécuteur, et Paul le martyr; il naquit dans la seconde année de Jésus-Christ, d'une famille juive et pharisienne, à Tarse, petite ville de Cilicie, admise au rang de cité romaine.

Après avoir étudié les lettres grecques florissantes dans sa patrie, il fut envoyé par son père à Jérusalem, pour s'instruire auprès des plus savants docteurs de la loi mosaïque. Le fanatisme cruel qui dans Jérusalem surtout acharnait les juifs contre les disciples de l'Évangile, saisit l'ame ardente de Paul. Il revint en Cilicie tout rempli des fureurs de la synagogue et des dures leçons de la secte pharisaïque. Il y retrouva ces germes de christianisme que le souffle de la parole divine dispersait à la fois dans tous les lieux du monde. Bien qu'il fût occupé d'une industrie lucrative, qu'il fît construire et vendît des tentes pour les voyageurs, il servit avec un zèle assidu la persécution suscitée contre les premiers chrétiens de ces provinces d'Asie. On sait qu'il gardait les manteaux des hommes qui lapidèrent saint Étienne. On le vit, ministre de cette tyrannie religieuse que les juifs exerçaient sous la domination romaine, poursuivre, arrêter, faire battre de verges ses compatriotes soupçonnés de christianisme. Il partit de Tarse pour Damas, afin d'y porter les mêmes rigueurs: mais le ciel attendait là cet impétueux génie, qui méritait d'être enflammé par la charité plutôt que par la haine.

Soit l'agitation naturelle d'un grand esprit, soit le remords de ses violences, l'admiration, ou la pitié pour les victimes de ses premières fureurs, le jeune persécuteur des chrétiens de Cilicie est tout-à-coup frappé d'une lumière nouvelle, sur la route même de Damas. Il est ébloui d'une apparition miraculeuse qui lui montre Jésus-Christ et lui fait entendre cette voix: « O Saül! pourquoi me persécutes-tu? » Il sort chrétien de cette extase; et arrivé dans la ville qu'il voulait ensanglanter, il se jette aux pieds des chrétiens dont il venait faire des martyrs. Accueilli par eux, il est baptisé par Ananias, et rejetant le nom de Saül entaché par les souvenirs de son zèle persécuteur, il reçoit celui de Paul que devaient sanctifier les miracles de son courage et de sa foi.

Missionnaire aussitôt que néophyte, Paul convertit tous ceux qu'il a touchés du feu de ses paroles. Il vient prêcher le Christ jusque dans la synagogue de Damas. En butte à la fureur des juifs de cette ville, il est sauvé par le zèle des chrétiens, et se rend à Jérusalem pour s'y faire reconnaître par les premiers disciples. Il est reçu avec autant d'étonnement que de joie, et revient dans sa patrie

marqué du caractère de l'apostolat. Les livres saints renferment l'histoire ou les monuments de ses innombrables travaux; et la critique savante s'est attachée plus d'une fois à constater le rapport et la liaison des récits évangéliques et des épîtres qui nous montrent saint Paul tour-à-tour à Jérusalem, à Tarse, à Antioche, dans l'île de Chypre, en Lycaonie, où le peuple le prit pour Mercure, à cause de son éloquence; en Macédoine, en Illyrie, à Athènes où il annonça le Dieu inconnu devant l'Aréopage; à Corinthe, métropole de la Grèce; à Éphèse où il fonda, comme dans toutes les villes qu'il avait parcourues, l'église et la société chrétiennes.

Les voyages de Paul dans ces lieux et dans beaucoup d'autres; ses prédications, ses périls, ses captivités sous la main des juifs et des gentils, ses efforts pour apaiser les schismes des églises nouvelles, et pour séparer de plus en plus la loi chrétienne de la souche judaïque, embrassent la plus grande époque du christianisme naissant.

Paul vint deux fois à Rome, d'abord chargé de fers, et envoyé par le gouverneur romain de Jérusalem pour être jugé par l'empereur. Cet empereur était Néron. « Nous sommes fiers, a dit Ter« tullien, que notre proscription ait commencé sous les auspices d'un tel consécrateur: quiconque le « connaît peut comprendre qu'une chose condamnée par Néron était sans doute quelque grand « bienfait pour le genre humain. » On sait par les récits de Tacite les épouvantables cruautés qu'il exerça contre les chrétiens.

Toutefois Paul ne fut pas compris dans la première de ces persécutions. Il paraît même qu'il prêcha librement sa foi, et qu'il eut des partisans et des disciples jusque dans le palais de l'empereur. Il repartit de Rome pour aller de nouveau visiter ses églises de Grèce et d'Asie. Mais étant revenu dans Rome, avant la fin du règne de Néron dont la fureur contre les chrétiens se ranimait par accès, dans les intervalles de sa cruauté contre le reste des hommes, Paul, qui continuait à prêcher dans les retraites de l'église naissante, subit enfin le martyre.

La puissance de sa parole est visible dans la grande œuvre de l'Église primitive. Nul homme, parmi les chrétiens, n'eut plus d'enthousiasme et de magnanimité.

« Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent « l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résis« tance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence « qu'on a crue divine; il prêchera Jésus-Christ dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs pas« sera de l'aréopage en l'école de ce barbare; il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra « aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera « trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; « et un jour cette ville, maîtresse du monde, se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de « Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

« Une puissance surnaturelle se mêle à l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient une vertu plus « qu'humaine qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on « voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force impétueuse qu'il avait « acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu qui est contenue dans les épîtres « de saint Paul conserve dans la simplicité même de son style toute la vigueur qu'elle apporte du ciel « d'où elle descend. » Est-il besoin de dire que ce portrait incomparable, image agrandie de l'éloquence de Paul, fut tracé par Bossuet? Le plus sublime des orateurs pouvait seul retrouver l'inspiration du plus puissant des apôtres; et la pensée de saint Paul ajoutait même au génie de Bossuet.

VILLEMAIN,
Membre de l'Académie française.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
Regnier.



Villeneuve del. [illegible]

CHÂTEAU de [illegible]

LE CHATEAU DE PIERRE-FOND.

Peint par Regnier.

Lithographié par Villeneuve

Non loin des bords de l'Oise où Compiègne déploie
De son éclat récent le superbe appareil,
Ses berceaux de Cytise et ses tentes de soie,
Et ses dômes rougis à l'horizon vermeil,
Une sombre forêt, aux druides sacrée,
Se développe, immense, en un calme profond.
Au nord, une ruine en protége l'entrée;
Et tous avec orgueil parlent dans la contrée
Du vieux château de Pierre-Fond.

Nous errions, elle et moi, sur ces débris antiques
Que la ligue et le temps ont sapés tour-à-tour;
Et le jour finissait, et les arceaux gothiques
Jetaient leur ombre au loin sur les bois d'alentour.

Elle était là muette, et pensive, et plus belle;
Abaissant sa paupière, et sur sa main fidèle
Laissant tomber son front voilé par la douleur.
Moi j'étais à ses pieds, les yeux fixés sur elle,
Triste et pâle de sa pâleur.

Je lui disais pourtant : « Crois-moi, ma bien-aimée,
Laisse tes beaux regards errer sur ces beaux lieux;
Vois comme la nature, heureuse et ranimée,
En suaves tableaux se déroule à nos yeux.
C'est le beau mois de mai : ces fleurs t'en avertissent,
Et leurs parfums si purs qui montent jusqu'à nous.
De l'antique forêt les dômes reverdissent;
Et ces frais églantiers, qui sur les tours grandissent,
Jettent des fleurs sur tes genoux.

Vois-tu là-bas Compiègne et sa pompe royale?
La vierge de Schœnbrunn, pour des destins meilleurs,
Naguère y vint chercher la tente nuptiale
Où peut-être ont coulé ses prophétiques pleurs.

Là Soissons, où Clovis de leur dernière gloire
Aux Romains des Césars arracha les lambeaux;
Où la France reçut, des mains de la victoire,
Ses droits de nation qu'elle a rendus si beaux.
Ici des prés, un lac, des groupes de chaumières
Qu'adossaient aux remparts les vassaux d'autrefois,
Comme le passereau, pour ses amours premières,
Va suspendre son nid sous l'abri de nos toits.
Mais l'ombre à chaque instant s'alonge avec mystère;
Le soleil ne luit plus qu'au bout du long clocher;
Tout se voile en silence... il ne vient de la terre
Que les cris des oiseaux qui courent se cacher
Dans les tilleuls du presbytère.

Respirons librement cet air pur des beaux jours:
Oh! dérobe ton cœur à des alarmes vaines;
En ce calme imposant laisse endormir tes peines,
Et regarde les cieux qui consolent toujours. »

Mais elle, tout en proie à sa langueur mortelle,
Jetant autour de nous un œil presque égaré,
Et saisissant ma main : « Ce lieu te plait, dit-elle:
Avant trois mois j'y reviendrai.
J'y reviendrai pour toi, la nuit jusqu'à l'aurore,
Seule et sur ces débris je passerai long-temps :
J'aurai comme aujourd'hui de longs voiles flottants,
Mais je serai plus pâle encore.

Près de toi, sans me voir, tu m'entendras marcher.
Suis-moi, suis-moi toujours, et crains de m'approcher.
Dieu défend, tu le sais, qu'ici rien nous rassemble;
Il est un lieu pourtant où nous serons ensemble...
J'y serai la première, et viendrai te chercher. »

Voilà ce qu'elle dit sur ces hautes ruines;
Et la cloche prochaine alors sonnait huit fois;
Et des vieux souterrains et des forêts voisines
S'échappaient, par moment, de lamentables voix.

Alexandre Guiraud.



GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Horace Vernet

[illegible]

L'HOSPICE

DU SAINT-GOTHARD.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Vathier.

« La gloire trop souvent n'est qu'un titre au malheur;
Et PHILIPPE exilé, pour prix de sa valeur,
Salue en gémissant la liberté flétrie,
Et s'éloigne à regret d'une ingrate patrie.
Suivi d'un seul ami, fidèle à ses dangers [1],
Il dirige ses pas vers les bords étrangers.
Cachant son nom royal, errant de ville en ville,
Au sénat helvétique il demande un asile;
Mais la proscription a glacé tous les cœurs,
Et partout de Jemmape on poursuit les vainqueurs.
Partout aussi Philippe a porté son courage.
Malheureux, il sourit au destin qui l'outrage.
La jeunesse est toujours si riche d'avenir!
Dans l'exil cependant que va-t-il devenir?

« Glaciers éblouissants, merveilleuses montagnes,
Vallons aimés du ciel, beaux lacs, fraîches campagnes,
Puisse le doux aspect de vos sites chéris,
Distraire ses regards fixés sur son pays!
Ce magique appareil de neige et de verdure
Apporte quelque charme aux regrets qu'il endure.

[1] Le comte Gustave de Montjoie, qui, après avoir partagé à la guerre les périls du prince, demeura fidèle à ses malheurs, et lui rendit dans l'exil ces services si doux qu'on ne peut attendre que d'une courageuse et sincère amitié.

Tantôt il va s'asseoir sur ce roc immortel,
Où, son arc à la main, le fier Guillaume Tell
S'élança triomphant des flots et de l'orage,
Et dévoua Gessler aux horreurs du naufrage.
Tantôt aux bords du lac dont les flots amoureux
Baignent les noirs rochers où soupirait Saint-Preux,
Ses vœux impatients demandent Meillerie,
Où tous les cœurs aimants trouvent une patrie,
Et Clarens, et Vevay, lieux obscurs que Rousseau
A dotés des trésors de son brillant pinceau.

« Hâte-toi d'admirer ce tableau romantique,
Philippe! la misère, hélas! moins poétique,
Outrage ta chaussure, et fane tes habits.
Crains encor, sous ses traits, l'accueil que tu subis,
Lorsqu'au mont Saint-Gothard, des pères de l'hospice
Tu vins solliciter la pieuse avarice,
Et que la charité du révérend portier
T'exila sous le toit d'un pauvre muletier [1] ».

En effet le duc d'Orléans, (alors duc de Chartres) proscrit en France par ceux qui dressaient les échafauds, était parti de Mons, pour la Suisse, le 12 avril 1793. Après avoir cherché vainement à s'établir soit à Zurich, soit à Zug, il obtient pour son auguste sœur un asile dans le couvent de Bremgarten, par l'entremise du général Montesquiou, et commence ses voyages dans l'intérieur de la Suisse et des Alpes, suivi d'un seul domestique (Baudouin)[2], à pied et presque sans argent. C'est dans une de ces courses aventureuses qu'il se présenta devant l'hospice du Saint-Gothard, le 27 août 1793. Il sonna; un capucin, se montrant à un vasistas, lui cria en italien : *Che volete?* — Je voudrais, répondit le duc d'Orléans, quelque nourriture pour mon compagnon et pour moi. — On ne reçoit point ici les piétons et les gens de votre espèce. — Mais, révérend père, nous paierons tout ce que vous voudrez. — Non, non, cette auberge-là est bonne pour vous, réplique le capucin, en montrant du doigt un mauvais hangard où des muletiers se partageaient un fromage des Alpes; et il referma la fenêtre.

(1) Fragment d'une epitre au duc d'Orleans.

(2) C'est lui qui, dans le tableau, frappe a la porte de l'hospice

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Horace Vernet



ISMAYL ET MARYAM.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Bellay

Ismayl, fils d'Ahmed, chef des Ouahydyeh, une des tribus les plus considérables des Arabes Bédouins, avait été fait prisonnier à la suite d'un combat où il s'était défendu avec le courage des lions. Transporté mourant à Jérusalem, il allait périr de ses blessures, lorsque les soins de Maryam, la plus belle des filles de la Palestine, le rappelèrent à la vie. « Maryam, lui dit alors l'Arabe, tu « me fais oublier mon père, le prophète et ma tribu : ou mes os deviendront une cendre légère dont « se jouera le vent d'Yamyn, ou je planterai pour toi la tente nuptiale au désert. »

Maryam, attendrie et troublée, lui répondait qu'elle était chrétienne, que tout dans la vie les séparait. « Hélas ! la mort, ajoutait-elle avec un cruel pressentiment, sera peut-être moins injuste ! »

Le nouveau motsallam de Jérusalem avait fait tomber la tête du père de Maryam : il la destinait elle-même à son harem. Effrayée de cette menace, elle consent à fuir au désert avec Ismayl. L'innocence pure et sacrée les enveloppait de sa robe virginale : elle tempérait l'ardeur de leurs ames, elle y faisait régner cette sainte confiance, charme tendre et religieux du premier amour. Mais bientôt Maryam se sent épuisée de lassitude, ses pieds délicats sont déchirés par les épines. Ismayl voit ses efforts, sa souffrance, et son cœur est brisé. Il la soulève dans ses bras, la porte long-temps : « O Maryam ! « lui disait-il, prends courage : avant la fin du jour nous trouverons la fontaine d'Engaddi, et demain « nous serons près de mon père. » Et, tremblant, haletant, il pressait son trésor contre sa poitrine. Ils arrivent à la fontaine tant souhaitée. Ismayl puise de l'eau dans sa main, il en humecte les lèvres de Maryam. Elle ouvre lentement des yeux humides de larmes qu'un faible sourire voudrait vainement déguiser. Inquiète de l'état d'Ismayl, elle ne s'occupe que de lui.... Enfin ils parviennent sur le plateau d'Harma, où ils rencontrent le vieux cheikh des Ouahydyeh. « O mon père ! lui cria de loin Is- « mayl, voici l'ange qui t'a conservé ton fils, fais tuer en son honneur le chameau nouveau-né, et « présente-lui le pain et le sel. »...... Hélas ! la mort s'était déjà emparée du cœur de Maryam. Elle aimait Ismayl ; mais sa piété, les terreurs d'une autre vie, si puissantes chez une chrétienne née au pied du mont sacré de Golgotha, tout se réunissait pour troubler son ame ; elle croyait sans cesse entendre la voix de son père, qui l'appelait vers lui, et la fièvre et l'insomnie la consumaient. Un jour la tête de Maryam tomba sur sa poitrine ; un dernier soupir sortit de ses lèvres décolorées, et son ame pure remonta vers le Tout-Puissant. On cacha sous des palmiers la dépouille mortelle de la vierge chrétienne, et on plaça sur sa tombe le crucifix que la jeune infortunée n'avait cessé de porter sur son cœur.

Cependant le conseil des vieillards venait de décider une retraite générale jusqu'au désert de Mephaath, derrière la mer Morte, au pays des Moabites. Chacun était occupé de ce départ, lorsqu'au coucher du soleil, cet astre parut environné d'une auréole couleur de sang. Le ciel, devenu tout-à-coup jaunâtre, ne donnait qu'une lumière livide et sans ombre. Les oiseaux fuyaient vers l'occident en rasant la terre. Le sol paraissait lumineux, tandis que l'air était terne et opaque. Le palmier immobile laissait tomber vers le sable ses branches flexibles, que le moindre vent élève et secoue dans les airs. Tout se taisait, la peur régnait sur l'espace; les cris plaintifs des animaux annonçaient l'approche du terrible *semoun*, ce vent pestilentiel, l'effroi du désert. Ismayl, souriant à l'espérance de ce fléau, embrasse la tombe de celle qu'il aimait. Ses mains écartent le sable qui la couvre. Il a déjà touché, pressé le linceul sur son cœur. Le voile qui enveloppait le visage de la vierge est soulevé. Ismayl contemple d'un regard avide ces traits que la mort respecte encore. Maryam paraît sourire à son ami: « Viens, « semble-t-elle lui dire, viens, ô mon bien-aimé: quitte la terre des larmes, pour le séjour de la paix. » « — Oui, s'écrie Ismayl en imprimant ses lèvres sur le front glacé de Maryam, reçois le chaste baiser de l'époux du sépulchre. Ma chaîne va se briser, nous serons réunis à jamais. » L'infortuné attend avec une joie impatiente la mort qui doit confondre ses restes avec ceux de l'objet de ses cruels regrets. Bientôt un nuage rougeâtre arrive du côté de l'Orient. Le souffle de l'ouragan fait un chaos de ce désert tranquille; des vagues de sable se heurtent, les plus hauts dattiers sont déracinés: quelques minutes suffisent pour combler une vallée. Ismayl disparaît dans cette épouvantable destruction. Ah! celui vers qui la prière des cœurs affligés s'élève plus vite encore que l'encens des tabernacles; celui qui juge les pensées les plus secrètes des hommes, voulait sans doute réunir ces deux ames nobles et pures dans la région des joies saintes, éternelles et ineffables.

Comte de Forbin

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Bidauld)



SAN GERMANO.

VUE DE SAN-GERMANO,

DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Peint par Bidauld.

Lithographié par Villeneuve.

San-Germano, située à cinquante milles de Naples, dans la terre de Labour, reconnait pour son premier fondateur saint *Bertario*, martyr, qui, l'an 884 de l'ère chrétienne, fut massacré par les Sarrasins pendant qu'il prêchait dans l'église du monastère de Saint-Sauveur, près de la ville actuelle de San-Germano.

Les fréquentes incursions de ces peuples, qui avaient assis leurs tentes près du fleuve de Garigliano, forcèrent le petit nombre d'habitants de la cité naissante à abandonner leurs demeures; les travaux ne furent repris qu'à l'époque de la conquête des Normands, par les soins d'Atenulfo, abbé de Monte-Cassino. Cette cité reçut de rapides accroissements, et devint en peu de temps une des plus remarquables de la province de la terre de Labour. Les principaux édifices y sont consacrés au culte de Dieu, ou occupés par des corporations religieuses. C'est là qu'est né l'historien Riccardo, qui fut secrétaire de l'empereur Frédéric II, et, par cela même, à portée d'éclaircir, dans les annales du royaume de Naples, plusieurs faits qui étaient demeurés ensevelis dans une profonde obscurité.

Non loin de San-Germano, on aperçoit les ruines de l'antique cité de Cassino, que l'on prétend avoir été bâtie par les Sabins. Tombée au pouvoir des Romains, elle devint la retraite des soldats légionnaires, qui, après avoir bien servi leur pays, venaient s'y reposer des fatigues de la guerre, aux frais de l'état. Cet asile du courage et de la vieillesse ne fut point respecté par les Vandales; la flamme et le fer détruisirent Cassino; un théâtre, le Colysée, un ancien temple, sont les seuls débris échappés à la fureur des Barbares; et le voyageur les interroge avec un sentiment mêlé de tristesse et d'admiration.

Dans des temps plus modernes, le mont Cassino a été célèbre par l'abbaye à laquelle il a donné son nom. Elle fut fondée l'an 529 de l'ère chrétienne par saint Benoit. Pendant les guerres qui désolèrent l'Italie, un grand nombre de personnes cherchèrent un refuge dans cette pieuse retraite, et l'enrichirent de tous les trésors dérobés au pillage. La dévotion des fidèles ajouta de si grands biens

à ces premiers dons, que Zoton, premier duc de Bénévent, saccagea l'abbaye pour s'emparer de ses richesses. Les moines, contraints à fuir, ne se réunirent que plus tard à la voix de Grégoire II, pour réédifier Monte-Cassino. Le prince de Lombardie, le pape Zacharie, l'empereur Lothaire Ier, se disputèrent le soin de le doter, de l'embellir, de le combler d'honneurs; mais c'était autant d'appâts pour la conquête. L'abbaye fut une seconde fois pillée sous les comtes de Capoue. La piété publique répara encore ce désastre. L'empereur Conrad confirma à Monte-Cassino le titre de premier chapitre de l'ordre de Saint-Benoît en Europe, que ses prédécesseurs lui avaient donné; les princes normands y ajoutèrent de nouvelles prérogatives; enfin le pape Jean XXII mit ses abbés au rang des évêques.

La partie la plus belle et la plus somptueuse de ce royal monastère, c'est l'église. On y entre par trois portes : celle du milieu est admirable. Elle est bâtie en pierres du mont Cassino, dans lesquelles sont incrustées trente-huit tables de cuivre où sont écrits en lettres d'argent les noms de tous les biens que possède l'abbaye. L'intérieur est décoré de magnifiques peintures. On y remarque aussi la bibliothèque, le réfectoire, les archives et la tour de Saint-Benoît, où sont trois petites chambres que l'on dit avoir été habitées par saint Benoît. Ces chambres renferment des tableaux des premiers peintres, des Raphaël, des Guido, des Dominicain, des Jules Romain, des Lanfranco, des Salvator Rosa. En un mot, l'abbaye de Monte-Cassino est la plus célèbre du royaume de Naples, soit à cause de ses richesses, soit parce qu'elle a été le séminaire des papes et la retraite de plusieurs souverains, soit parce que l'école de Salerne lui a dû au onzième siècle sa première impulsion, soit enfin parce que dans tous les temps elle a honoré la république des lettres [1].

[1] Parmi les moines de cette abbaye qui ont cultivé les lettres, on remarque au rang des historiens, Auxperto, P. Diacono, Desiderio, Oderisio, Amato, Leone et Marsicano.

J. Vatout



UN ENFANT
ABANDONNÉ PAR SA MÈRE.

Peint par Vigneron.

Lithographié par Bellay.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne.
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.

Je ne partage point les jeux de la veillée;
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et, de loin, je vois sa famille
Autour du sarment qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant, j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!
Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printemps,
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère! je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

A. Soumet,
Membre de l'Académie Française



GUILLAUME TELL,

S'ÉLANÇANT DU BATEAU DE GESSLER.

Peint par Steuben.

Lithographié par Weber

Gessler (Hermann) était gouverneur pour l'Autriche des cantons de Schwitz et d'Uri, au commencement du XIVe siècle. Après l'aventure de la pomme, qu'on prétend être arrivée sur la place d'Altorf, en 1307, il fit saisir Guillaume Tell, le fit lier et jeter dans son bateau sur le lac des quatre cantons, et s'y embarqua avec lui pour le transporter lui-même à son château de Schwanau; mais bientôt il s'éleva sur le lac une tempête si violente, que les mariniers perdirent la tête, et lui déclarèrent que Guillaume Tell était seul capable, par son expérience et son adresse, de les préserver du danger qui les menaçait, et de sauver la barque. Alors Gessler le fit délier et lui confia le gouvernail. Tell parvint à conduire la barque au rocher qu'on appelle encore le Tellen-Blatt; mais lorsqu'il y fut arrivé, il s'élança à terre, et avant que personne autre que lui eût pu débarquer, il repoussa la barque de Gessler au milieu des vagues, dans l'espoir qu'elle y périrait. Cependant il fut trompé dans son attente, car la tempête se calma et Gessler débarqua à Küssnacht. Mais Guillaume Tell avait recouvré sa liberté; et quelque temps après, s'étant mis en embuscade dans le chemin creux qui conduit de Küssnacht à Imensee, il y attendit Gessler, et au moment où il y passait à cheval, il lui perça le cœur d'un coup de flèche.

M. le marquis de Lally-Tollendal, pair de France et membre de l'Académie Française, dans une de ses Lettres sur la Suisse [1], a retracé en vers le trait historique représenté dans le tableau de M. Steuben:

« Là, du milieu de ses bourreaux,
« Le ciel tonnant vit ce noble héros
« S'élancer hors de la nacelle
« Qui l'entraînait comme un rebelle

[1] Recueil de pièces relatives au monument de Lucerne, 1821.

« Pour l'engloutir dans les cachots.
« Son pied léger toucha la terre,
« Et sa main ferme, à la merci des flots
« Renvoya la barque légère
« Que remplissaient les vils suppôts
« De la tyrannie étrangère.
« Leur chef, à la foudre échappé,
« Sorti des périls du naufrage,
« Ne craignait plus d'être frappé;
« Mais de l'un à l'autre rivage,
« Aussi prompt que ses dards, le héros a volé.
« Des hauteurs de ce roc sauvage,
« Plongeant dans ce creux défilé,
« Tell voit de son pays l'oppresseur qui s'avance:
« Il le voit respirant la haine et la vengeance;
« L'arc est tendu, l'air a sifflé,
« Et l'oppresseur sur le sable a roulé.
« Il meurt, et de la tyrannie,
« Pendant trois lustres impunie,
« Tout l'horrible édifice en un jour a croulé.

« Nous les verrons ces chapelles, ces temples,
« Par qui des pères aux enfants
« Sont transmis, depuis cinq cents ans,
« De si salutaires exemples
« Et des souvenirs si brillants.
« O Berghlen! ô Küssnacht! avec quelle allégresse
« Devant vos saints autels je me prosternerai!
« Avec quel cœur demain j'y porterai
« Mes hymnes pour la Suisse, et mes vœux pour la Grèce! »

J. V.



LA M[de] DE POMMES

LA MARCHANDE DE POMMES.

Peint par Drolling.

Lithographié par M. Bellay

Cette paysanne, qui vient de tomber sur la neige, vend des pommes avec autant d'indifférence qu'un pâtre des États romains foule aux pieds la terre des grands souvenirs. Elle ne se doute pas que son panier renferme le fruit le plus célèbre de l'antiquité; celui qui a eu sur l'univers la plus terrible et la plus vaste influence. Car enfin, si Dieu, dans sa colère, précipita du ciel nos premiers parents; si, proscrits, déshérités de ces beaux jardins où leur vie, pure comme un beau jour du printemps, s'écoulait, au milieu des fleurs, dans l'innocence et dans la joie, ils sont descendus dans cette vallée de larmes où les attendaient, pour eux et pour leur postérité, la misère, la douleur et la mort, c'est que, séduite par un serpent mystérieux, Ève osa goûter une pomme! Si du monde chrétien nous passons au monde païen, la pomme nous appelle soit dans les jardins des Hespérides où le bras d'Hercule terrasse un formidable dragon; soit sur le mont Ida, où trois déesses se disputent le prix de la beauté. Les assises sont présidées par un berger; le paon de Junon paraît trop orgueilleux; le hibou de Minerve, trop sombre; c'est la colombe de Vénus qui emporte la pomme. Les femmes, à plus forte raison lorsqu'elles sont déesses, pardonnent difficilement les injures faites à leurs attraits; et la vengeance de l'épouse de Jupiter et la coquetterie de Pallas entraînèrent la chûte de Troie et les malheurs d'Enée. Mais si la pomme a ces grandes catastrophes à se reprocher, elle a aussi des droits à notre reconnaissance. Les ruines deviennent quelquefois un autel pour le génie; et c'est sur les débris fumants d'Ilion qu'Homère alluma le flambeau de son immortalité, et l'esquif sur lequel le fils d'Anchise emportait ses pénates arriva tout éclatant de gloire en Italie sous les auspices de Virgile. Ainsi, la pomme du mont Ida a fait éclore les deux plus grandes merveilles de la poésie.

La pomme n'est pas moins chère à la liberté. Il n'est pas un habitant de l'Helvétie à qui sa vue ne rappelle le triomphe de Guillaume Tell et la chûte de la tyrannie. C'est une pomme encore qui a révélé l'attraction à Newton; enfin c'est la pomme qui console une de nos plus belles provinces de l'absence de Bacchus, et son nectar fut l'Hippocrène de l'auteur de Cinna.

La pomme offre des variétés dont le goût ou l'esprit font tour-à-tour usage. La pomme d'Apis sert de comparaison pour la fraîcheur d'une vierge de quinze ans; les rides de la pomme de reinette offrent un parallèle que la galanterie épargne aux fronts que le temps a sillonnés; le mauvais acteur redoute la pomme cuite; le friand aime la pomme fondue entre les murailles parfumées d'une *charlotte* de Thomas, ou emprisonnée sous le réseau délicat d'une *sultane* d'Achard.

S'il nous fallait suivre l'enchaînement immense des causes, des effets, des imitations, on ne tarirait pas sur tout ce que les mœurs, les sciences, les lettres, les arts, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, doivent à ce fruit si fécond à la fois en malheurs et en bienfaits.

J. Vatout

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Mlle Sarazin de Belmont



CLAIR DE LUNE.

Peint par Mlle. Sarrazin de Belmont

Lithographié par M. Deroy

« . . . De Diane au ciel l'astre vient de paraître.
« Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
« Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
« Contempler ce bel astre aussi calme que toi.
« Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
« Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
« Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
« Semblent y ralentir leur cours silencieux;
« Du disque de Phébé la lumière argentée,
« En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
« Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
« Une clarté douteuse et des jours inégaux;
« Des différents objets la couleur affaiblie,
« Tout repose la vue et l'ame recueillie.
« Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver;
« Le sage, réfléchir; le savant, observer.
« Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
« Que ton pâle flambeau se lève et le rassure:
« Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
« Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon [1]. »

Mademoiselle Sarrazin de Belmont a placé, dans ce paysage, Servilien qui, rappelé dans sa patrie, après un long exil, vient déposer les restes de sa femme Fulvie dans le tombeau de ses ancêtres.

J. V.

[1] Lemierre, poeme des Fastes.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

([illegible])



[illegible]

MARIA GRAZIA,

FEMME D'UN BRIGAND DE L'ÉTAT ROMAIN.

Peint à Rome, d'après Nature, par M. Schnetz

Lithographié par M. Marin.

Un voyageur français visitait, en 1822, les prisons de Rome. Parmi les individus que le crime ou le malheur y avait rassemblés, il aperçut, au fond d'un cachot, assise sur un peu de paille, une femme qui allaitait un enfant. Son teint était basané; ses yeux noirs avaient le feu du soleil d'Italie; ce qui restait de ses vêtements annonçait qu'avant sa captivité elle portait le costume des paysannes romaines. Sa physionomie expressive, son regard hardi, semblaient provoquer la curiosité. Le voyageur s'approcha d'elle, et la pria de lui conter par quelle aventure elle se trouvait dans cet asyle de douleur. « Eh! mon Dieu! répondit-elle, de quel intérêt le récit de mes bizarres « infortunes peut-il être pour les gens heureux? Je me nomme Maria Grazia. Ma naissance coûta « la vie à ma mère. Mon père, plus occupé de ses plaisirs que du soin d'élever mon enfance, me « plaça, dès mon bas âge, dans un couvent de Rome. A mesure que je grandissais, la vie claustrale « me devenait de jour en jour plus importune; mes goûts, mon caractère, l'activité de mon sang, « tout semblait me précipiter vers un avenir de trouble et d'agitation; et une circonstance frivole « eut une grande influence sur toute ma destinée. C'était un jour de fête : pour nous amuser on « permit à une Bohémienne d'entrer au couvent et de nous dire la bonne aventure. Chacune de mes « compagnes fut admise à placer son oreille devant le grand cornet de fer-blanc de la Sybille, et « reçut de sa main un rouleau de papier mystérieux qui renfermait ce qu'elle appelait les volontés « du ciel. Trois fois je me présentai pour jouir de la même faveur, et trois fois le cornet se retira, « et l'oracle se tut en ma présence. Ce refus m'étonne et irrite ma curiosité; je prie, je supplie, je « pleure; enfin la Bohémienne, touchée de mes larmes : « Vous le voulez, dit-elle, malheureuse en« fant? Eh bien! apprenez donc que vous deviendrez l'épouse d'un brigand qui tuera votre père, et « que vous vieillirez dans les cachots. » A quinze ans, de semblables menaces effraient peu; je ne « fis que rire avec mes compagnes de la vieille sorcière; mais, le soir, quand je fus seule, quelque « trouble se mêla malgré moi à mes pensées; je passai une nuit inquiète et rêveuse : et depuis, la pré« diction de la Sybille se représentait souvent à mon imagination. Je sortis du couvent, et mon père

« me relégua seule avec une vieille gouvernante dans sa maison de campagne située à cinq milles « de Rome. Une nuit que le vent soufflait avec violence, je ne dormais pas: je crus entendre un « bruit confus de voix au-dessous de ma croisée qui donnait sur le jardin. J'éveillai ma gouvernante « qui ne reposait jamais sans avoir auprès d'elle ses armes, c'est-à-dire son grand couteau de cuisine. « Un moment après j'entendis soulever la jalousie; une main coupa un carreau avec un diamant, « et s'avançait vers l'espagnolette, lorsque, armée du grand couteau, je fis tomber cette main à mes « pieds. Nous entendîmes un gémissement douloureux, et les pas de plusieurs personnes qui se re- « tiraient; et puis nous n'entendîmes plus rien. Dès que le jour parut, je partis pour Rome, où je « racontai à mon père ce qui s'était passé : il admira mon courage, et me permit de quitter ma soli- « tude. Il songeait d'ailleurs à me marier, et pensait que la célébrité de cette aventure attirerait les « prétendants sur mes traces. Dans ce nombre, je remarquai un jeune cavalier dont une douce pâleur « embellissait encore le joli visage; il se donnait pour étranger; il portait un bras en écharpe, et on ra- « contait pour lui qu'il avait reçu une légère blessure à la suite d'une aventure galante. Son élégance, « la grace de ses manières et l'assiduité de ses soins ne tardèrent pas à faire sur moi une vive im- « pression. Il me demanda en mariage; mon père accueillit, avec sa légèreté ordinaire, ce vœu, « qui était aussi celui de mon cœur; et l'autel reçut nos serments... Le lendemain, ce n'était plus cet « amant si aimable, cet époux si tendre qui m'avait promis tant de beaux jours. Son regard était « farouche, sa voix dure, son sourire ironique. Affligée de ce brusque changement, je lui en de- « mande la cause en pleurant : « Sais-tu bien qui je suis, me répondit-il avec l'accent de la fureur? « Te rappelles-tu cette nuit fatale où tu coupas la main d'un inconnu qui cherchait à pénétrer dans « ton appartement? eh bien! cette main... c'était la mienne... regarde.... » Son bras mutilé n'attes- « tait que trop la vérité de ses paroles. « Je t'avais entrevue, reprit-il; ta beauté m'avait séduit. Je « résolus de t'enlever; j'osai avec deux de mes compagnons escalader tes croisées. Le coup dont tu me « frappas nous fit croire que des hommes veillaient auprès de toi; nous nous retirâmes. Le lende- « main, nous apprîmes que tu avais agi toute seule. La honte et l'indignation d'avoir été dupe et « victime d'une fille de seize ans firent naître dans mon esprit le désir de me venger. J'ai quitté ma « retraite; je suis venu à Rome, sous un nom supposé. Mes soins et mon adresse ont fait le reste; tu « es en ma puissance; un brigand est ton époux. » A ces mots, un premier mouvement d'horreur « s'empara de mon ame; mais soit faiblesse, soit l'ascendant de mon caractère ou de la prédiction « qui m'avait été faite; soit cette secrète reconnaissance dont le cœur d'une femme a peine à se « défendre pour les soins romanesques que l'on met à la rechercher; soit enfin la confuse espérance « de ramener par l'amour aux devoirs de la vertu une ame égarée, mais jeune encore, je me jetai « aux pieds de mon époux, les yeux baignés de larmes, et je le suppliai de ne point se séparer de moi, « et lui jurai de l'aimer toute ma vie. Touché de mes pleurs et de ma générosité, il me pressa sur son « cœur; et pendant trois ans je me crus heureuse. Mais un soir il rentre pâle, en désordre; des « gouttes de sang apparaissaient sur ses habits déchirés. Il me raconte d'une voix troublée qu'il vient « de défendre sa vie contre des assassins; il me commande en même temps le plus profond silence sur « cette mystérieuse aventure. Je ne sais, mais, malgré moi, ce ne fut pas pour lui que je tremblai! « Un rêve affreux qui agita son sommeil, le nom de mon père échappé plusieurs fois de sa bouche, « le souvenir du funeste oracle, achevèrent de jeter la terreur dans mes esprits. Le malheureux!.... « La victime n'avait point parlé; mais la justice, rapprochant les probabilités des intérêts, faisait « surveiller notre maison. Entouré de soupçons mon mari céda à mes terreurs; une nuit nous sor- « tîmes tous deux de Rome et nous nous dirigeâmes vers les montagnes. Il se ressouvint alors de ses « anciens camarades, et la première retraite où il s'arrêta fut une caverne de brigands. Il fut reçu

avec transport; mais il avait oublié qu'un de leurs statuts portait qu'aucun d'entre eux ne pouvait « se marier, et que les femmes étaient au nombre des prérogatives du chef. Celui-ci, jaloux de ses « priviléges, jeta sur moi des yeux qui me firent frémir. J'allais donc devenir la proie de sa brutalité! « Mon mari feignit de favoriser ses espérances; mais à l'instant où le chef de ces brigands se rendait « auprès de moi, il l'étendit mort à ses pieds d'un coup de pistolet. Ce chef n'était pas aimé; on ad- « mira le courage de celui qui avait délivré la troupe de sa tyrannie, et son meurtrier fut proclamé « à sa place. Tel est le farouche instinct que la sorcière avait deviné dans mes yeux, que cet affreux « honneur avait des charmes pour moi. Je revêtis les habits grossiers dont il me reste encore quelques « lambeaux, et je m'associai avec autant de plaisir que de courage aux expéditions de mon époux. « Les villes et les campagnes ont retenti de ses exploits; mais la fortune a trahi enfin ce héros. Il a « succombé dans un combat contre des cavaliers qui avaient découvert notre retraite; et moi, à « l'instant où je cherchais dans une grotte un refuge pour y cacher cet enfant que je tiens encore « dans mes bras, je fus arrêtée et conduite dans cette prison, où j'expie, sans me plaindre, les mal- « heurs d'une invincible prédestination et d'un funeste amour. »

Elle dit, et le voyageur lui offrit quelques pièces de monnaie; mais Maria Grazia les refusa, et caressa son enfant qui s'était endormi sur son sein.

J. Vatout



CENDRILLON.

Peint par M. Laurent.

Lithographié par M. Bellay

Comme la belle Anna, quand la fête est passée,
Aime encor vers le bal à tourner sa pensée;
Comme un enfant pasteur, en gardant ses troupeaux,
Aime à cueillir les fleurs qui penchent sur les eaux;
Comme un soldat, la nuit, à son poste de guerre,
Aime à se souvenir du toit de son vieux père,
J'aime à me rappeler les récits fabuleux,
Les histoires de fée et les beaux contes bleux,
De mensonges charmants Iliade naïve,
Dont on berça long-temps mon enfance attentive.
Ces ogres, ces géants, ces nains tout rabougris,
Ces nécromans hideux par les veilles maigris,
Ces sylphides de l'air, leurs baguettes magiques,
Les philtres enchantés et les mots symboliques,
Quoique, de jour en jour, ce culte ingénieux
Tombe, avec les donjons qu'habitaient nos aïeux,
N'ont point encor perdu leur entière puissance
Sur mon esprit charmé d'un reste de croyance.
Je voudrais quelquefois redevenir enfant
Pour m'entendre conter la Belle au bois dormant;
Les crimes de Raoul et sa barbe azurée
M'épouvantent bien plus que les fureurs d'Atrée;
Et lorsque je reviens de la forêt, trop tard,
Que la nuit va venir et qu'un léger brouillard
Monte, en s'épaississant, du fond de la vallée,
Si dans l'ombre, tout seul, au détour d'une allée,
Je vois passer de loin l'enfant d'un bûcheron,
Je songe, en frémissant, au petit Chaperon
Qu'autrefois un vieux loup choisit pour sa pâture;
Ou d'un autre Poucet je rêve l'aventure,
Et crois déjà l'entendre appelant dans les bois,
Sans que personne, hélas! ne réponde à sa voix.

Mais, parmi ces récits, l'amour de mon jeune âge,
Il en est un surtout que j'aimais davantage,

Et dont le souvenir m'est resté plus chéri.
Je me surprends encor tout près d'être attendri
Des innocents malheurs de cette jeune fille,
Servante humiliée au sein de sa famille;
Des cendres du foyer empruntant son doux nom,
Et donnant quelque gloire au nom de Cendrillon.
Tandis que ses deux sœurs, chaque jour, dans la joie,
Avec leurs beaux habits de brocart ou de soie,
Etalaient aux galas, aux fêtes de la cour,
Cette sotte fierté que déteste l'amour;
Qu'elle était bien plus belle, assise près de l'âtre,
N'ayant d'autres atours que sa robe grisâtre,
Dont les plis se jouaient dans le brasier poudreux,
Et peut-être un ruban noué dans ses cheveux!

C'est ainsi, mon Anna, que secondant ta mère,
Tu me plais sous l'habit de simple ménagère:
Ta dot et ton trousseau seront minces, dit-on;
Est-ce un si grand malheur? Regarde Cendrillon:
La beauté, la candeur, les vertus de famille
Etaient le seul trésor de cette pauvre fille.
Eh bien! pour la venger, il a suffi d'un jour.....
C'était un soir d'hiver, on dansait à la cour.
Cendrillon occupait sa place accoutumée,
Et rêvait au malheur de n'être point aimée;
Quelques pleurs s'échappaient de ses yeux lentement
Jusques dans le foyer tout rempli de sarment,
Et même, elle disait d'une voix étouffée:
« Hélas! j'ai cependant pour marraine une fée. »
Quand soudain..... Mais pourquoi d'un vers ambitieux
Gâter, en le brodant, ce récit gracieux?
Qui ne se souvient pas du magique attelage
Et du char élégant qu'escortait un beau page?
Qui n'est encor frappé de l'éclat des rubis
Et de l'or, parsemés sur les riches habits,
Dont la fée, en donnant un seul coup de baguette,
Revêtit Cendrillon enchantée et muette?
Et qui de nous au bal, jeune ou vieux, ne la suit
En répétant tout bas son mot d'ordre, *minuit?*

Ainsi du bon Pérault les fictions aimables
Se gravent dans l'esprit en traits ineffaçables.
Homère des enfants, grâce à ce doux succès,
Pérault a son laurier dans les lauriers français.
Sans doute il est modeste et n'arme point l'envie;
Quel poète, pourtant, une fois dans sa vie,
Quel poète n'a dit: Mes vers les plus heureux
Pourront-ils vivre autant que ces vieux contes bleux?

A. S. Saint-Valry

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

[illegible]



TURC

LE TURC.

Peint par Girodet.

Lithographié par M. Marin.

Tout est encore loin d'avoir été aperçu ou publié sur les Turcs, qu'un écrivain moderne a définis *un peuple d'antithèses*. Je commence par le régime d'un ménage musulman. Il y a ordinairement dans chaque maison turque un peu aisée, trois tables séparées, savoir, celle du chef de famille qui prend habituellement son repas, seul; la table des enfants qui, par respect pour le père, ne mangent point avec lui, et celle de la femme qui vit isolée dans son appartement. Dans les harems où il y a plusieurs femmes, chacune d'elles a son couvert particulier, et toutes ces tables ne peuvent pas recevoir plus de quatre ou cinq personnes.

Le Turc divise sa nourriture en deux repas, et l'homme puissant qui vit dans la mollesse y ajoute dès le matin un léger goûter. Comme tous sont dans l'habitude de se lever dès l'aurore, celui-ci, nonchalamment étendu dans l'angle d'un sopha, après son court namaz ou prière, frappe dans ses mains pour appeler l'esclave qui lui apporte sa pipe. Il savoure à longs traits la fumée de ce nectar qu'il brûle avec des parcelles d'aloès, et reste sans parler, absorbé dans une profonde nullité. On l'arrache à cet état pour lui présenter une légère infusion de café Moka bouillant dans lequel le marc porphyrisé reste suspendu, et il le boit en aspirant doucement sur le bord de la tasse. Ses jambes croisées sur lesquelles il est assis lui refusent presque leur secours; il invoque les bras de deux domestiques pour se soulever. Ses vêtements amples, le coussin sur lequel il existe, la volupté du harem, l'excès prématuré des plaisirs, l'ont énervé. Il dit, comme l'Asiatique son voisin : *Ne rien faire est bien doux; mais, mourir pour se reposer, c'est le bonheur suprême.*

La matinée de l'homme opulent s'écoule de cette manière, ou en roulant machinalement entre ses mains son *tchespi*, (sorte de chapelet). Vers le milieu du jour on apporte le dîner. La plus grande simplicité règne dans le service; on ne voit sur la table ni nappe, ni fourchettes, ni assiettes, ni couteaux. Une salière, des cuillers de bois, d'écaille ou de cuivre, et une grande serviette d'une seule pièce qu'on fait circuler sur les convives, forment l'appareil. On distribue le pain coupé par bouchées, et on garnit le plateau de cinq à six plats de salades d'olives, de cornichons, de végétaux confits au vinaigre, et de confitures liquides. On apporte ensuite les sauces et les ragoûts, et le repas se termine par le Pilam. Quinze minutes suffisent pour se rassasier, et le repas est un travail pour l'indolent qui semble l'avoir fait en cédant à la nécessité, plutôt que par plaisir. Les boissons dont on ne fait usage qu'après avoir mangé, sont l'eau et le Scherbet qu'on présente à la ronde dans un verre de cristal qui est commun à tous les convives. Le vin, proscrit en apparence, ne se boit que dans les tavernes.

L'après-midi, le Turc passe son temps dans un keosk bien aéré. Celui qui habite les rives du Bosphore aime que sa vue plane sur les sites agréables de l'Asie, où reposent ses pères [1]. Il contemple cette terre comme celle qui doit un jour servir d'asile aux Musulmans, *lorsqu'une nation d'hommes blonds les aura chassés d'Europe* [2]. Il s'enivre d'odeurs, des vapeurs de la pipe, et se rafraîchit avec le Scherbet parfumé de musc que ses esclaves lui versent. Éloigné ensuite de toute société, il appelle ses femmes, et sans déposer rien de sa gravité, il leur commande de danser en sa présence.

Les Turcs n'ont, à vrai dire, ni spectacles, ni fêtes. Les places seules sont couvertes de jongleurs qui font danser des serpents au son du tambour; des joueurs de gobelets ou des meneurs d'ours. On trouve aussi dans les tavernes une espèce de danseurs appelés *yamakis*, qui sont des Grecs des îles de l'Archipel. Un Turc pris de vin, qui tombe dans la rue et que la garde saisit, est condamné à la bastonnade; on récidive contre lui cette punition jusqu'à trois fois; après quoi il est réputé incorrigible, et reçoit le nom d'*ivrogne impérial* ou d'*ivrogne privilégié.* S'il est alors arrêté, on l'envoie, pour toute punition, dormir sur les cendres chaudes d'un bain.

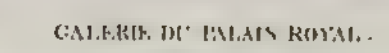
Quand la justice déploie ses formes pour le châtiment de ceux qui sont condamnés, elle offre toujours un caractère atroce qui est propre aux peuples barbares. Une nuit, que je respirais l'air qui circulait dans le jardin des Sept-Tours où j'étais renfermé, le bruit du canon du Hissar, parti du fond du canal, répété par les échos, frappa mon oreille. J'interrogeai les gardes qui veillaient autour de moi. Ils m'apprirent que cette voix redoutable des combats annonçait au vizir, endormi dans son harem, l'exécution de ses ordres. Quelques janissaires jugés coupables venaient de subir leur arrêt de mort; et leurs cadavres, jetés dans les courants rapides de la mer, roulaient déjà dans la Propontide. Le nombre des coups de canon avait désigné le nombre des condamnés.

Ce peuple n'appartient en rien à l'Europe que par la place qu'il y occupe encore. A Constantinople, on ne trouve pas un bureau de poste aux lettres; les rues ne sont désignées par aucune dénomination particulière; les habitants n'ont point de noms de famille; personne n'y sait son âge, puisque rien ne constate l'état civil. Là régnent l'oppression, la licence, le despotisme et l'égalité, le régime des lois et de la terreur; là on punit l'assassinat et on y applaudit. Assemblage de vertus et de vices, de principes et de barbarie, rien ne semble être à sa place à Constantinople, et la chose publique se soutient par le poids des années, et des usages respectés.

(1) Les Turcs riches de Constantinople se font ordinairement enterrer en Asie.

(2) Idée populaire que les Turcs regardent comme une prophétie.

F. Pouqueville.



Transivi et ecce non erat

MADAME DE LA VALLIÈRE

ET

MADAME DE THÉMINES,

Dans le Couvent de la Visitation, à Chaillot.

Peint par Ducis

Lithographié par Morin

Sous les murs du couvent, dans l'étroit cimetière,
A l'heure où les ramiers commencent à gémir,
Où les filles de Dieu n'osent pas s'endormir,
De peur de manquer la prière,
Deux femmes, tristement assises sur la pierre,
Se disaient de leurs cœurs les douloureux secrets.
L'astre des nuits, à travers les cyprès,
De la plus jeune éclaire les saints voiles;
Et, sur l'autre attachant ses rayons indiscrets,
D'un long tissu doré fait briller les étoiles.

Sous le bandeau sacré des sœurs du repentir
La première a caché sa blonde chevelure;
L'autre, que l'élégance a pris soin de vêtir,
Des fêtes de la cour a gardé la parure.
Le vent, qui rafraichit la brûlante saison,
Fait frissonner ses vêtements de soie;
Et sur le funèbre gazon
De son riche manteau la pourpre se déploie.

Ces femmes, que le monde et le ciel séparaient,
Confondaient les accents de leur voix douloureuse:
Une seule était malheureuse,
Et pourtant toutes deux pleuraient.
Ainsi d'un cœur aimant la pitié vive et tendre
Partage nos chagrins avant de les comprendre.

La plus triste accusait l'amour de ses malheurs;
Et des tombeaux voisins les ombres indignées
S'étonnaient qu'on osât exprimer des douleurs
Qui de la mort n'étaient point nées,
Près d'une tombe dont les fleurs
N'étaient pas encore fanées.

« En vain de l'amitié vous m'offrez les secours;
« En vain dans ma raison on me croit affermie ;
« Non, loin de ses regards je dois finir mes jours,
Disait la pénitente à son heureuse amie.
« J'ai juré de le fuir; Dieu reçut mes serments.
« Hélas! ce faible cœur qu'un souvenir alarme,
« S'il revoyait l'ingrat qui cause ses tourments,
« A souffrir près de lui trouverait trop de charme!

« Ah! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
« Et les austérités de ce sombre couvent
« D'un criminel regret ne m'ont point préservée.
« En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.
« Quand des sœurs du Carmel je vins suivre la loi,
« J'espérais que son nom, si cher à la patrie,
« Ne retentirait plus dans mon ame flétrie;
« Mais le bruit de sa gloire arrive jusqu'à moi.
« Tout me rend au péril dont je m'étais sauvée;
« Ce lieu même, où je viens l'oublier aujourd'hui,
« M'ordonne de prier pour lui.
« Par mille souvenirs je m'y vois éprouvée :
« Le pauvre en le nommant réclame mon appui,
« Et sur l'aumône enfin son image est gravée.

« Oui, jusqu'au moindre objet, tout combat mes efforts :
« Cet emblême de sa puissance,

« Ce lys si pur, me rappelant mes torts,
« Redemande à mon cœur sa première innocence,
« Et son parfum est un remords!
« Mais comment de l'aimer pouvais-je me défendre,
« Alors qu'un peuple entier partageait mon amour;
« Lorsque sans cesse il me fallait entendre
« Le riche, l'indigent, le louer tour-à-tour;
« Quand la Religion, à l'Éloquence unie,
« Créait pour l'éclairer des chefs-d'œuvre nouveaux;
« Quand le chantre inspiré, le sage, le héros
« Attendaient son regard pour prix de leur génie?

« Toi, dont chacun bénit les nobles sentiments,
« Fallait-il donc que ton ame si belle,
« Sans pitié, sans remords, trahît tous ses serments,
« Et pour moi seule, hélas! se montrât si cruelle?
« A l'amour qui brisa nos liens pour jamais,
« A ce parjure affreux toi-même n'osais croire,
« Et ma rivale, encor doutant de sa victoire,
« Apprit par ma douleur à quel point tu l'aimais!

« Va, ces tendres aveux j'ai su les reconnaître :
« C'étaient les mêmes soins, c'était la même voix,
« C'était la même ardeur que je voyais renaître,
« Et rien n'avait changé que l'objet de ton choix;
« Profanant sous mes yeux nos plaisirs d'autrefois,
« Et de mes souvenirs détruisant tous les charmes,
« Cruel, tu n'avais plus un regard pour mes larmes!
« Ainsi celui qu'on aime au prix de son devoir
« Est le vengeur des torts dont il fut le complice;
« Il commence ici-bas notre éternel supplice,
« Et Dieu, pour nous punir, lui remet son pouvoir!

« Mais un espoir me reste en ma misère extrême:
« Non, la postérité ne me confondra pas
« Avec ces cœurs impurs qui, cédant sans combats,
« N'adoraient en Louis que son pouvoir suprême,
« Puisqu'à force d'amour j'ai retrouvé l'honneur,
« Et que son épouse elle-même
« M'avait pardonné mon bonheur.

« Ah! sans ta cruauté je t'aimerais encore!
« Toi seul de tant d'amour pouvais être vainqueur;
« A mes maux je devrai le pardon que j'implore,
« Et tu m'ouvres le ciel en déchirant mon cœur!

« Et toi, dont si souvent j'ai pleuré la naissance,
« Mes remords sont mes droits à ta reconnaissance.
« Oui, le jour où, soumise à de moins tristes vœux,
« Le bouquet nuptial ornera tes cheveux,
« Ma fille, tu plaindras ma pénitence amère;
« Et lorsque, loin de moi, les devoirs les plus doux
« Enchaîneront ta vie à l'amour d'un époux,
« Tu pourras sans rougir lui parler de ta mère! »

Alors on entendit résonner le beffroi;
La pénitente sœur, qu'un noble espoir seconde,
Plus calme, regagna sa retraite profonde;
Et son amie alla, dans le palais du roi,
Retrouver en pleurant les délices du monde.

DELPHINE GAY

GALERIE DU PALAIS ROYAL



INTÉRIEUR MORESQUE.

Peint par Truchot.

Lithographié par M. Renoux.

L'Odalisque.

« Oh! que ne puis-je fuir le maitre que je sers!
« Loin du sérail inaccessible,
« Joindre le bien-aimé sous le lotos flexible
« De la fontaine des déserts!

« Pourquoi, jeune guerrier, sous ta brillante armure
« Ne pas laisser ta grâce et tes traits inconnus?
« Le vent a fait flotter ta longue chevelure;
« Ton casque à mes regards ne te dérobait plus.
« J'ai vu l'azur briller sous ta paupière humide;
« J'ai senti mon cœur battre et tout mon corps frémir.
« Comme une gazelle timide,
« Je tremble encore, émue à ce doux souvenir.
« J'en atteste du ciel les brillantes étoiles,
« J'en jure par ces nœuds et par ces chastes voiles,
« Dans le désert brûlant si j'étais près de toi,
« Mon paradis serait sous ta tente poudreuse,
« Et des houris la plus heureuse
« Serait moins heureuse que moi.

« La Fortune à mes pieds peut répandre un nuage
« De perles, de rubis, d'or et de diamants;
« Va, ce sable léger qui vole à ton passage
« A pour moi plus de prix que ces vains ornements.

« Libre, je deviendrais ton esclave fidèle,
« Et l'amour unirait nos cœurs;
« Comme au lait écumant le miel doré se mêle
« Dans la coupe de nos pasteurs.

« Ne crains pas le harem; sur moi sois sans alarmes,
« Le souffle d'un tyran ne m'approche jamais :
« Mon miroir seul a vu mes charmes,
« Et mon bain seulement a touché mes attraits.

« Nous avons la même prière
« Sans avoir les mêmes autels,
« Viens donc, viens m'expliquer les secrets éternels;
« Je marche dans la nuit, fais-moi voir la lumière;
« Que ta foi soit mon guide, et ton bras mon soutien.
« Je t'offre avec mon cœur ma crédule ignorance :
« Je veux tout partager, ton sort, ton espérance,
« Car je ne puis avoir d'autre dieu que le tien.

« Comme la colombe éclatante
« Qui demande son frère aux beaux jours du printemps,
« Parmi les Croissants d'or mon écharpe flottante
« Va t'annoncer que je t'attends. »

Le ciel est calme et pur, la nuit silencieuse;
Cette plainte d'amour, douce et mélodieuse,
S'élève dans les airs, et le zéphir léger
La porte sur son aile au cœur de l'étranger.
Il veut répondre, et craint que sa voix imprudente
N'éveille le soupçon autour de son amante;
Il prend son luth d'ivoire; en sons harmonieux
Ses soupirs plus discrets s'exhalent vers les cieux.
Tels de faibles échos, sur des rives lointaines,
Répondent doucement aux accents des Sirènes.

Le signal attendu se montre sur les tours,
Un esclave séduit guide par cent détours
Le jeune amant aimé vers l'asile où repose
La beauté d'Orient sur sa couche de rose.
Ils s'enivrent d'amour, et se parlent tout bas,
Et laissent passer l'heure, et n'aperçoivent pas
Sous les plis du rideau qui lentement se lève,
La tête du Sultan, son regard et son glaive.

Le C[te] Jules de Rességuier



MARINE.

Peint par Eugène Isabey fils.

Lithographié par M. Jacottet.

O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là, le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux, suspendus sur ces ondes,
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières.
Tantôt avec Linnée, enfoncés sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt, avec effroi, vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil :
Souvent avec Buffon vos yeux viennent y lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courants, ses reflux, ces grands événements
Qui de l'axe incliné suivent les mouvements;

Tous ces volcans éteints qui, du sein de la terre,
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle, au sein des flots amers;
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui, peut-être un jour, sur les eaux écumantes,
Vomiront des rochers et des iles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendants,
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondants;
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois, et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Echanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux,
Ainsi roulent les chars où voguaient des vaisseaux,
Et le monde vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.

J. Delille



SAÜL

DAVID

CHARMANT LA MÉLANCOLIE DE SAÜL.

Peint par Gros.

Lithographié par M. Fragonard

DAVID.

Le voilà ce roi conquérant!
La terre devant lui semblait manquer d'espace;
Le Seigneur le renverse et passe.
Priez, peuple : Dieu seul est grand!
Le voilà sans appui, sans flatteurs, sans cortége,
Sans que son glaive le protége,
Perdu dans la nuit du trépas.
De ses prospérités je cherche en vain le nombre,
Le char de son triomphe est passé comme une ombre,
Il avait dit à Dieu : Je ne vous connais pas!
Seigneur, viens séparer le pécheur de son crime;
Assez de ce géant tu courbas la hauteur;
Tu frappas le triomphateur;
Relève, ô mon Dieu, la victime.
Elle a crié vers toi du fond de ses douleurs.
Même en nous punissant, tu nous chéris encore.
Lève-toi sur Saül, comme une douce aurore,
Et dis-lui : J'ai compté tes pleurs.
Que son ame renouvelée,
Du fond des tombeaux rappelée,
Se réveille en ton sein pour des jours de bonheur.
Grace! Dieu tout-puissant! que nos larmes l'obtiennent;
La colombe a besoin des airs qui la soutiennent,
Notre ame a besoin du Seigneur.

SAÜL.

Quel réveil! l'ange affreux contre Saül armé
A me quitter ainsi n'est point accoutumé.
Une voix consolante, et du ciel descendue...
Autrefois dans Rama je l'avais entendue.

JONATHAS.

C'est un ange de paix que Dieu daigne envoyer.

SAÜL.

Saül en ce moment pourrait presque prier.

JONATHAS.

O céleste clémence! ô bonté souveraine!

SAÜL.

N'était-il dans mon cœur d'autre enfer que ma haine?
Pourrais-je encor prétendre... Ah! monarque insensé,
Quel pacte peux-tu faire avec le sang versé?

DAVID.

Oui, ton Dieu veut ta délivrance,
Lorsque tu crains son abandon.
Au nombre des vertus il plaça l'espérance:
Sa justice toujours marche avec le pardon.
A peine le remords commence,
Que de la céleste clémence
Rayonne sur nos fronts le jour paisible et doux.
Sors de tes ombres éternelles,
Aigle tombé, reprends tes ailes:
Viens, laissons en fuyant ton crime loin de nous.
Viens, Saül, l'esprit saint qui m'enlève à la terre,
Sur ta tête, à ma voix, ne descend pas en vain.
Déjà ton cœur se désaltère
Aux sources de l'amour divin.
Cet amour, immortelle flamme,
Lumière de la vie, existence de l'ame,
Manquait à tes jours ténébreux.
J'ai brisé ta chaine fatale,
Tu dormais dans l'ombre infernale,
Tu te réveilles dans les cieux.

JONATHAS.

Vous voyez le pasteur de la sainte colline...

SAÜL.

Ah! ne me prive pas de cette voix divine!
Jamais, depuis le jour où Saül, jeune encor,
En Galilée, au pied du chêne du Thabor,
Vit passer dans les airs trois anges de lumière,

Jamais des pleurs si doux n'ont mouillé ma paupiere;
L'ineffable pardon vient d'être prononcé;
Mes maux ont disparu comme un songe effacé.
Dieu m'a cherché lui-même, et mon ame nouvelle
Semble se perdre en lui pour renaître immortelle.

JONATHAS.

Du géant philistin voilà l'heureux vainqueur;
Il dompta Goliath...

SAUL.

Il a changé mon cœur.
A son divin pouvoir qu'Israël rende hommage.
Mais, David, le bonheur dont tu nous peins l'image,
Est-il fait pour Saül?... Dans l'ombre de l'oubli
Faudra-t-il que mon nom demeure enseveli?
Ton Dieu m'a défendu la gloire, les conquêtes.

DAVID.

Les exploits de Saül sont chantés dans ses fêtes.
Vainement contre lui ton grand cœur se débat;
Saisis son étendard, viens diriger nos glaives,
Chacun de tes tourments te prive d'un combat,
Lève-toi, Saül...
Tu te lèves...
Contre vingt peuples menaçans,
Ton nom seul a couvert nos villes alarmées;
Sur l'autel du Dieu des armées
L'ange exterminateur a porté ton encens.
Tu viens de rentrer dans ta gloire.
Ancien élu de la victoire,
Elle a reconnu son guerrier;
Son prestige encor t'environne;
La foudre, en frappant ta couronne,
Avait respecté ton laurier.

SAUL.

Tu l'emportes, David... oui, ce chant de victoire
Achève le prodige et me force d'y croire.
Viens, marchons au combat que ta voix m'a promis;
Le réveil de Saül a besoin d'ennemis.
Tu chantais leur défaite, et je cours les abattre;
On dirait à tes chants que tu m'as vu combattre.

A. Soumet.



JEMMAPES.

BATAILLE DE JEMMAPES.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Marin

L'Europe s'était coalisée pour anéantir la liberté française; la France avait couru aux armes, et déjà Valmy avait révélé aux Prussiens ce que peut un grand peuple combattant pour son indépendance : il était réservé à Jemmapes de le faire sentir aux Autrichiens. Leur armée, forte de vingt-deux mille hommes de vieilles troupes bien disciplinées, était commandée par Clairfait, sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas. L'armée française venue de la Champagne à grandes journées sous les ordres du général Dumouriez, se composait de quarante-huit bataillons d'infanterie dont environ le tiers était d'anciennes troupes de ligne et les autres des volontaires nationaux de nouvelle levée. Il n'y avait d'autre cavalerie dans cette armée que des hussards, des chasseurs à cheval qui formaient l'avant-garde avec quelques bataillons d'infanterie légère, sous les ordres des généraux Beurnonville et Dampierre, plus deux petits corps de flanqueurs de droite et de gauche, commandés par les généraux Stengel et Henri de Frégeville. Le général Dumouriez partagea son corps d'armée en deux ailes de vingt-quatre bataillons chacune. La droite était sous les ordres du duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, qui la commandait comme lieutenant-général, ayant sous lui les maréchaux de camp Desforêts, Drouet, et Stetenhoff. La gauche devait être sous les ordres du lieutenant-général Miranda et des maréchaux de camp Ferrand, Blottefière et Berneron; mais le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris, le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général Ferrand, qui était le plus ancien. Ces différents corps formaient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non compris la division du lieutenant-général d'Harville, campée sous Maubeuge et forte de six mille hommes, mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille.

Un petit combat, peut-être imprudemment engagé, le 2 novembre 1792, près le village de Thulin, décida Dumouriez à renforcer son avant-garde d'une partie de la division du duc de Chartres, qui, opérant sur la droite, attaqua l'ennemi le 3, emporta le moulin de Boussu avec la batterie qui le défendait, tandis que les généraux Beurnonville, Dampierre, Stengel et Frégeville, délogaient les Autrichiens de poste en poste et les repousssaient jusqu'à Saint-Ghislain. Le 4, le général Dumouriez, pour profiter de ces avantages, mit toute son armée en mouvement; le 5 elle bivouaqua en face du camp des Autrichiens qui s'étaient retranchés sur les hauteurs de Jemmapes. Le 6 novembre au matin, Dumouriez fit avancer douze pièces de seize, douze de douze et douze obusiers, sous les ordres du colonel d'artillerie Labayette, et les plaça en batterie sur le front de sa ligne, en même temps que son aile gauche attaquait le village de Quarégnon, vivement défendu par les Autrichiens.

L'avant-garde française fit alors un mouvement pour se mettre en ligne avec le reste de l'armée, de sorte qu'elle en devint l'aile droite, et que l'aile droite, commandée par le duc de Chartres, en devint le centre. La position des Autrichiens était formidable; leur droite, appuyée au village de Jemmapes, formait une équerre avec leur front, et leur gauche se prolongeait sur la hauteur jusqu'à l'endroit où le terrain commence à baisser vers Berthaimont. Ils occupaient ainsi une colline garnie de redoutes et de batteries, et dont le front était en outre couvert par des bois dans lesquels ils avaient fait quelques abattis.

Dumouriez avait fixé l'heure de l'attaque à midi, afin de donner à la division du général d'Harville le temps d'arriver. Mais après une canonnade de trois heures, voyant que le régiment autrichien des dragons de Cobourg descendait au grand trot et paraissait se diriger sur notre artillerie, il résolut de ne pas attendre le général d'Harville et donna l'ordre à toute l'armée d'attaquer immédiatement. Aussitôt le duc de Chartres, qui commandait le centre, rompit sa division en colonnes de bataillons et marcha sur le bois de Flénu, qui couvrait le centre des Autrichiens. Il mit six de ses bataillons en réserve, et avec les dix-huit autres il culbuta l'infanterie légère autrichienne qui défendait les abattis, traversa le bois, et arriva sur le plateau. Mais l'infanterie autrichienne, soutenue par l'artillerie des redoutes qui tirait à mitraille, fit un tel ravage dans la tête de ces colonnes qu'il devint impossible de les faire déboucher : elles rentrèrent dans le bois et le traversèrent rapidement dans le plus grand désordre. C'est là que furent frappés le colonel Dubouzet, du 104ᵉ régiment de ligne, qui fut tué sur la place; le général Drouet, qui eut les deux jambes emportées, et mourut peu d'heures après; les colonels Dupont de Chaumont et Gustave de Montjoye, adjudants-généraux, qui reçurent des coups de feu. Tout était perdu, si les Autrichiens avaient su profiter de cet avantage momentané; mais leur infanterie resta immobile, et ils se contentèrent de lancer quelques hussards et quelques chasseurs à pied qui ne parvinrent point à traverser le bois. En sorte que tandis qu'ils étaient contenus par la résistance des deux bataillons du 83ᵉ (Foix), commandés par le colonel Champollon et le lieutenant-colonel Villars; du 98ᵉ (Bouillon), colonel Leclerc, du 29ᵉ (Dauphin), colonel Laroque, et de quelques autres, le duc de Chartres, formant derrière le bois une chaîne de chasseurs à cheval du 3ᵉ régiment pour arrêter les fuyards, parvint enfin à les rallier. Ce fut alors que leur adressant quelques-unes de ces paroles si puissantes sur le cœur du soldat, il fit succéder l'enthousiasme à la terreur. Les bataillons s'étaient mêlés; il en fit une colonne à laquelle il donna le nom de *Bataillon de Mons*, y plaça les cinq drapeaux[1] dont les bataillons étaient dispersés; et, renforcé des six bataillons qu'il avait mis en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la charge; et ces mêmes soldats que la frayeur venait d'emporter un moment loin du champ d'honneur attaquent avec intrépidité l'infanterie autrichienne qui remplissait l'intervalle des redoutes, y pénètrent la baïonnette en avant, et s'emparent d'une partie de l'artillerie ennemie que la cavalerie autrichienne s'efforçait vainement de faire rentrer dans Mons. De ce moment la victoire n'est plus douteuse; les prodiges de valeur se multiplient dans nos rangs. A l'aile gauche, le colonel Thouvenot et le général Ferrand, qui eut un cheval tué sous lui; à l'aile droite, Beurnonville et Dampierre, à la tête du 19ᵉ (Flandre), colonel d'Esponchez, et lieutenant-colonel d'Arménonville; du 71ᵉ (Vivarais), colonel De Bannes, et des bataillons de Paris; Dumouriez qui charge lui-même à la tête d'un escadron; partout enfin les soldats français prodiguent leur sang et leur courage. L'ennemi, chassé de toutes ses positions, fuit en laissant le champ de Jemmapes couvert de ses morts et de ses canons.

[1] Ces cinq drapeaux, abandonnés par les fuyards, avaient été recueillis par le général Desforêts, qui, après les avoir longtemps embrassés, les porta en faisceau, malgré leur poids, au centre de la colonne.

Le tableau d'Horace Vernet est une représentation fidèle de cette mémorable victoire; le paysage, peint d'après nature, est d'une parfaite exactitude. La houillère ou fosse de charbon de terre qui est incendiée, dans le coin droit du tableau, est celle du village de Frameries, devant lequel le spectateur est placé. On voit dans le fond la ville de Mons, le village de Cuesme et le village de Quarégnon sur la gauche. Le village de Jemmapes, qui a donné son nom à la bataille, est situé entre Cuesme et Quarégnon, mais on ne l'aperçoit pas, parce qu'il est masqué par la colline sur laquelle l'armée autrichienne était retranchée. Le général Dumouriez, suivi de quelques officiers d'état-major et d'un groupe d'ordonnances, est sur le premier plan. Il est arrêté dans son mouvement par la rencontre de quelques prisonniers autrichiens qu'on lui présente, et surtout par l'aspect du général Drouet blessé, que des soldats portent à l'ambulance. Parmi les officiers qui suivent le général Dumouriez, on remarque le maréchal Macdonald, qui était alors un de ses aides-de-camp, et auquel la victoire devait donner un titre dans les champs de l'Italie; le général Belliard, qui était officier d'état-major et que la gloire a tant de fois retrouvé sous nos étendards; le duc de Montpensier, qui était lieutenant-colonel, adjudant-général, et qui, du champ de bataille où il avait servi la patrie, devait passer dans les cachots de Marseille, dont il a laissé une peinture si touchante et quelquefois si énergique. Près du chirurgien qui rend compte au général Dumouriez de la blessure du général Drouet, un jeune guerrier attire l'attention par l'élégance de son uniforme et la grâce de sa figure : la douceur de ses regards, la délicatesse de ses traits révèlent une autre Clorinde; c'est la jeune Fernig, entraînée aux combats par l'enthousiasme de la liberté (1).

On voit sur un plan plus éloigné l'attaque de la gauche de l'armée autrichienne par l'avant-garde française, sous les ordres du lieutenant-général Beurnonville et du maréchal de camp Dampierre. Les dragons de Cobourg, après avoir été repoussés par l'infanterie française, sont chargés par le 1er régiment de hussards (Bercheny), qui prit la redoute qu'on voit devant lui.

On aperçoit dans le lointain la division du duc de Chartres attaquant le bois de Flénu, et plus loin encore quelques bataillons de celle du général Ferrand, se portant sur l'extrême droite des Autrichiens.

On se demande pourquoi le peintre a placé sur un point aussi éloigné le prince qui a contribué à cet important succès. Un fait l'explique : c'est que le tableau de la bataille où se signala le jeune duc de Chartres a été commandé par le duc d'Orléans. On doit aussi regretter que dans cette magnifique composition M. Horace Vernet n'ait pas eu la faculté de faire ressortir les traits d'une foule de nos guerriers, qui, confondus dans les rangs à Jemmapes, ont pris bientôt après un si brillant essor vers les honneurs militaires, et dont la victoire a inscrit les noms sur les murs de toutes les capitales de l'Europe. Là étaient Davoust, depuis maréchal prince d'Eckmüll, Mortier, duc de Trévise, Moreau, Serrurier, Jourdan, Augereau, Maison, Gérard, et ce général Foy, dont la vie et la mort sont deux si grands souvenirs pour la France.

(1) On voit aussi derrière elle, à cheval, son père qui l'accompagna à Jemmapes. Il demeurait à Mortagne, et là, harcelé tous les jours par les maraudeurs autrichiens, il avait appris à ses filles à faire le coup de fusil. Lors de la formation du camp de Maulde, deux d'entre elles s'attachèrent à la fortune de Dumouriez. La troisième, qui est aujourd'hui la femme du général Guilleminot, était seule restée dans la maison paternelle.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Michalon



LE BAC
DE NEUILLY-SUR-SEINE.

Peint par Michallon

Lithographié par M. Villeneuve.

Le château de Neuilly, originairement bâti par M. d'Argenson, ministre de la guerre, sous Louis XV, était tour-à-tour devenu, depuis cette époque, la propriété de M. de Sainte-Foix, de madame de Montesson, de M. le prince de Talleyrand, d'un banquier hollandais, de Murat, du domaine extraordinaire, lorsqu'en 1819, par suite d'un échange avec la couronne, il passa dans les mains de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans. Ce prince en a fait sa résidence favorite; il a pris soin de l'agrandir par de nombreuses acquisitions, de l'embellir par d'immenses travaux. Les jardins, qu'il a dessinés lui-même, offrent partout un aspect enchanteur, soit par les diverses fabriques disposées avec goût dans le parc, que baignent les eaux de la Seine; soit par la fraîcheur perpétuelle des gazons, soit par la beauté des arbres et la riche variété des arbustes, soit enfin par l'élégance des serres, où les fleurs les plus rares retrouvent, sous l'influence d'une chaleur artificielle, l'éclat et le parfum qu'elles devaient aux bienfaits du soleil natal. Non content d'avoir rendu la terre docile à ses vœux dans ce beau séjour, le prince a fait sur les eaux de riantes conquêtes; et des îles créées à sa voix charment les regards par leurs masses de verdure, et deviennent, par leur fraicheur, de délicieuses promenades. Plusieurs ponts, entr'autres un pont de bateaux et un pont de fil de fer, sont jetés sur les divers bras de la Seine pour faciliter les communications avec les îles. Le bac que l'on voit dans le tableau servait à transporter les voitures chargées des matériaux nécessaires aux constructions, ou quelquefois les produits agricoles de la grande île des Peupliers. Ce ne fut que peu de temps avant sa mort que Michallon vint à Neuilly pour peindre cette vue, et ce tableau est devenu d'autant plus précieux qu'il est le dernier qu'ait achevé son pinceau. Un de ses élèves, M. Siméon Fort, dont le crayon a déjà orné notre galerie de la lithographie d'un autre paysage de Michallon, a consacré à la mémoire de son maître une élégie que nos lecteurs trouveront placée naturellement à côté du dernier ouvrage de ce peintre, enlevé trop tôt aux arts dont il faisait l'espérance et déjà la gloire :

«Doux espoir des beaux arts, soutien de notre école,
Toi dont le jeune front couronné de lauriers
Avait déjà souri devant le Capitole;
A peine de retour au sein de tes foyers,

Dans les bras d'un vieux père, entouré de ta gloire,
La mort t'a donc frappé!... Ni tes nombreux succès,
Ni ton nom déjà cher aux filles de mémoire,
Rien n'a pu du destin adoucir les arrêts....
Hélas! dans une vive attente,
Comme l'abeille vigilante,
Tu revenais des champs chargé de ton trésor;
Déjà, reprenant son essor,
Ton brillant et fougueux génie
D'un chef-d'œuvre nouveau méditait l'harmonie;
Déjà la voix publique animait tes efforts...
Vain espoir!... la mort vient, et sa pâle figure
Ne suspend qu'à demi tes célestes transports.
Ainsi, lorsque les vents ramenaient la froidure,
Succombait Millevoye, au printemps de ses jours.
Sa défaillante voix célébrait les amours,
Et, le regard mourant et la tête penchée,
Il saluait encor la feuille desséchée,
Et les tristes forêts, et les pâles côteaux.
Sans doute comme lui tu peignais la nature,
Et sur la toile encore, errants à l'aventure,
Tes pinceaux retraçaient ses fugitifs tableaux.
Quoi!... nous ne verrons plus sous tes doigts poétiques
Fumer au loin l'Etna, s'élever ces portiques,
Ou, des Maures servant les coupables efforts,
Les rocs déracinés, de leur affreuse masse,
Arrêter de Roland la valeureuse audace,
Et grossir le torrent et de sang et de morts?...
Non... Tout redit ta perte et pleure sur ces bords.
Déjà, par les frimas la forêt dépouillée
De ses feuilles au loin a jauni la vallée;
L'horizon s'obscurcit de nuages épais,
Et bientôt, s'échappant de ses grottes profondes,
L'Aquilon de son souffle enchaînera les ondes...
Ah! ne fleurissez plus, bosquets sombres et frais,
Ruisseaux, cessez votre murmure,
Et toi, ravissante nature,
Viens d'un crêpe éternel voiler tes doux attraits:
Ton amant le plus vrai, sans art, sans imposture,
Qui te rendait si belle à nos regards émus...
Celui qui te ravit l'éclat de ta parure...
Michallon ne te verra plus.»

J. V.



LA VISITATION.

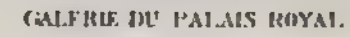
LA VISITATION DE LA VIERGE.

Peint par M. Blondel

Lithographie par M. Baruthier

« En ce temps-là, Marie partit avec promptitude, et s'en alla au pays des Montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Alors Marie dit ces paroles : Mon ame glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie, en Dieu mon sauveur. »

(Évangile selon saint Luc



GALERIE DU PALAIS ROYAL

Monvoisin

EUCHARIS ET TÉLÉMAQUE

EUCHARIS ET TÉLÉMAQUE.

Peint par M. Monvoisin.

Lithographié par M. Barathier

Télémaque était demeuré seul avec Mentor; il embrasse ses genoux, il verse un torrent de larmes... Mentor le console, l'encourage, et lui dit : « Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant « aimé et qu'ils aiment encore, voyez le fruit de votre témérité : vous demandez la mort, et c'est l'u- « nique espérance qui vous reste : la déesse troublée ressemble à une furie infernale; Eucharis brûle « d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort; toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à « s'entredéchirer; et voilà ce que fait le traître amour qui paraît si doux! Rappelez tout votre cou- « rage. A quel point les dieux vous aiment-ils puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir « l'amour et pour revoir votre chère patrie! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser; le « vaisseau est tout prêt, que tardons-nous à quitter cette île où la vertu ne peut habiter? »

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entraînait vers le rivage. Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui; il considérait Eucharis. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottants et sa noble démarche; il aurait voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyait; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux; il croyait même parler à elle, ne sachant plus où il était et ne pouvant écouter Mentor.

FENELON. (*Télémaque, liv. VII.*)

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Verboeckhoven)

PRAIRIE DE HOLLANDE.

PRAIRIE DE HOLLANDE.

Peint par E. J. Verboeckhoven.

Lithographié par M. Volmar.

Un sol bas, uni, spongieux, chargé des vapeurs d'une atmosphère souvent pluvieuse, long-temps froide, a fait des prairies la principale culture de la Hollande. Ce pays produit très-peu de blé, point de vin, peu de bois : aussi a-t-on dit « que la Norwège était sa forêt; les bords du Rhin et de la Ga-
« ronne, ses vignobles; la Poméranie et la Prusse, ses champs; les Indes et l'Arabie, ses jardins. »

Les prairies hollandaises sont couvertes de bestiaux, qui forment une branche d'industrie très-considérable. Les Hollandais en tirent tous les ans du Jutland une grande quantité, qu'ils transportent dans leurs pâturages pour les y engraisser. Les bœufs sont en général grands et élancés; les vaches donnent beaucoup de lait; on les trait tous les jours deux à trois fois : elles ne restent dans l'étable que cinq mois de l'année; on apporte les soins les plus minutieux à ce qu'elles y soient chaudement et proprement; et, dès que le printemps ramène les beaux jours, on les rend aux pâturages.

Tous les jours les paysannes se rassemblent, pour traire leurs vaches, dans un lieu de la prairie appelé *Melkplaats*. On croirait assister à une fête de village digne du pinceau de Teniers. Parmi les paysans de la Gueldre, on retrouve encore des usages qui se pratiquaient il y a plusieurs siècles. Le jour de la Pentecôte, on se rassemble de grand matin par groupes, pour accompagner dans les prés les jeunes filles qui vont traire les vaches, et pour se régaler de lait chaud. Ces excursions n'ont pas seulement le plaisir pour but, on y juge aussi les bergères : celles qui passent pour méchantes ou pour malpropres trouvent à l'entrée de leur prairie un mannequin de paille, tandis que leurs compagnes plus propres, plus douces, plus aimables, trouvent leur plus belle vache couronnée de fleurs.

Ces prairies n'offrent pas toujours un spectacle aussi tranquille : parfois le taureau y fait entendre ses mugissements d'amour et de fureur, et donne une terrible vérité à ces vers du Virgile français :

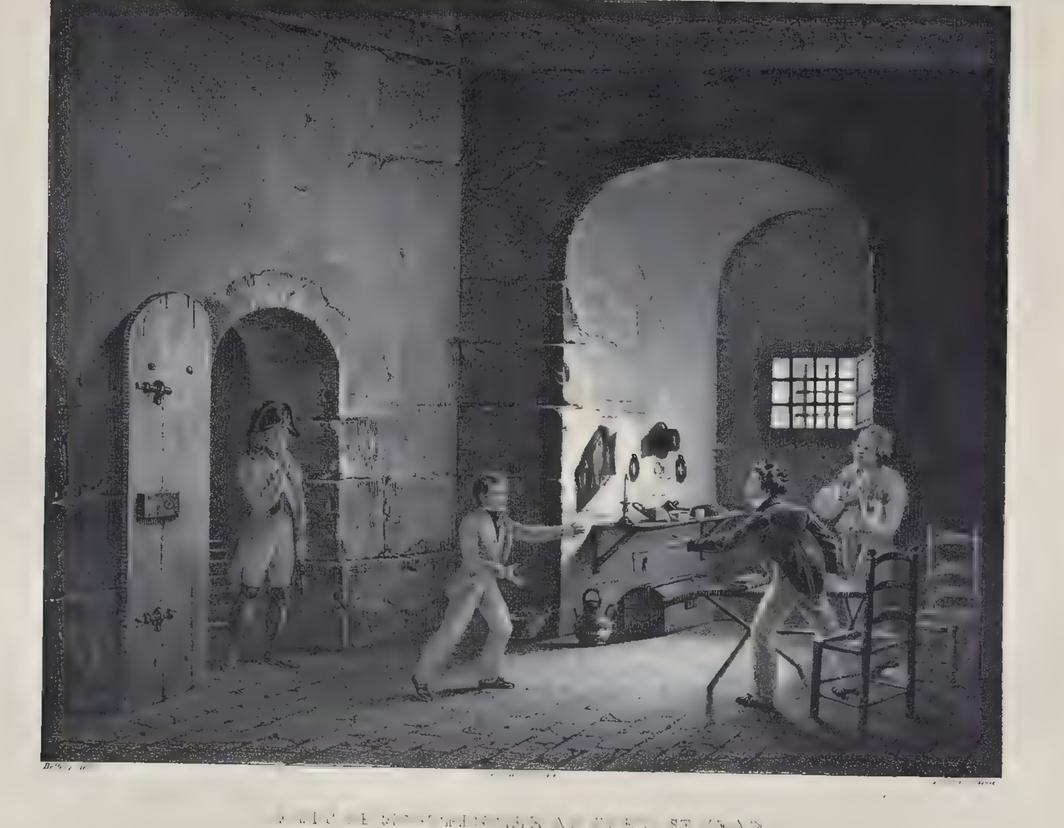
« Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre :
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,

Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlants d'ambition, enflammés par la haine.
Tous deux, le front baissé, s'entrechoquent; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance.
Le vaste olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglants assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux. »

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Duc de Montpensier.



DUC DE MONTPENSIER AU FORT ST JEAN.

ENTREVUE
DU DUC DE MONTPENSIER
ET
DU COMTE DE BEAUJOLOIS, SON FRÈRE,

Dans la Tour du Fort St.-Jean de Marseille.

Peint par le duc de Montpensier [1].

Lithographié par M. Bellay.

« Un matin, après m'avoir apporté mon déjeuner, on me permit de rester un instant sur le pas de la porte; j'entendis avec émotion la voix de mon père, car c'était la première fois depuis bien longtemps.... Il demandait à la sentinelle l'heure qu'il était; je m'empressai de lui crier : « Il est neuf « heures... bonjour, mon père, comment vous trouvez-vous? » — « Ah! Montpensier, me répondit-

(1) Antoine-Louis-Philippe d'Orléans, duc de Montpensier, né le 3 juillet 1775, fut élevé, comme les princes ses frères, par madame la comtesse de Genlis. Il montra de bonne heure du goût pour les arts, il avait de l'élégance dans l'esprit, il écrivait avec pureté; il a cultivé la peinture avec succès. A l'époque de la révolution, le duc de Montpensier parut dans les rangs des défenseurs de la patrie, et donna des preuves de son courage à Valmy et à Jemmapes. Dans le courant de l'hiver de 1793, il passa dans l'armée d'Italie, sous les ordres du général Biron. Au mois d'avril, il fut arrêté à Nice et transféré dans les forts de Marseille, où arrivèrent, quelques jours plus tard, le duc d'Orléans, son père; le comte de Beaujolois, son frère; la duchesse de Bourbon, sa tante; et le prince de Conty, son oncle, qui y furent enfermés en vertu d'un décret de la Convention nationale. Après une captivité de quarante-trois mois, le duc de Montpensier, remis en liberté avec le comte de Beaujolois, partit pour l'Amérique, où les avait devancés leur frère aîné, le duc d'Orléans actuel. Après de longs voyages dans le Nouveau-Monde, ces trois princes repassèrent en Europe où l'Angleterre leur offrit un asile : ils résidaient à Twickenham. Là, la vie du duc de Montpensier s'écoulait tranquillement entre la douceur d'aimer ses frères et le plaisir de cultiver les arts. Une maladie de poitrine l'enleva le 18 mai 1807. Il repose à Westminster.

Le duc de Montpensier a écrit lui-même les détails de sa longue captivité à Marseille. On retrouve, dans le style de ses mémoires, la délicatesse de son goût et les grâces naturelles de son esprit; dans les jugements qu'il porte, sa franchise et son respect pour la vérité; dans les scènes déchirantes qu'il décrit, l'extrême sensibilité de son ame; dans ses rapports avec sa famille, sa piété filiale et l'habitude des plus douces affections.

Ce prince a retracé tout à la fois avec la plume et avec le pinceau une des scènes qui firent sur lui, dans son cachot, une des plus vives impressions; c'est le tableau que nous présentons ici. Le duc de Montpensier l'avait lithographié lui-même, en 1805, à une époque où cet art était encore ignoré. Ses essais font honneur à l'ingénieuse habileté de ses crayons; mais la lithographie a fait depuis un pas de géant.

« il aussitôt, que je suis aise d'entendre ta voix! ma santé n'est pas très-bonne, mon pauvre enfant; « mais si je te voyais, cela me ferait du bien. » Puis j'entendis qu'il demandait la permission de me voir au moins un instant; mais on la lui refusa, et on ferma sur-le-champ la porte.

« Ces deux premiers mois de la Tour furent certainement le temps le plus affreux de ma captivité; car, quoique j'aie éprouvé dans la suite des chagrins plus violents que ceux que j'éprouvais alors, je n'ai jamais eu à souffrir, depuis cette époque, une suite aussi complète, aussi accablante, de tourments et de vexations : je dis deux mois, quoique j'en aie passé trois dans ce cachot sans mettre une seule fois le pied hors du seuil de la porte; mais c'est qu'au bout de ces deux premiers mois, ou plutôt quelques jours après leur expiration, je commençai à goûter une consolation qui contribua infiniment à adoucir mon sort. Au moment où je m'y attendais le moins, je vis ouvrir ma porte et paraître Beaujolois, auquel un homme qui le suivait demanda à quelle heure il voulait qu'on vînt le reprendre : « dans deux heures, si vous voulez bien, » répondit-il; et l'homme s'en alla en refermant la porte sur lui. Aussitôt je me jetai à son cou; et ma joie de le revoir et de me trouver seul avec lui fut pendant quelques instants si vive, qu'il m'était impossible de proférer une parole. A la fin, je lui demandai à quelle heureuse circonstance je devais ce plaisir inattendu. « Je n'en sais rien moi-même, me dit-il; je crois que c'est seulement un heureux hasard. Ce-« lui qui vient de me faire entrer ici n'est qu'un secrétaire du département que les administrateurs « ont envoyé pour me faire prendre l'air [1]. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si je ne pou-« vais pas te voir, et, à mon grand étonnement, il m'a ouvert la porte; mais ce qui y a mis le comble, « c'est lorsqu'il m'a demandé combien de temps je voulais rester ici. Cependant je me suis bien gardé « de le lui témoigner, de peur qu'il ne se ravisât; et maintenant la seule peur que j'aie, c'est que les « administrateurs ne le grondent et ne me renvoient chercher. Mais en attendant, jouissons du « plaisir d'être ensemble, et disons-nous bien vite tout ce que nous avons à nous dire. »

« Je m'empressai de lui demander des nouvelles de mon père, dont il me semblait que cette étroite réclusion devait horriblement affecter l'esprit et la santé. Il me dit qu'effectivement sa santé avait un peu souffert, mais qu'elle était assez bonne maintenant. Il me donna ensuite sur la situation de Marseille, sur celle de l'armée de Carteaux et des Marseillais, beaucoup de détails intéressants qu'il avait recueillis dans la conversation des administrateurs et des gardes nationaux, lorsque ces derniers ne se méfiaient pas de lui. Puis nous nous contâmes réciproquement les mille et une persécutions que nous avions éprouvées depuis que nous nous étions vus; enfin, nous conclûmes qu'elles devaient être bien près de leur terme, et que le bonheur si inattendu dont nous jouissions en était un présage presque certain. Ce qui augmentait notre joie, c'était de voir que les administrateurs ne renvoyaient pas chercher Beaujolois; et ne pouvant ignorer le lieu où il était, il fallait nécessairement qu'ils consentissent à ce que nous fussions ensemble. Au bout de ces deux heures qui s'écoulèrent avec une rapidité extrême, on vint, comme on en était convenu, reprendre Beaujolois, et nous nous séparâmes. »

(Extrait des Mémoires du Duc de Montpensier.)

[1] Le duc de Montpensier a mieux aimé placer dans son tableau un sergent du régiment de Bourgogne, qui, quelques jours plus tard, facilita également une entrevue entre les deux frères. Ce sergent est représenté avec un trousseau de clefs dans une main, et l'autre sur la bouche, leur disant : « Ah! çà! chut! et n'allez pas vous vanter d'avoir été ensemble, car je serais perdu « si on le savait, et je ne me soucierais pas qu'on me mît à votre place. » Gamache, le fidèle valet de chambre du duc de Montpensier (aujourd'hui concierge de Mousseaux), se tord les mains dans un coin, éprouvant à la fois un grande joie de voir enfin les frères ensemble, et une vive inquiétude que cette entrevue n'occasionnât pour eux quelque conséquence fâcheuse.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Couder



LE DUC D'ORLÉANS

DONNANT UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE

Dans le Collége de Reichenau, en 1793.

Peint par M. Couder.

Lithographié par M. Chrétien.

Le duc d'Orléans (alors duc de Chartres), proscrit en France après la bataille de Nerwinde, avait cherché un asile en Suisse; mais cette terre de l'hospitalité n'avait été féconde pour lui qu'en persécutions. Un Français, le général Montesquiou, membre de l'assemblée constituante, qui, décrété d'accusation pendant qu'il commandait l'armée des Alpes, avait obtenu des cantons l'autorisation de résider à Bremgarten, accueillit dans cette retraite le duc d'Orléans. Comme il ne pouvait, sans inconvénient pour lui-même, comme pour ce Prince, le garder auprès de lui : « Vous n'avez, lui « dit-il un jour, d'autre parti à prendre que celui d'errer dans les montagnes, de ne séjourner nulle « part, et de continuer cette triste manière de voyager, jusqu'au moment où les circonstances se mon- « treront plus favorables. Si la fortune vous redevient propice, ce sera pour vous une Odyssée dont « les détails seront un jour recueillis avec avidité. » Le duc d'Orléans partit; et seul, à pied, presque sans argent, forcé de cacher partout son nom et sa naissance, il erra dans la Suisse et dans les Alpes, luttant sans cesse contre la fatigue et la pauvreté; mais ses faibles ressources étant totalement épuisées, il revint à Bremgarten où M. de Montesquiou lui fit part de l'idée qu'il avait conçue de le placer comme professeur au collége de Reichenau, à deux lieues de Coire, sur les bords du Rhin. Ce château, qui était devenu un collége, appartenait à MM. Aloyse Jost de Saint-Georges, Bavier et de Tscharner. Le général Montesquiou connaissait M. Jost : il lui recommanda de garder le secret. Le duc de Chartres, alors âgé de 22 ans, arriva à Reichenau sous un nom supposé. Examiné en forme par tous les chefs du collége, il fut unanimement admis, et pendant huit mois (jusqu'au mois de

juin 1794, il enseigna, sans être reconnu, dans cet honorable asyle, la géographie, les mathématiques et les langues étrangères..... Oui, Prince,

« Dépouille du malheur la livrée importune'
« A la voix du talent rappelle la fortune :
« Viens, un docte lycée invoque ton secours.
« Mentor de la jeunesse, au printemps de tes jours,
« Prends le compas d'Euclide et mesure la terre;
« Parle aux enfants du Rhin la langue de Voltaire;
« Dévoile à leurs regards les secrets de Newton,
« Ou les charmes du Tasse ou l'éclat de Milton;
« Sur le globe avec art guide leur ignorance,
« Et crains de te trahir en leur montrant la France! [1] »

[1] Dans le tableau, le Prince explique à deux élèves le rapport d'une carte géographique avec le globe terrestre. Son doigt s'arrête sur la France, et l'émotion que lui causent les souvenirs qui s'offrent à sa pensée le jette dans une forte rêverie qui semble interrompre sa leçon. Ces deux élèves, les plus âgés du collége, étaient un Allemand nommé Merkel, fils du bourguemestre de Ravensburg, et un Italien, M. Rugié, natif de Milan. Sur la gauche du tableau est M. Aloyse Jost de Saint-Georges, ancien officier aux gardes suisses de France. Derrière lui est M. Juvenal, professeur Italien qui gronde son fils, ce qui lui arrivait souvent; au centre est la table commune des élèves, au haut de laquelle préside un vieillard respectable, M. Nesenmann, Directeur du collége, que le duc d'Orléans a fait représenter sous les traits de M. Henrion de Pensey, actuellement chef de son conseil, auquel M. Nesenmann ressemblait un peu. Au bas de la table, est M. Rusterholz, un autre professeur du collége, qui est vu par derrière. Le duc d'Orléans a beaucoup regretté que l'ordonnance du tableau n'ait pas permis d'y placer M. de Tscharner, alors bourguemestre de Coire, de qui il était connu pendant son séjour dans le collége, et qui lui a rendu des services dont il a conservé une juste reconnaissance.

J. Vatout


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Gassies

INTÉRIEUR

D'UNE ÉGLISE DE BOULOGNE.

Peint par M. Gassies.

Lithographié par M. Courtin.

Le Jeune Prêtre.

Le soleil souriait aux coteaux ranimés,
Les fleurs paraient la terre, et les bois embaumés
Pour la seconde fois reprenaient leur feuillage,
Depuis que, sur les bords de la mer, un village
Vivait sous un pasteur envoyé par les cieux.

A peine l'horizon présentait à ses yeux
De l'astre roi du jour la naissante lumière,
Ce jeune prêtre allait de chaumière en chaumière,
Tantôt de ses deniers secourir l'indigent;
Tantôt du repentir confesseur indulgent,
Près du lit du mourant en proie à la souffrance,
D'un monde plus heureux lui donner l'espérance;
Si deux époux semblaient prêts à se désunir,
Sa voix, chassant loin d'eux tout fâcheux souvenir,
Réveillait en leurs cœurs la tendresse assoupie;
Victime d'une erreur que son exil expie,
Si quelque fils ingrat, loin d'un père indigné,
Ne mangeait plus qu'un pain de ses sueurs baigné,
Ses discours du vieillard apaisaient la colère,

Et, chez lui ramené par sa main tutélaire,
Le fils de ses conseils subissait le pouvoir,
Et ne s'écartait plus du chemin du devoir.
Tels étaient les plaisirs dont il goûtait les charmes;
Mais ses yeux quelquefois se remplissaient de larmes,
Son front semblait porter des traces de douleur;
Hélas! il n'était point étranger au malheur :
Avant de revêtir ce sacré caractère,
Qui veut un cœur exempt des liens de la terre,
Ce prêtre avait aimé. Dans le Vexin normand,
Son enfance passa comme un songe charmant,
Près de tendres parents, près d'une jeune fille
Dont la terre étrangère accueillait la famille,
A l'échafaud promise en nos jours orageux;
Il l'appelait sa sœur; il partageait ses jeux;
Il était de ses pas le compagnon fidèle;
Il ne pouvait déjà vivre séparé d'elle;
Et, lorsque vint cet âge où les désirs naissants
Dissipent tout-à-coup le sommeil de nos sens,
Seule elle s'empara des transports de son ame,
Elle occupa ses vœux; et cette humide flamme,
Qu'il trouvait aux regards que répétaient ses yeux,
Lui disait : Tu n'as rien à demander aux cieux.
Chaque jour s'est levé pour resserrer leur chaine;
On dit dans le hameau leur union prochaine;
Le lin forme pour eux la toile, et l'ouvrier
Pour leur lit nuptial façonne le noyer;
Mais celui dont le front à la couronne aspire
Veut sur d'antiques noms étayer son empire;
Il rend à l'émigré le ciel de ses aïeux;
Le sein de la patrie à ses enfants joyeux
S'ouvre : la jeune fille a retrouvé son père.
« Ma fille, lui dit-il, ton sort sera prospère;
« Viens, partons sans délais; en un poste éclatant,
« Près du premier consul la fortune m'attend;
« Je ne me souviens plus des pertes que j'ai faites;
« Viens, la victoire a dit de célébrer ses fêtes....
« Tous les plaisirs sont prêts à voler sur tes pas,
« Et tu verses des pleurs que je ne comprends pas!
« Mais je veux de ton cœur écarter ce nuage;
« Oui, parle. — Il n'est pour moi de bonheur qu'au village :
« Le fils de ce fermier qui prit soin de mes jours,
« Je l'aime : qu'à l'autel enchaînés pour toujours,
« Mon père... — Lève-toi; tes prières sont vaines;

« Sais-tu quel est le sang qui coule dans tes veines?
« Sais-tu que tu descends d'un de ces nobles preux
« Dont Massoure admira le trépas valeureux,
« Et que notre noblesse a mille ans d'existence?
« — Mais la vertu des rangs efface la distance;
« Vous ne pouvez rougir d'accueillir mes aveux.
« — Je ne t'écoute pas, viens, suis-moi; je le veux. »
Il sort de la chaumière, et sa fille docile
Avec lui monte au char qui, dans sa course agile,
Arrachant ses regards à des arbres chéris,
Emporte ses regrets vers les murs de Paris;
Et le cœur tout en proie à sa douleur amère,
Le jeune villageois pleure au sein de sa mère.
D'abord le Désespoir lui prodigua son fiel;
Mais la Religion, tendre fille du Ciel,
Vint bientôt lui prêter son flambeau salutaire.
Ainsi, quand l'aliment lui manque, sur la terre
Quelques instants en vain cherchant à s'attacher,
S'envole vers les cieux la flamme du bûcher.
En l'un de ces lieux saints où d'une règle austère
L'homme esclave prélude au divin ministère,
Il vole, et quand l'évêque à ses augustes mains
Eut commis les pouvoirs du Sauveur des humains,
Son ordre l'appela sur ces heureux rivages
Où Boulogne à ses pieds voit mourir les orages.
C'est là que chaque jour ce vertueux pasteur,
Du troupeau qui l'adore ange consolateur,
Avant de commencer sa pieuse carrière,
Aux pieds du crucifix répète en sa prière :
« Mon Dieu, sois mon appui, viens t'emparer de moi;
« Ton prêtre tout entier n'est pas encore à toi;
« Fais que mon cœur l'oublie et qu'elle soit heureuse. »
Et de leurs nœuds rompus l'image douloureuse
Le quitte par degrés.... Son ame va bannir
De son terrestre amour le dernier souvenir;
Mais il est appelé dans le prochain village,
Et c'est pour y bénir les nœuds d'un mariage,
Que, par un mal soudain sous son toit retenu,
Un vieux prêtre a recours à son zèle connu;
Il court remplir pour lui cette fonction sainte.
Tout est prêt; de l'église on a paré l'enceinte;
Le cortége s'asseoit sur des siéges dorés;
On apporte la flamme aux deux cierges sacrés;
Sous un long voile, où l'art, en de nombreuses veilles,

De l'aiguille a semé les plus riches merveilles,
Sous un schall indien, le front orné de fleurs,
L'œil fixé sur la terre, obscurci par les pleurs,
La jeune fille entend, à la terreur en proie,
Le prêtre qui s'avance!... Il voit briller la joie
Aux yeux du fiancé, qui contemple en sa main
L'anneau qui du bonheur lui montre le chemin;
Mais sur la fiancée il porte aussi la vue :
A cet aspect, frappé d'une atteinte imprévue,
En murmurant : C'est elle!!! adieu, toi que j'aimai....
Il chancelle, à ses pieds il tombe inanimé!

A peine trois soleils avaient lui sur sa pierre,
Qu'au lieu même où la mort a fermé sa paupière,
Aux accents d'un cantique et monotone et lent,
Vint en pompe un cercueil recouvert du drap blanc!

Edouard d'Anglemont.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

Horace Vernet



[illegible] 1815

NAPOLÉON

MÉDITANT SUR UNE CARTE MILITAIRE.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par M. Weber

A M. Horace Vernet.

Sous tes pinceaux féconds, peintre de notre gloire,
Un chef triste et pensif médite la victoire :
Puis-je le méconnaître et faut-il le nommer?
C'est l'homme que le monde eut peine à renfermer;
Qui nous sembla long-temps le seul dieu des armées;
Qui reste, dominant toutes les renommées,
Après tant de revers vengeurs de nos succès,
Le premier des soldats et des soldats français.
Aux yeux de l'étranger son ombre menaçante
Remplit encor nos camps de sa grandeur absente.

Sur le pan mutilé d'un vieux débris de mur,
La carte déployée attend ce coup-d'œil sûr
Qui sait prescrire au sort la loi qu'il a tracée :
Mais ses yeux sont bien loin et surtout sa pensée.
Le regret ou la crainte éteignent son regard :
De quoi donc peut douter cet enfant du hasard?
Jadis, ouvrant soudain ses ailes triomphales,
Il vit fuir sous son vol ses ténèbres natales.
Ce n'est plus, il est vrai, le vainqueur de Lodi,
Jeune, à des vœux sans fin par son âge enhardi,
Qui pour un sol nouveau plus cher à son génie,

En conquérant blasé, dédaignait l'Ausonie,
Et voyageur armé sur les bords africains,
Leur jetait en passant ses fers républicains.
Ce n'est plus le consul, quand, tyran populaire,
Demandant à l'état l'état pour son salaire,
Déjà plus que Cromwell, bientôt plus que César,
Inscrivant sa grandeur au front du Saint-Bernard,
De la cime orgueilleuse à nos canons frayée
Ses pas précipitaient l'avalanche effrayée.

Sur ce front dépouillé, des travaux et des ans
S'impriment à nos yeux les vestiges pesants.
S'affaissant par degrés, dès long-temps la nature
A du héros d'Arcole épaissi la stature.
L'habit même qu'il porte atteste que déjà
Ce guerrier, que toujours le destin protégea,
Arme d'autres guerriers pour sa propre défense.
Un signe, dont surtout l'égalité s'offense,
Que Bonaparte eût vu naguère avec horreur,
L'étoile de son sein dit que c'est l'Empereur.

Le ciel change pour toi, moderne Charlemagne!
Quand, au fort des hivers de la froide Allemagne,
Il prodiguait à l'aigle usurpateur des lys
Les rayons éclatants du soleil d'Austerlitz,
La terre en souriant s'offrait à ta conquête,
Et tes jours de combat semblaient des jours de fête.
Mais hélas! aujourd'hui ce lugubre horizon
Peut-être dans l'été montre une autre saison.
Je reconnais le Nord, ses brumes éternelles :
Aussi n'entends-je pas les cloches solennelles,
Des murs de Sarragosse au camp des oppresseurs
Porter les chants de mort de ses fiers défenseurs.
Je n'entends pas non plus d'une voix affamée
Mugir ce grand débris qui fut la Grande-Armée,
Alors qu'avec son chef l'espoir l'abandonna
Sur les glaçons rompus de la Bérésina.
Dans mon ame je sens comme un écho magique,
Qui me nomme tout bas les champs de la Belgique.
Les voilà!... voilà bien ces torrents pluvieux
Que le Cancer ardent versa du haut des cieux,
Pour retarder d'un jour, dans la terrible lutte,
Du géant ébranlé l'irréparable chûte!

Dans son ivresse impie et ses joyeux festins,
Balthazar, égarant ses regards incertains,
Vit en mots inconnus sur le mur de porphyre
Un doigt vengeur tracer la fin de son empire ;
Il semble que ce doigt dans le fond du tableau
En traits ensanglantés a gravé . WATERLOO.

Ton règne va cesser, mais tu règnes encore,
Soldat! fier et jaloux d'un devoir qui l'honore,
Ce serviteur obscur retient ton blanc coursier.

C'est un ordre de toi qu'attend cet officier :
Parle, et tu le verras dans la plaine enflammée
Disparaitre au galop sous les flots de fumée.

D'un trot précipité s'avançant à la mort,
Un escadron poudreux défile avec transport.
Ce sont nos vieux dragons, et l'œil qui les regarde
Retrouve avec respect les dragons de la garde;
Leurs casques aux longs crins, leurs larges revers blancs,
Leurs sabres dans leurs mains par trop d'ardeur tremblants,
Levés pour saluer celui qu'ils vont défendre;
C'est bien eux : je les vois, et je crois les entendre.
Le cri tumultueux de VIVE L'EMPEREUR!
Dans les rangs ennemis court semer la terreur;
Ce cri du combattant, que le mourant répète,
Couvre d'un vaste écho l'écho de la trompette :
Le son retentissant de l'instrument d'airain
Perce, et sur la hauteur où le fier souverain
Aux yeux de son armée apparait comme un phare,
Vient mourir à ses pieds l'éclatante fanfare.

Et pourtant il doit voir avant la fin du jour
Son nom impérial détrôné sans retour :
Ce nom qui n'est qu'à lui, par sa noble harmonie,
Semblait fait pour son sort et fait pour son génie.
Adieu, Napoléon l'Unique, le Dernier!
Le roc de Sainte-Hélène attend son prisonnier.

Tes os y resteront, exilés de la terre,
Captifs de l'Océan, captifs de l'Angleterre;
Et la gloire y viendra partager leur exil.
Qui nous rendra ces jours d'audace et de péril,

Ou toi, de ta splendeur, grand astre de la guerre,
Tu prêtais un reflet à la valeur vulgaire!
Le temps nous garde encor quelques sanglants débats;
Mais de quel front, après tes sublimes combats,
Revendiquer sa part d'une obscure victoire,
Dans l'avenir peut-être inconnue à l'histoire!
Et moi, moi qui devrais désarmer aujourd'hui
Mon bras que lasse enfin la paix et son ennui,
A peine seulement ma muse oserait-elle
Pendre un sabre sans gloire à ton urne immortelle.

Si ma voix militaire exalte tes hauts faits,
De ton sceptre accablant j'ai trop senti le faix.
J'ai béni ton déclin, je le bénis encore,
Car de la liberté ton déclin fut l'aurore;
Mais pur et par mon âge à ton règne étranger,
Je ne forcerai pas ma lyre à t'outrager.
Moi, je te renierais, quand ma rêveuse enfance
Si souvent en espoir vainquit pour ta défense!
Quand mon sang n'aspirait qu'à couler à grands flots
Pour conquérir un jour le regard du héros!
Aux soupirs maternels fermant mon ame entière,
Soldat enfant, au son de cette voix altière
Qui lançait à son gré les arrêts du destin,
De ce tambour français dont le Wolga lointain
Nous renvoyait, mêlée à des clameurs sauvages,
La charge à coups pressés battant sur ses rivages,
Méditant des exploits tout grecs et tout romains,
Le moderne fusil résonnait sous mes mains.
Salut, toi qui frappant ton siècle d'épouvante,
Révélais à mon cœur l'antiquité vivante!
Au bruit des flots jaloux, sur ton humble cercueil
Le laurier de César se courbe avec orgueil:
Dans ton humble berceau, pour affronter l'orage,
Il t'abritait déjà d'un invisible ombrage.
Malgré ta chûte immense et l'envie en fureur,
Tu naquis Général et mourus Empereur.

Le Cte. Gaspard de Pons

Rouux



LABAN

CHERCHANT SES IDOLES.

Peint par M. Ronmy.

Lithographié par M. Bellay

Laban, fils de Bathuel, habitant de la Mésopotamie, avait donné ses deux filles Lia et Rachel à Jacob son neveu, à condition qu'il le servirait pendant quatorze ans. Après ce délai, Jacob voulut se retirer; Laban, qui avait vu que la bénédiction du Seigneur s'était répandue sur ses troupeaux depuis que son gendre en avait la garde, le conjura de rester à son service. Jacob y consentit; mais six ans plus tard, s'étant aperçu que les fils de Laban lui portaient envie, il s'en alla pendant que son beau-père était occupé à tondre ses brebis. Laban, averti du départ de Jacob, se mit à sa poursuite, et l'atteignit, après sept jours de marche, à la montagne de Galaad. Dieu, qui protégeait visiblement Jacob, apparut en songe à Laban pour lui défendre de faire aucun mal à son gendre. Laban se contenta de lui reprocher d'avoir dérobé ses idoles. Jacob, qui ignorait que Rachel eût commis ce larcin, permit à Laban de faire des recherches dans son bagage; Rachel cacha les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus, et pria son père de l'excuser si l'état de sa santé ne lui permettait pas de se lever devant lui [1]. Laban, abusé par cette supercherie, se réconcilia avec Jacob, offrit avec lui un sacrifice au Seigneur, bénit ses deux filles, et s'en retourna dans son pays.

[1] Voir le Dictionnaire de Bayle, notes de l'article *César*.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

(Gudin)



Deroy del.

Lith. de Motte

VUE DE GRENOBLE.

VUE DE GRENOBLE.

Peint par M. Gudin.

Lithographié par M. Deroy.

Les points principaux de cette vue, prise de la rive droite de l'Isère, sont, sur un côté, l'enceinte fortifiée qu'on décore du nom de citadelle; et vers le côté opposé, le clocher de l'église St.-André, et trois arches du pont de bois qui unit la ville au faubourg St.-Laurent.

Ce pont de bois fut substitué très-anciennement à un pont en pierre défendu par une tour construite sur le milieu de sa longueur, et qui fut emporté par une inondation extraordinaire. Un document historique des anciennes archives delphinales relate les circonstances de ce désastre. C'est un mandement, en original, de l'évêque de Grenoble, Jean, de la maison de Sassenage, qui raconte que, dans la nuit du 15 septembre 1219, le diable ayant rompu les digues des lacs de l'Oisan, et les eaux de ces lacs ayant prodigieusement grossi celles du Drac, torrent qui se jetait alors dans l'Isère au-dessus de Grenoble, cette ville fut submergée; et qu'une foule d'habitants qui, pour chercher un refuge sur les montagnes de la rive droite, voulurent traverser ce pont et y furent retenus quelque temps, parce que les grilles de la tour étaient fermées, y périrent avec le pont qui fut emporté par la masse des eaux.

L'existence d'un pont en pierre au XIIIe siècle, et sur une rivière comme l'Isère, donne une idée avantageuse de la ville à cette époque. Grenoble est en effet un des lieux les plus anciens de France, et son existence remonte jusqu'aux temps de l'autonomie des Gaules. Elle portait alors le nom de *Cularo;* elle est mentionnée aussi sous ce nom dans la relation de la guerre civile qu'alluma dans l'empire Romain la mort de Jules-César; et c'est de Cularo que L. Munatius Plancus, resté seul alors avec D. Brutus à la tête des partis républicains, donne l'état de sa position à Cicéron, le 8 des ides de juin de l'an 44 avant l'ère chrétienne.

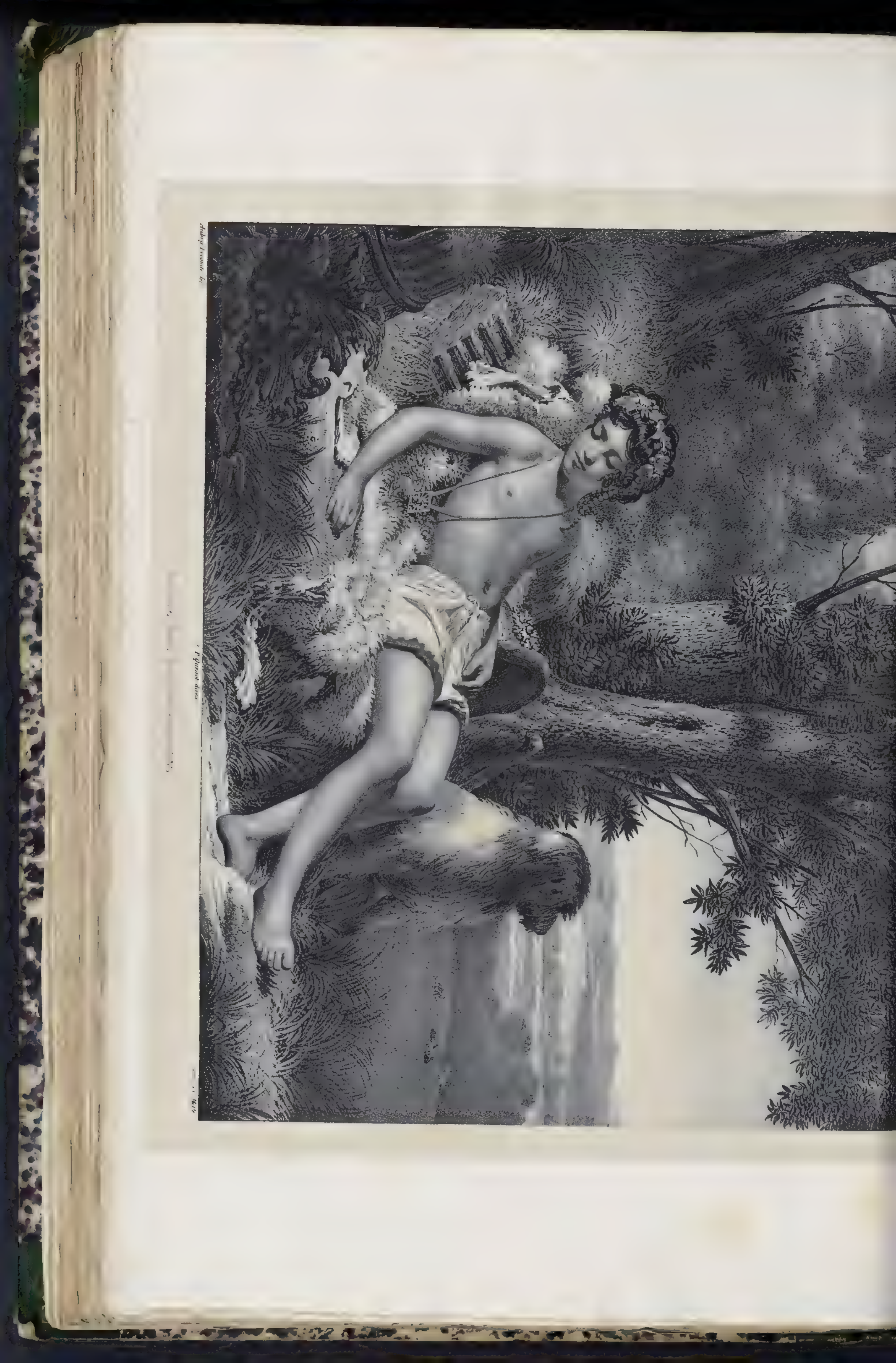
Soumise au régime municipal des Romains, cette ville obéit à leurs lois, adora leurs dieux, et leur consacra des monuments qui existent encore. En 288, Maximien, qui visitait les Gaules, releva les murs de Cularo, saccagée par les paysans des Alpes, alors insurgés contre l'autorité désordonnée des Romains, et les deux portes principales du Municipe furent appelées Herculéenne et Jovienne, du surnom de ce soldat pannonien fait empereur par l'audacieuse prophétie d'un druide, et du surnom de Dioclétien qui, comme Adrien, fut un méchant homme et un grand prince, et donna le singulier exemple de ne rechercher les honneurs du plus éclatant triomphe que pour les faire suivre par l'abdication d'une autorité partout dominante.

On croit que Cularo porta la flatterie envers Gratien jusqu'à renoncer à son nom originaire, pour prendre celui de cet empereur chrétien. Cette ville avait alors un évêque qui assista au concile d'Aquilée en 381. Les Lombards l'assiégèrent à la fin du VIe siècle; elle fut enclavée ensuite dans le royaume de Bourgogne; et dès que la puissance des Dauphins de Viennois eut triomphé de toutes les rivalités, Grenoble s'accrut par l'effet de son dévouement à ces souverains nouveaux. Guigues lui donna une université; Humbert II, un conseil delphinal qui fut érigé en parlement par le roi Louis XI, après la réunion du Dauphiné à la couronne de France, par un traité qui fut, pour la nouvelle province française, jusqu'en 1790, la Charte de ses libertés et de ses droits civils et politiques.

Grenoble, dont les habitants se distinguèrent à toutes les époques par le goût des lettres, et une aptitude singulière aux sciences positives ou spéculatives, eut aussi ses troubadours et ses grands hommes; donna deux membres à l'Académie française dès son origine, et de savants jurisconsultes au barreau; mais elle effaça, durant le grand siècle, toutes ses supériorités d'alors par des célébrités plus durables. Mably et son frère Condillac seront long-temps encore l'honneur des lettres françaises; Vaucanson, un exemple de ce que peut, tout seul, le génie inventif de l'homme qui sait vouloir; Gentil-Bernard, un modèle de grace et de délicatesse dans la poésie légère, et Mounier, des Etats-Généraux, par l'étendue de sa science en politique, la probité de ses vues, l'éclat de son éloquence, et les circonstances mémorables pour lesquelles il se trouva tout prêt, comme s'il les avait prévues dans sa laborieuse solitude, un des plus grands citoyens d'une époque où la France se montra si riche en talents supérieurs et en vertus publiques.

Tous les grands édifices de Grenoble sont l'ouvrage de François de Bonne, pauvre seigneur des Alpes delphinales, et qui se fit le connétable de Lesdiguières. Le manoir paternel de Bayard est à quelques lieues de la ville, et son cénotaphe dans l'église St.-André. Bayard eut toutes les vertus d'un loyal chevalier qui ne connaît que son Dieu et son roi, et Lesdiguières, tous les mérites d'un chef de partisans, unissant la ruse à l'audace, et la bravoure au savoir-faire. Dans des temps plus modernes, on aurait vu Lesdiguières dans les rangs des réformateurs; Bayard, dans les rangs des Vendéens : c'était d'un côté l'ardente ambition, de l'autre la piété chevaleresque.

Champollion-Figeac



JEUNE PATRE ROMAIN ENDORMI.

Peint par M. Monvoisin.

Lithographié par M. Aubry-le-Comte

Il est une place au bocage,
Où, s'arrondissant en berceaux,
Le lierre et la vigne sauvage
Au chêne enlacent leurs rameaux;
C'est là qu'étendu sous l'ombrage,
Un berger du prochain village
Du sommeil goûte la douceur,
Et près de lui son chien fidèle
Veille, attentive sentinelle,
Sur les troupeaux et le pasteur.

Tu dors! jeune fils des montagnes,
Et mon regard autour de toi
Reconnait ces vastes campagnes
Où florissait le peuple-roi!...
Tu dors, bercé par d'heureux songes;
La gloire et ses brillants mensonges
Ne tourmentent pas ton repos;
Et sa voix ne vient pas te dire
Que ton pied foule un vieil empire
Et la poussière des héros!

Ces grands noms qu'aux siècles qui naissent
Lèguent les siècles expirants,
Et qui toujours nous apparaissent
Debout sur les débris des ans,
De nos cœurs sublimes idoles,
Sont pour toi de vaines paroles
Dont les sons ne t'ont rien appris;
Et si ta bouche les répète,
C'est comme l'écho qui rejette
Des accents qu'il n'a pas compris.

Conserve donc cette ignorance,
Gage d'un paisible avenir,
Et qu'une molle indifférence
T'épargne même un souvenir!
Que tes jours passent sans nuages!
Si du fleuve écoulé des âges
Tu voulais remonter les bords,
Que verrais-tu sur le rivage?
Des fers usés par l'esclavage,
Du sang, des débris et des morts.

Que dirais-tu lorsque l'histoire
Offrirait à tes yeux surpris
Des héros expiant la gloire
D'avoir vaincu pour leur pays!...
Ici, les fils de Cornélie,
Martyrs, qu'une foule avilie
Punit d'avoir vécu trop tard;
Là, trahi du dieu des batailles,
Caton déchirant ses entrailles,
Pour fuir le pardon de César.

Près de ces illustres victimes
Que pleure encor la liberté,
Tu verrais à force de crimes
Les grands fonder l'impunité.
Lorsque sa rage est assouvie,
Un Sylla terminant sa vie,
Tranquille au toit de ses aïeux;
Un Tibère que l'on encense,
Et qu'à sa mort un peuple immense
Ose placer au rang des Dieux!

Alors, à cette heure voilée
Où l'ombre remplace le jour,
Quand les échos de la vallée
Redisent de doux chants d'amour,
Seul, peut-être, au pied des collines
D'où Rome sort de ses ruines,
Viendrais-tu sans chien, sans troupeaux,
Et regrettant ton ignorance,
Fuirais-tu les jeux et la danse
Pour soupirer sur des tombeaux?...

ALEX. DUMAS


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Laurent

JEUNE PAGE

SE PARANT DE VIEILLES ARMURES.

Peint par M. Laurent.

Lithographié par M. Bellay.

« Qu'ils étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur
« Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,
« Et recevaient des mains de la beauté sensible
« L'écharpe favorite et la lance invincible!
« Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers;
« La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers.
« Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie
« Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,
« Des arts dans l'Orient conquérir le flambeau,
« Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!
« Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,
« Au frein de la clémence accoutumer la guerre!
« Le faible, l'opprimé, leur confiait ses droits;
« Au serment d'être juste ils admettaient les rois.
« Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,
« Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes,
« Leurs défis proclamés aux sons bruyants du cor,
« A leurs vieux souvenirs m'intéressent encor.
« J'interroge leur cendre, et la chevalerie,
« Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie,
« Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux,
« Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux [1]. »

[1] Al Soumet (Derniers moments de Bayard).

Un jeune page rêvait dans un vieux château à ces souvenirs de chevalerie qui ont toujours tant de charme pour l'imagination. Entouré de casques, d'armets, de lances, il s'amusait avec une fierté puérile à revêtir ces armures antiques qui avaient peut-être paré les plus nobles paladins, les Couci, les Clisson, les Nemours. Tout-à-coup il aperçoit le long de la muraille un épervier qui dévore une colombe; d'une main, le page enfonce son casque sur son front; de l'autre il tire son épée; et, vengeur de la faiblesse et de l'innocence, il menace de *pourfendre* le ravisseur..... Ingénieuse allusion! Joyeux prélude aux saints devoirs des chevaliers!



LES APPRÈTS D'UN BAL.

LES APPRÊTS
D'UN MARIAGE, A PARIS.

Peint par M. Vigneron.

Lithographié par M. Vallon de Villeneuve.

C'est un grand jour pour une jeune fille que celui où elle se marie! Éveillée long-temps avant l'aurore, que de pensées se pressent dans son imagination! Que de douces inquiétudes agitent son ame! Sa première distraction, c'est sa toilette. Un aréopage de femmes, présidé par sa mère, se groupe autour d'elle pour prendre soin de sa parure, et pour admirer les trésors de la corbeille. Un seul homme est admis, c'est *Frédéric* [1] : dès que sa main légère a bâti sur le front de la mariée l'édifice aérien de ses cheveux, il sort; mademoiselle *Victorine* [2] est introduite, et l'assemblée se forme en comité secret. Chacune des parentes croit de sa dignité de coopérer à la toilette de la mariée : la cousine pose le voile, et sourit; la vieille tante attache la fleur d'orange, et soupire; la jeune sœur apporte le bouquet virginal, et s'éloigne toute rêveuse. Cependant le jeune époux, dans son amoureuse impatience, accuse la lenteur de ces apprêts; heureux profane, il ose entr'ouvrir la porte du sanctuaire; mais la grand-maman, sévère sur les mœurs, intercepte ses regards indiscrets. Enfin la mariée paraît; et belle de jeunesse, d'attraits et de pudeur, elle monte en tremblant dans la voiture qui la conduit à l'église. Là, dans un saint recueillement, prosternée au pied des autels, elle promet au ciel de rendre heureux sur la terre celui qui doit présider à sa vie, et après avoir reçu un anneau d'or en échange de sa destinée, elle traverse, les yeux baissés, des flots de curieux et de mendiants, et revient faire une seconde toilette pour présider le banquet de famille. Le poète de la maison chante au dessert de petits couplets que l'innocence de la mariée ne comprend pas; et le soir, au milieu du bal et du bruit de la fête, elle disparait; et le lendemain elle se troublera au nom de *madame*..... C'est un grand jour pour une jeune fille que celui où elle se marie!

[1] Le coiffeur à la mode, l'*élu de la coiffure*.

[2] La couturière par excellence, *la privilégiée de la robe*.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Schnetz)



VIEUX BERGER D'ITALIE.

VIEUX BERGER D'ITALIE.

Peint par Schnetz.

Lithographié par M. Marin Lavigne.

Ce vieux pâtre, couvert de haillons, assis dans la campagne de Rome sur un débris tombé peut-être d'un arc de triomphe, ou arraché à la tombe d'un héros, semble être placé là comme une de ces pensées qui viennent attrister les fêtes de l'imagination, ou comme une de ces leçons qui sortent des ruines pour attester le néant de toutes les gloires humaines :

Vainement, Rome, tu m'appelles
Pour me montrer avec orgueil
De tes ruines immortelles
Et les souvenirs et le deuil;
Mon ame avec respect contemple
La terre où dorment les Césars,
Et s'incline devant le temple
Des dieux, des vertus et des arts....
Mais que, parmi ces grandes ombres,
A l'aspect de ces vieux débris,
Le passé sous des couleurs sombres
Se représente à mes esprits!
Cette souveraine du monde,
En exploits jadis si féconde,
Qu'a-t-elle fait de ses lauriers?
Où sont ces terribles guerriers
Qui pesaient sur toute la terre?
Et vous, tribune solitaire,
Qu'avez-vous fait de Tullius
Terrassant Verrès, Clodius,
Sous les foudres de la parole,
Tandis que, loin du Capitole,

Ce tribunal des nations,
Sur les ailes de la victoire
L'aigle des vieilles légions
Portait les foudres de la gloire?...
J'interroge, et ma faible voix
Se perd dans un vaste silence.
Oui, tout dans cette enceinte immense
Des siècles a subi les lois :
Le temps n'a pas moins frappé l'homme
Que les ouvrages de ses mains,
Et dans ce qui reste de Rome
On ne trouve plus de Romains.

Des illusions poétiques
Le voyageur désenchanté
Voit de ses pompes magnifiques
Le peuple-roi déshérité :
La chèvre, errant en liberté,
Bondit sous ces mêmes portiques
Où passaient, dans les jours antiques,
Les dépouilles des nations;
Et le pâtre, en son ignorance,
S'endort avec indifférence
Sur la tombe des Scipions!

J Vatout

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Mlle Duvidal)



BACCHUS

BACCHUS ENFANT.

Peint par Mlle. Duvidal

Lithographié par M. Morin.

« Vous savez, déesses, dit Bacchus, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus frère d'Europe « qui a donné son nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mère entrait dans cet âge où la lai- « deur même brille des charmes du printemps: jugez de quel éclat devait briller sa beauté. Jupiter « lui-même en fut ébloui.... Sémélé, trompée par les conseils de Junon, pressa son amant de pa- « raitre à ses yeux dans tout l'éclat de sa puissance. Jupiter, trop tendre pour résister à ses désirs, « parut dans un nuage de lumière, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre « de gloire et d'amour, se précipita dans ses bras; elle fut aussitôt consumée par la foudre. Son ame « s'envola dans l'Elysée; Junon sourit, et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les « cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. « Alors Mercure me confia secrètement aux nymphes de la montagne Nissa, en leur disant :

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystère.
« Il était orphelin avant de voir le jour.
« Que son enfance vous soit chère;
« Et dans le sein de votre amour,
« Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère! »

« Je la retrouvai en effet près de ces fidèles nourrices qui, en récompense de leurs soins, brillent « maintenant au milieu des astres sous le nom des Hyades.

« Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il était toujours monté sur « un âne, et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation :

« Son caractère était la bonhomie.
« Il buvait sec, mais il avait le vin
« Joyeux et tendre : il eût, le verre en main,
« Fait rire en chœur toute une académie.
« Auprès de lui jamais le noir chagrin
« N'osa rider le front de la folie.

Si la Bacchante, avec un ris malin,
« Dans un repas le barbouillait de lie,
« Il se prêtait à la plaisanterie,
« Et se vengeait par un tendre larcin
« Qu'il n'allait pas raconter à sa mie.
« Nymphes, Bergers, Dryades et Sylvains,
« De ses chansons répétant les refrains,
« L'environnaient de leur bruyante orgie,
« Et promenaient le meilleur des humains
« Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie. »

« Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces « des héros et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées de conquêtes que « Silène m'avait données n'avaient rien de sanguinaire. Je voulais faire des heureux et non pas des « esclaves, et les peuples échappés à ma puissance devaient envier le sort des vaincus.

« Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable :

« Les Dryades, le thyrse en main,
« Ouvraient la marche. Au lieu de machines de guerre,
« Les Sylvains roulaient sur la terre
« Des milliers de tonneaux de vin.
« La Folie et l'Amour, le front ceint de raisin,
« Remplaçaient parmi nous la Fureur et la Gloire;
« Et quand l'armée, au son du tambourin,
« Faisait halte, c'était pour boire. »

(*Lettres à Émilie*



CÔTES DE NORMANDIE.

MARINE.

Peint par M Gudin.

Lithographié par M. Deroy

Adieux à la Mer.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer, dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher!

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage;
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime quand, le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton visage semble sourire
De voir dans ton sein qu'il admire
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand sur ma poupe,
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté!

Viens, à ma barque fugitive
Viens donner le baiser d'adieux;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Partout, sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon ame, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard; sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver!

A. de Lamartine.



INTÉRIEUR D'UN CAFÉ.

INTÉRIEUR D'UN CAFÉ.

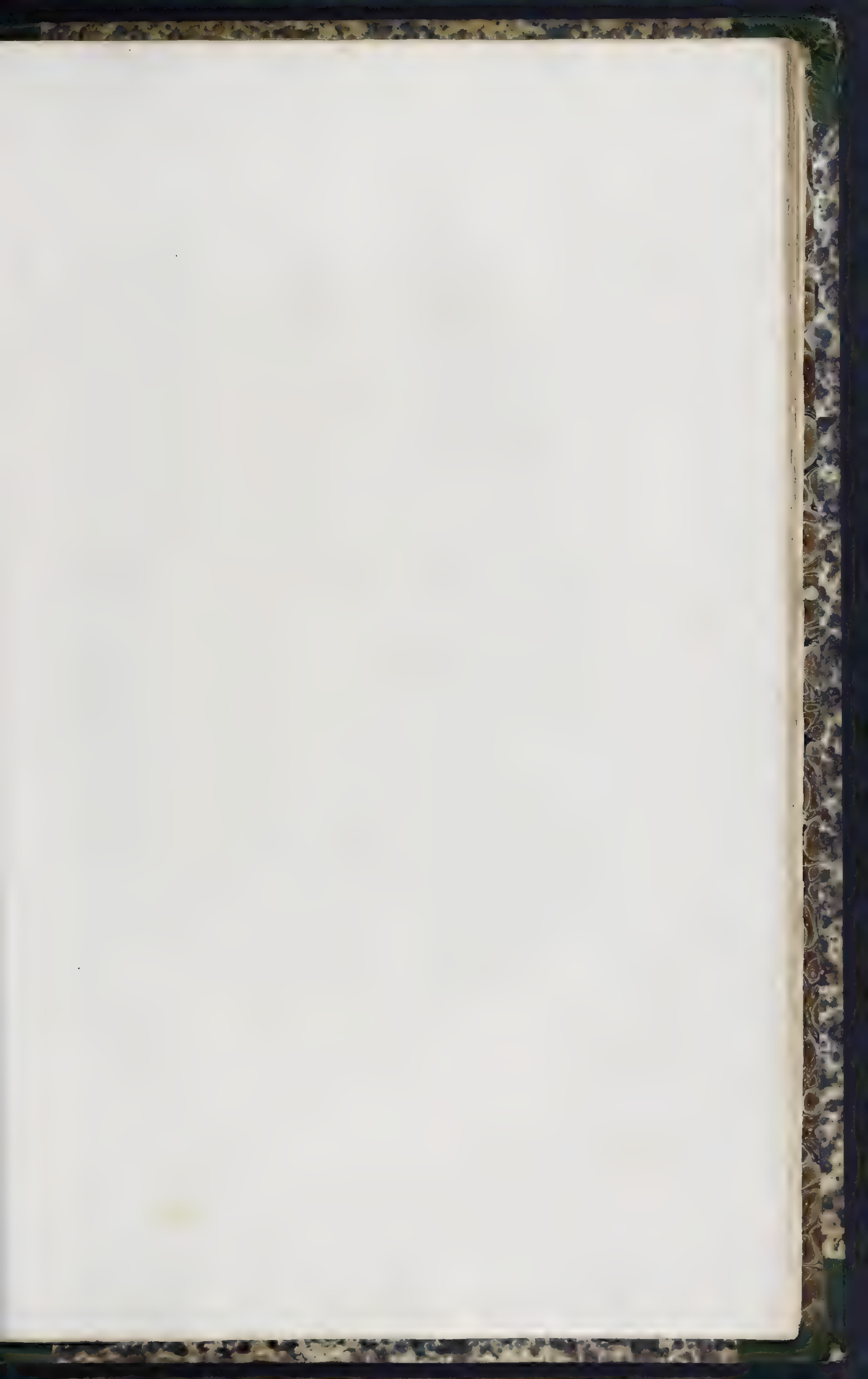
Peint par M. Boilly.

Lithographié par M. Bellay.

Boilly, de ton pinceau les fidèles couleurs
Font rire nos regards au tableau de nos mœurs
Que j'aime ton Café, ses jeux, ses personnages,
Des cercles de Paris pittoresques images!
Il a son côté gauche, il a son côté droit;
Des rois, des nations on y juge le droit;
Mais si les deux partis se déclarent la guerre,
Ce n'est pas pour troubler la paix du ministère,
Briguer le portefeuille, ou voter le rejet
Du chétif trois pour cent ou du pesant budjet :
Leur politique est douce, et leurs tranquilles armes
Aux puissances du jour ne causent point d'alarmes.
Ici, près d'une table, un groupe de guerriers
Contemple ce tournois où deux preux chevaliers,
Sous des drapeaux divers, opposent avec gloire
Des Clorindes d'ébène aux Clorindes d'ivoire :
Coblentz, en cheveux blancs, lutte contre Austerlitz,
Et l'aigle en demi-solde est le rival du lis.
Un vieux juge du camp les observe en silence :
Le parapluie à canne a remplacé sa lance;
Son chapeau laisse voir, sous deux angles aigus,
En ailes de pigeon ses cheveux étendus,
Et, fidèle aux couleurs qu'il servait au jeune âge,
C'est à l'escadron blanc qu'il promet l'avantage.
Là, sur un autre point du faubourg Saint-Germain,
Un gros docteur poudré, le journal à la main,
Tandis qu'à ses côtés dort sa petite chienne,
Savoure les douceurs de la Quotidienne.

L'un, pour se rafraîchir, a déjà préparé
L'économique espoir d'un verre d'eau sucré;
L'autre, aimable et coquet au déclin de son âge,
Aux Ninons du comptoir offre un gothique hommage,
Et, petit Richelieu, d'une tremblante voix,
Raconte sa jeunesse et ses galants exploits.
A gauche, du tableau le caractère change.
D'amateurs libéraux c'est un nombreux mélange.
Un jeune colonel rêve à nos vieux succès;
Un jeune étudiant lit le Courrier français,
Et voit avec plaisir qu'aux larmes de la Grèce
Par les plus nobles vœux la beauté s'intéresse.
L'heureux agent de change entretient le banquier
Des chances de la rente. Un petit financier,
Dans ses rêves hardis, détrône le Grand-livre.
A de moins hauts calculs innocemment se livre
Ce modeste joueur, rival de Munito,
Qui compte sur ses doigts les points du domino:
S'il triomphe, pour prix de son humble victoire,
La mousse du houblon arrosera sa gloire.
Un autre, plus gourmet, s'enivre des saveurs
De ce brûlant nectar qui, chéri des neuf sœurs,
Croît en grains parfumés aux champs de l'Arabie.
Enfin, tous ont leurs goûts, leurs plaisirs, leur manie;
Et, dans un cadre étroit, ce petit univers
Du pauvre genre humain renferme les travers.

J. Vatout.



GALERIE DU PALAIS ROYAL



VUE PRISE EN AUVERGNE

D'UNE RIVIÈRE COULANT SOUS DES ARBRES.

Peint par Michallon.

Lithographié par M. Deroy.

Ondine,

Ou la Nymphe de l'Eau.

Il est autour de nous des êtres invisibles
Nés d'un souffle idéal et cependant sensibles;
Le Sylphe transparent, qui, d'un vol gracieux,
Le soir, quand le jour meurt, semble chercher les cieux;
La vive Salamandre, aux ailes enflammées;
Le Gnome épouvantant les vierges trop aimées,
Et les jeunes Ondins, qui parmi les roseaux
Élèvent, en chantant, leurs beaux corps sur les eaux.
On dit que de nos maux ces êtres sont victimes,
Dès qu'ils nous sont unis par des liens intimes.
Or, voilà que des flots respirant la fraicheur,
Le regard attentif, près du lac, un pêcheur
Écoutait ce chant faible, expirant sur la rive,
Qu'exhalait une voix inconnue et plaintive :
« J'habite au fond de l'eau dont j'adore le bruit;
« Sur le cristal mouvant je repose la nuit.
« La perle et le corail, qui roulent avec l'onde,
« Couronnent dans le jour ma chevelure blonde;
« Je dessine, en jouant au milieu des cailloux,
« Des traits que m'ont offerts mes songes les plus doux;

« Et parmi les lis bleus, parmi les blancs narcisses,
« De l'essence des fleurs je goûte les délices.
« Aux rayons du soleil, sous la vague d'argent,
« Je vois courir l'azur du poisson diligent.
« Je gouverne par un sourire
« Tous les sujets brillants de mon brillant empire;
« Et je veux te donner avec tout son pouvoir
« Mon anneau d'algue de rivière;
« Viens, je t'épouserai quand les astres du soir
« Répandront dans les flots leur tremblante lumière;
« Viens avec moi dans le creux du rocher,
« Sous la cascade qui s'épanche,
« Sous la poussière humide et blanche
« Où j'aime tant à me cacher.
« C'était là qu'un beau soir je m'étais reposée;
« Mon image brillait dans la fraîche rosée;
« Ta nacelle effleurait le bord silencieux;
« Tu me vis, tu crus voir une étoile des cieux!
« Et, depuis ce moment, mon sort est de t'attendre;
« Je cherche dans mes fleurs la trace de tes pas;
« Je t'appelle de loin, j'ai besoin de t'entendre;
« Ta vie a des secrets que je ne connais pas.
« Viens, il faut que je t'appartienne
« Pour que mon ame en tout soit semblable à la tienne.
« Viens mêler ta tristesse à mes enchantements :
« Je t'offre tous mes jeux, donne-moi tes tourments.
« Je n'entends de soupirs, au milieu de ma joie,
« Que les soupirs légers que la brise m'envoie;
« Et lasse d'un plaisir qui revient chaque jour,
« Je désire les pleurs, je désire l'amour.
« Mon existence est douce et ma vie est légère;
« Mais je suis au bonheur tout-à-fait étrangère.
« Malheureuse! je n'ai jamais rien désiré,
« Je n'ai jamais souffert, je n'ai jamais pleuré. »

Elle pleura bientôt comme une sœur des hommes;
Bientôt elle devint, hélas! ce que nous sommes;
Elle vécut long-temps de toutes nos douleurs,
Et trouva des poisons dans le parfum des fleurs.

Cte JULES DE RESSÉGUIER.



LE GRENADIER DE WATERLOO.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Weber.

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre,
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre....

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort! épargne ce qui reste....
Varrus! rends-nous nos légions!

(1) Lorsque ce tableau parut en 1818, M. le comte Anatole de Montesquiou adressa cette épître en vers à Horace Vernet.

« Ah! que j'aime votre guerrier
« Tombé dans les champs de la gloire!
« Ce héros malheureux trahi par la victoire
« Est consolé par un laurier.
« Cet arbre est une juste image :
« Même dans nos revers nous comptons des exploits;
« A ce noble prix du courage
« Le Français abattu conserva tous ses droits....
« O vous qui méritez la palme héréditaire,
« Digne émule de votre père,
« Vous dont le dieu des arts guide l'heureux pinceau;
« Du sublime génie allumez le flambeau,
« Et répandez sur nous l'éclat de la lumière.
« Horace, poursuivez une belle carrière :
« Soyez Français jusqu'au tombeau!
« Des faits brillants de notre histoire
« Retracez-nous quelque tableau;
« Que votre habile main protége notre gloire!
« La France, vous devant ses durables plaisirs,
« Gardera votre nom au temple de mémoire
« Parmi ses plus doux souvenirs. »

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
La Garde, avait-il dit, *meurt et ne se rend pas.*

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.
Ils avaient tout dompté.... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas....
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Casimir Delavigne.



MARIE DE MÉDICIS,

REINE DE FRANCE [1].

Lithographié par M. Bellay.

Marie de Médicis était âgée de vingt-six ans lorsqu'elle vint de Florence épouser notre Henri IV. Elle était plus remarquable par sa beauté que séduisante par ses graces; son esprit était peu cultivé, son caractère était défiant et faux. Instruite par ses Italiens des infidélités de son époux, indignée des injures faites à ses charmes, cette princesse accabla le roi de chagrins domestiques. Ses jalouses fureurs, le peu d'affliction qu'elle montra de l'assassinat de Henri, firent élever contre elle d'odieux soupçons [2].

Après la mort du roi, Marie de Médicis, déclarée régente par le parlement le 15 mai 1610, porta dans l'administration des affaires publiques cet esprit étroit, irrésolu, tracassier, qui avait fait le malheur de la vie intérieure de Henri IV. Concini et Léonora Galigaï, sa femme, s'emparèrent de toute la confiance de la reine, et recommencèrent la scandaleuse domination des mignons de Henri III. Albert de Luynes, favori de Louis XIII, délivre la France du joug honteux de ces étrangers; mais il meurt à son tour, et Marie de Médicis, rappelée à la tête du conseil en 1621, y fait entrer Richelieu. Elle venait de se donner un maître. Après une lutte inégale contre cet impérieux ministre, Marie de Médicis, obligée de fuir d'abord à Bruxelles, ensuite en Angleterre, finit par se réfugier à Cologne, d'où elle chercha encore à se rendre redoutable par ses intrigues secrètes autant que par ses plaintes publiques. Mais abandonnée, réduite faute d'argent à retrancher tout appareil royal, à renvoyer ses domestiques, à se borner au nécessaire, elle mourut dans cette ville le 3 juillet 1642.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant finir si misérablement la veuve du plus grand de nos rois : ce serait une terrible leçon de la Providence, s'il était vrai que Marie eût été

[1] La ville que l'on aperçoit dans le fond du tableau est Cologne, où Marie de Médicis mourut dans l'exil et dans la misere.

(2) Le président Hénault dit que cette princesse ne fut peut-être pas *assez surprise ni assez affligée* de la mort funeste d'un de nos plus grands rois.

On raconte aussi, mais comme une anecdote qui n'a point reçu la consécration de l'histoire, que Concini annonça la mort du roi à la reine en grattant à sa porte, et en disant ces mots qui prouveraient la complicité de Marie de Médicis : *è ammazzato* (Il est tué).

Sully rapporte dans ses Mémoires que *ce jour-là il entendit rire dans les entresols de la reine.*

dans le secret de l'attentat du 14 mai 1610 [1]!... Dans tous les cas, son caractère hautain, turbulent, opiniâtre, ne pouvait que lui attirer des malheurs. Personne, si ce n'est Catherine de Médicis, n'avait porté plus loin l'emportement et l'esprit de vengeance : elle ne pouvait souffrir ni remontrances, ni obstacle; lorsqu'elle était forcée de se contraindre, l'altération de ses traits trahissait les mouvements violents de son ame [2]. Ses passions étaient extrêmes; aveugle dans ses affections, elle était implacable dans ses haines. Elle était fort sévère sur les mœurs.... de sa maison [3]. Superstitieuse, elle croyait à l'astrologie et consultait les devins dans toutes ses grossesses, pour savoir si elle mettrait au monde un prince ou une princesse. Un jour, étant accouchée d'une fille au lieu d'un garçon qu'on lui avait prédit, elle eut envie de faire pendre l'astrologue qui l'avait trompée.

Marie de Médicis tenait de ses ancêtres quelque goût pour les beaux-arts. Paris lui doit le palais du Luxembourg, commencé en 1615 par Desbrosses, sur le modèle du palais Pitti de Florence, et la superbe collection des tableaux allégoriques de Rubens.

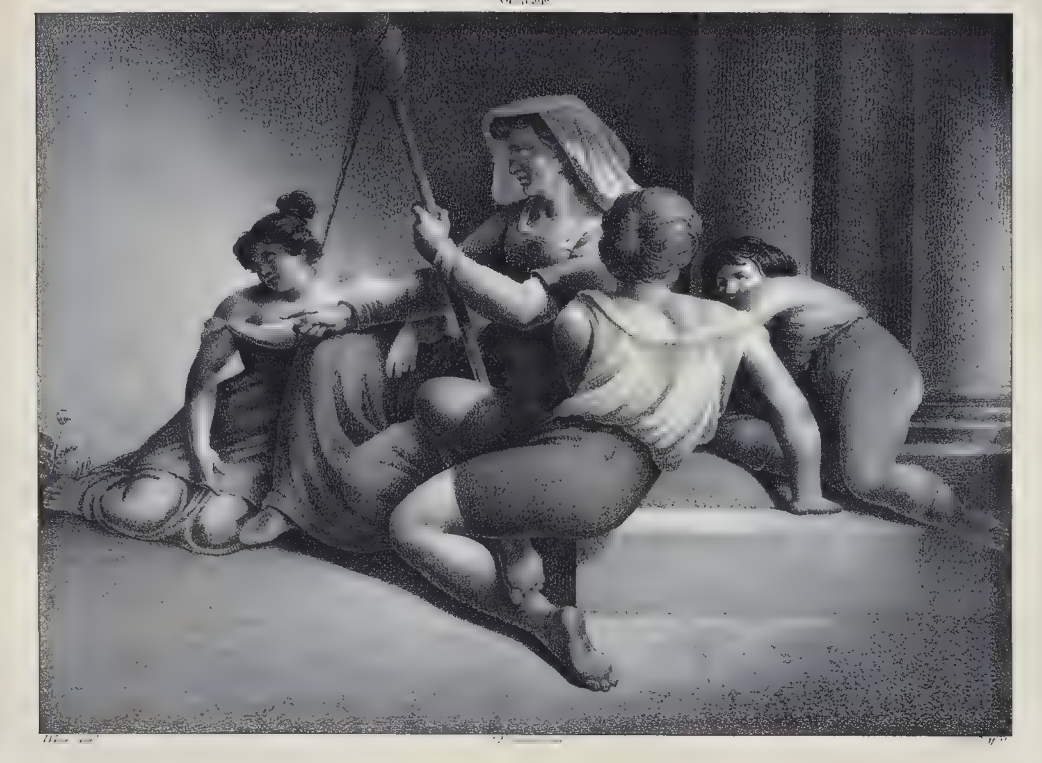
Richelieu lui fit faire de magnifiques funérailles; cette tardive déférence était digne de sa politique : il est d'ailleurs si commode et si facile d'honorer les restes d'un ennemi qui n'est plus!

[1] Le premier président, Achille de Harlay, répondit à un gentilhomme que la reine lui avait envoyé pour lui demander ce qu'il lui semblait du procès de Ravaillac : « Vous direz à la reine que Dieu m'a réservé à vivre en ce siècle pour y « voir et entendre des choses si étranges que je n'eusse jamais cru les voir ni les ouïr de mon vivant.... Il n'y a que trop de « complices, il n'y en a que trop. »

[2] Louis XIII redoutait ses emportements : « Le maréchal d'Ancre, disait-il à ses confidents, sera la ruine de mon royaume; « mais il ne faut pas dire cela à ma mère, parce qu'elle se mettrait en colère. »

[3] Le baron de Termes ayant été surpris la nuit dans l'appartement d'une des filles de la reine, Marie de Médicis le renvoya ainsi que la gouvernante des filles de sa maison, et *supplia le roi de faire trancher la tête au baron de Termes*.... Ce galant seigneur en fut quitte pour un exil de quelques mois.

J. Vatout.



LA VOITURE EMBOURBÉE.

UNE FILEUSE ET SES ENFANTS.

Peint par Géricault.

Lithographié par M. Rober.

Cette famille pauvre, couchée sur le parvis d'un temple, où elle semble attendre les secours de la charité publique, rappelle à mon attention cette foule de mendiants qui assiégent les rues de Paris. Loin de moi la coupable pensée d'insulter au malheur! Je ne veux parler que de ces infirmes par circonstance, de ces pauvres par état, qui se distribuent dans la capitale de manière à faire croire que la mendicité a aussi sa compagnie d'assurance, tant les rôles sont bien joués, les à-propos bien calculés, les émotions du public artistement excitées!

S'il se trouve dans la troupe une femme grande, pâle, maigre, qui ait assez de larmes dans la voix pour essayer l'air sentimental de *Vivre loin de ses amours*, on l'affuble d'une longue robe noire, on jette sur sa tête un voile qui a été blanc, et elle s'en va chanter et pleurer sur le boulevard.

Voyez-vous quatre ou cinq enfants, pâles de faim, groupés avec art autour d'un sexagénaire couvert de haillons, qui caresse de temps en temps ces fruits de la jeunesse d'un autre? Eh bien! ce Nestor en guenilles a loué les enfants dont il s'environne; il est allé chez un peintre étudier les poses les plus dramatiques; et ce n'est qu'à la suite de cette étude qu'il vient s'étaler publiquement sur un peu de paille avec sa famille d'emprunt.

On sait que les anciens Romains laissaient croître leur barbe dans le malheur : un de mes héros a suivi cet exemple et s'en trouve à merveille. Il prête sa tête, il tend la main. Le matin, dans l'atelier d'Horace ou de Gérard, c'est Fabricius dédaignant les riches présents de Pyrrhus; le soir, il demande l'aumône.

D'autres semblent avoir fait une étude approfondie du cœur humain : ils ont judicieusement observé que l'homme qui a bien dîné a l'ame mieux disposée aux bonnes actions. Ne soyez donc pas étonné si vous les trouvez à la porte des restaurants les plus renommés; et ne croyez pas qu'ils auront la gaucherie de vous rien demander alors que vous montez; ils savent leur La Fontaine :

« Ventre affamé... »

Leurs mains restent cachées sous leur redingotte brune; mais lorsque vous descendez, elles s'allongent vers vous, suppliantes et sûres de participer aux bienfaits d'une noble et généreuse digestion.

Rien n'échappe à leur sagacité : les jours de grande recette sont déterminés, les postes sont marqués. Celui du pont des Arts est tous les jours occupé, parce que tous les jours il y passe du monde, et que les préposés y rendent souvent des sous dont le poids dérange la rectitude des poches du gilet, ou dont la rouille flétrit la fraicheur d'une bourse. Dans ce double cas, le fashionable et la petite maîtresse sont bien aises de voiler leur coquetterie sous les dehors de la charité. Le poste du pont voisin est principalement gardé les premiers de chaque mois. Nos rusés observateurs ont appris, je ne sais comment, que c'est ce jour-là que l'on paie dans les bureaux; et comme il y a beaucoup de bureaux dans le faubourg Saint-Germain, le passage de la Seine au pont Royal est devenu pour les employés le passage du Styx; il faut payer l'obole fatale. Dès que ceux qui en défendent l'entrée distinguent dans la foule qui débouche de la rue du Bac un jeune homme en cravatte noire, chapeau retapé, un rouleau de papiers sous le bras, qui marche légèrement et dont les traits brillent d'une hilarité inaccoutumée, ils se disent, C'est un employé qui vient de toucher; ils courent à lui et reçoivent, sur l'appoint, le prix de leur perspicacité.

Tous ne sont pas doués de la même intelligence; et cet honorable corps a aussi son *servum pecus;* c'est la milice vulgaire qui est de service, tantôt à la direction des Pompes Funèbres, tantôt aux églises pour les noces et les baptêmes. Un riche a-t-il voulu par son testament que des pauvres accompagnent son convoi? Un ordre s'expédie, et voilà cinquante individus tout joyeux de venir pleurer sur la tombe d'un inconnu dont la mort les fait vivre! Quelquefois ils cumulent, et ces mêmes pleureurs, de retour du cimetière, vont adresser un sourire de commande et une prière intéressée, soit à la jeune fille qui se marie, soit à l'enfant dont on inscrit le nom parmi ceux des chrétiens.

Parlerai-je enfin de ceux dont les infirmités sont publiquement exposées? On soupçonnerait presque que l'on a lu à quelques-uns de ces lépreux *le chapitre d'Helvétius sur la sensibilité;* ils pensent, avec ce philosophe, que plus un pauvre frappe douloureusement les regards, plus les aumônes qu'on lui fait sont considérables. Aussi se garderaient-ils bien d'aller dans un hospice. N'y a-t-il pas là des docteurs appelés à vérifier, à guérir les infirmités? Là s'opérerait sous les auspices de l'art le même miracle qu'opéra jadis une main divine; mais cette cure ne serait pas pour les nouveaux malades une bonne fortune. C'est en d'autres lieux qu'ils déposent eux-mêmes leurs titres à la commisération publique; et une guinguette d'un des faubourgs de la capitale est, dit-on, l'asile où s'accomplissent ces mystères. Au jour donné, les initiés viennent apporter en commun les produits de leurs maux postiches et de leurs douleurs artificielles. Chacun rentre alors dans son état naturel, et les réjouissances commencent. Tandis que l'aveugle fait sentinelle, le sourd et muet demande à haute voix du vin; le manchot joue du violon, le bossu se redresse, le cul-de-jatte ouvre la danse, et voilà tous mes impotents qui rient, qui boivent, qui sautent. La nuit s'avance, il faut se séparer; chacun court au vestiaire; on affuble à la hâte ses infirmités. Grâce à quelques arrangements de convenance ou à quelques méprises, le bossu sort boiteux, le boiteux sort bossu; mais tous sont contents, et se promettent bien de venir encore se divertir pour notre argent.

J. Vatout.



EFFET [illegible]

PAYSAGE.

EFFET DE NEIGE.

Peint par Mallebranche.

Lithographié par Renoux.

Hiver, cruel hiver, tout ressent ta froidure.
Des chaines de cristal ont chargé la nature.
Je n'entends plus, le soir, la course des ruisseaux;
La cascade muette a suspendu ses eaux;
Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sous les vastes étangs
Renferment sous un mur leurs tristes habitants.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide;
Il voudrait s'élancer de sa voûte solide :
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
De givres, de glaçons, ce bois est couronné;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les côteaux déserts;
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Si le fermier parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs il ne les connait plus,
Et la vaste blancheur sur le monde étendue
Déconcerte ses pas et fatigue sa vue.
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des Dieux.

SAINT-LAMBERT.



LA VICTOIRE DE MARATHON
ANNONCÉE DANS ATHÈNES.

Peint par M. Couder.

Lithographié par M. Chrétien.

Les Perses, ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avançaient au nombre de trois cent mille hommes [1] vers Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Athènes ne put réunir que dix mille hommes pour s'opposer à cette invasion, quoiqu'il ne fût resté dans la ville que les vieillards, les femmes et les enfants. Dix chefs devaient commander tour-à-tour l'armée des Athéniens. Mais l'amour du bien public l'emportant sur les rivalités personnelles, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade [2]. Le combat fut rude et opiniâtre; le nombre accabla d'abord les Grecs; cependant ils parvinrent ensuite, à force de courage et de persévérance, à mettre les Perses en déroute; et les ayant poursuivis jusqu'à leurs vaisseaux, ils détruisirent même une partie de leur flotte. Loin de prévoir un tel succès, on désespérait dans Athènes du salut de la patrie, et ce fut lorsqu'on s'attendait à devenir la proie des ennemis de la Grèce, qu'on vit arriver un jeune guerrier athénien tellement épuisé de fatigue, qu'en s'écriant : « Nous sommes vainqueurs ! » il tomba aux pieds des magistrats, et mourut à l'instant même [3].

(1) Selon Valère-Maxime, mais six cent mille, selon Justin.

(2) Les Perses étaient commandés par Datis et Artapherne.

(3) Les Athéniens élevèrent à Marathon de petites colonnes sur lesquelles ils gravèrent les noms des guerriers morts dans cette bataille.



GUSTAVE WASA

A LA DIÈTE DE SUÈDE, EN 1560.

Peint par M. Hersent, en 1819.

Lithographié par M. Weber

Monter au trône et savoir le défendre,
C'est réunir le courage au bonheur
D'autres l'ont fait sans savoir en descendre,
Le vieux Gustave eut seul ce triple honneur.
C'est plus qu'un roi; c'est un héros, un sage.
Voilà ses traits, sa simple majesté,
Ses bras tremblants, son corps brisé par l'âge,
Par la conquête et par la royauté
La main d'Hersent qui traça son image
A rajeuni son immortalité

CASIMIR DELAVIGNE

Gustave, fils d'Éric Wasa, duc de Grypsholm, issu des anciens rois de Suède, naquit en 1490 au château de Lindholm.

La vie aventureuse de ce prince réunit au charme du roman toute la dignité de l'histoire. On le voit élevé sous les yeux de Sténon-Sture, administrateur du royaume, s'indigner, dès ses plus jeunes ans, du joug oppresseur que Christiern II, roi de Danemarck, surnommé le *Néron du nord,* veut imposer à la Suède, dont il se prétendait le maître en vertu du traité de Calmar, qui, à la fin du quatorzième siècle, avait uni les trois royaumes sous l'autorité d'un seul souverain. Gustave brûle de signaler son courage contre les Danois; il les défait au siége de Stœke qui révèle son audace et ses talents guerriers. Christiern a recours à la perfidie pour se débarrasser de ce dangereux adversaire. Il offre de se rendre en personne à Stockholm, mais il demande Érichson en ôtage. Gustave se rend avec cinq sénateurs au village de Kongshand qui avait été choisi pour lieu d'échange: Christiern, au mépris de tous les droits, les fait prisonniers et les emmène à Copenhague. Là, enfermé dans une tour du château, l'illustre captif apprend la mort de l'administrateur Sture, la tyrannie de Christiern, et les malheurs de la Suède. Tourmenté du désir d'affranchir son pays, il parvient à se procurer des habits de paysan, et, à l'aide de ce déguisement, il sort de sa prison, se réunit, à Fœnsbourg, à quelques marchands qui venaient de chercher des bœufs en Jutland, leur demande un emploi de garçon bouvier, et arrive ainsi, au mois de mai 1519, à Lubeck. Il s'adresse au sénat pour obtenir des secours; mais les sénateurs n'osant pas se déclarer contre le roi de Danemarck, Gustave s'embarque pour Calmar; il était sans suite, la garnison le reçoit en aventurier; on va jusqu'à le menacer de le tuer s'il ne prend pas la fuite. Déguisé de nouveau en paysan, il passe à travers les lignes danoises, caché dans un chariot de paille, où la lance d'un douanier lui perce la cuisse; il va demander un asyle dans le couvent des chartreux de Grypsholm dont ses ancêtres étaient fon-

dateurs : sur les refus de ces religieux, il se retire en Sudermanie, chez un ancien domestique, qui lui apprend la mort de son père, et l'horrible massacre ordonné à Stockolm, par le farouche Christiern, au milieu des fêtes de son couronnement [1]. De là, prenant le chemin de la Dalécarlie, il s'enfonce dans les mines, y travaille comme le plus obscur ouvrier pour subvenir à son existence, cherche à faire passer dans l'ame de ces paysans l'horreur que lui inspire le tyran : se fait enfin connaître dans une fête à Mora. « Amis, leur dit-il, verrons-nous encore long-temps les malheurs de la « patrie? Non : que l'on dise un jour : La Suède était opprimée par un barbare; la Suède allait être « perdue, les Dalécarliens parurent; et la Suède fut sauvée. » Son éloquence entraîne les paysans; ils s'arment, ils suivent Gustave : de ce moment, c'est un héros, sa vie n'est qu'un enchaînement de triomphes. Le joug danois est brisé; Gustave est élu en 1521, administrateur du royaume; en 1523, les états assemblés à Strengnœs le proclament roi; en 1542, à Ærebro, ils abolissent l'élection pour établir en sa faveur la loi de succession appelée *Union héréditaire*. En 1560, ce monarque, chargé d'ans et de gloire, convoque les états à Stockholm. S'étant fait conduire dans la salle où tous les ordres du royaume étaient réunis, il fit lire publiquement son testament, et fit jurer à ses enfants d'en maintenir l'exécution. Éric y était déclaré successeur au trône; Jean, possesseur de la Finlande; Magnus, de la Gothie orientale, et Charles, de la Sudermanie, avec la restriction que ces trois provinces, dont les deux premières étaient érigées en duchés, continueraient d'être fiefs de la couronne.

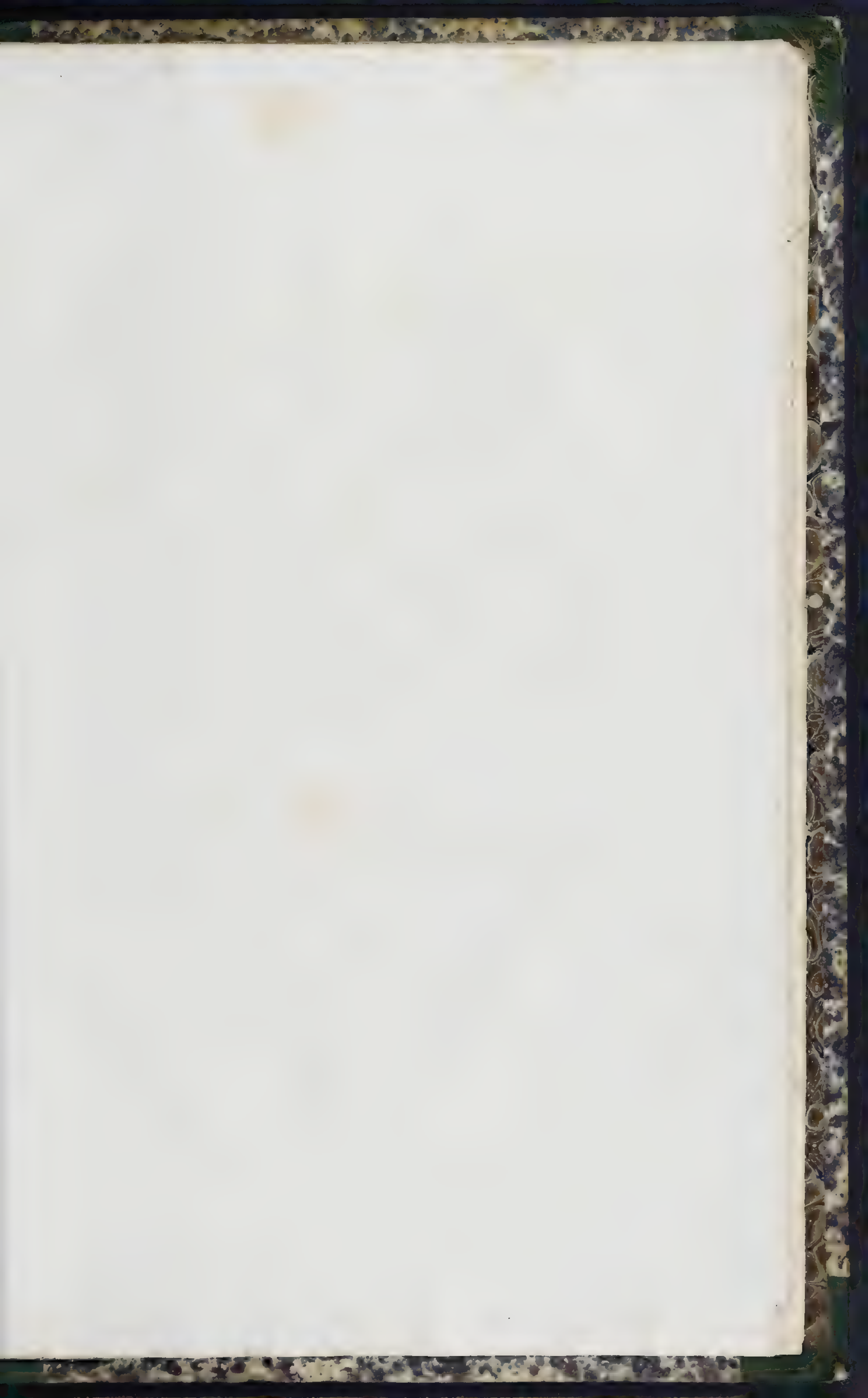
Cette lecture faite, Gustave remercia la nation de l'avoir élevé au trône et déclaré chef d'une nouvelle dynastie : « Depuis quarante ans que je règne, leur dit-il, j'ai couru bien des dangers, j'ai « combattu bien des ennemis; mais je vous jure par ces cheveux blancs et par ce front sur lequel « les chagrins et les inquiétudes ont creusé de profondes traces, que la prospérité du royaume a « toujours été le but de toutes mes actions. Si j'ai fait quelque bien, c'est à Dieu seul qu'il faut en « rendre graces; si j'ai commis quelques fautes, n'en accusez que la faiblesse humaine, et daignez « me les pardonner. Je sais que mon souvenir durera plus que ma vie, et qu'après ma mort mes ac- « tions seront portées au tribunal de l'équité et pesées par la justice. Je vous recommande l'obéis- « sance à mon successeur, et la plus grande union entre vous. De là dépendront votre force et votre « indépendance. Je sens, hélas! à ma faiblesse, que je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois, « et que je vais paraître devant le roi des rois pour lui rendre compte de ma vie. Que vos prières « me suivent auprès de lui! Ne m'oubliez pas dans vos assemblées; et quand mes yeux seront fer- « més, qu'aucun reproche de votre part ne trouble mon repos ni ma mémoire! »

En finissant ce discours, Gustave étendit les mains, donna sa bénédiction à ses enfants et à l'assemblée qui fondait en larmes; et se retira, soutenu par les deux plus âgés de ses fils, aux cris mille fois répétés de *Vive Gustave, vive le plus aimé des rois!* Il mourut le 29 septembre suivant, à l'âge de soixante et onze ans.

Doué d'une noble et belle figure, et d'une éloquence mâle et persuasive; grand et fier dans le malheur et dans la pauvreté; ami des arts chez une nation encore mal civilisée; protecteur de l'industrie et du commerce; grand capitaine et intrépide soldat; administrateur habile et bon législateur; vainqueur de l'étranger et sauveur de son pays; rien ne manque à l'éclat et à la gloire de Gustave Wasa; et c'est à l'ascendant de son génie que la Suède doit d'avoir pris rang parmi les puissances de l'Europe.

[1] Voir les détails de ce massacre dans l'histoire de Gustave Wasa, par M. D'Archenholtz

J. Vatout.




GALERIE DU PALAIS ROYAL.

LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

Peint par Philippe de Champaigne.

Lithographié par M. Marin-Lavigne.

Louis XIII naquit à Fontainebleau, le 27 septembre 1601, de Henri IV et de Marie de Médicis. Ce prince, d'un tempérament faible, était d'un caractère sauvage et morose; sa vie était monotone; sa cour peu agréable. Toujours sombre et mélancolique, il ne goûta ni les plaisirs de la grandeur, ni les douceurs de la vie privée. Naturellement soupçonneux, il abandonnait sa confiance par faiblesse; impatient de la domination, il subissait par besoin le joug de ses favoris: ce titre, dit le président Hénault, était devenu comme une charge de l'état. Richelieu exerça cette charge avec une tyrannie qui fit de son maître son esclave sur le trône. Louis ne l'aimait pas; mais l'esprit éclairé du roi rendait justice au génie du ministre. Dans les camps, ce n'était plus cet homme ombrageux et timide; il se montrait capitaine et soldat.

On l'a surnommé le *Juste;* mais il vaut mieux croire avec madame de Motteville que c'est à sa dévotion qu'il dut ce surnom, que de l'attribuer à son amour pour la justice. Sous son règne, la justice a trop souvent ressemblé à la vengeance! Sa facilité à recevoir des impressions étrangères ne peut assez l'excuser d'avoir oublié que la clémence est le plus beau privilége de la couronne. On ne peut sans douleur compter les victimes immolées, au nom du roi, à l'ambition de Richelieu. Ornano, Puylaurens, Montmorency, Chalais, Marillac, De Thou, Cinq-Mars et tant d'autres, protestent contre ce surnom de *juste.* Dans le procès du duc de Lavalette, accusé des malheurs du siége de Fontarabie, en 1638, on vit Louis XIII évoquer l'affaire du parlement, juge naturel des ducs et pairs de France, pour la faire juger par une commission *ad hoc.* On le vit présider la commission, prendre lui-même la parole, tourmenter la conscience des parlementaires, et voter la mort de l'accusé [1]. Et déjà ce prince, dans une autre occasion, avait témoigné violemment que la passion

[1] Les parlementaires cherchaient à se récuser : le roi leur disait à tous : « *Je ne veux pas cela, opinez!* » « Le président de « Belièvre le prit de plus haut, disant qu'il voyait en cette affaire une chose étrange, un prince opiner au procès d'un crimi- « nel de ses sujets; que les roys ne s'étaient réservé que les graces, et avaient renvoyé les condamnations à leurs officiers...... « Que la vue et la face du prince qui donne les graces ne pouvaient porter la mort, et que jamais personne ne devait sortir « que content de devant le prince; qu'on ne devait pas troubler les juges devant le roi, mais laisser la liberté des opinions. »

« Le roy lui dit : Opinez au fond! Sa réponse fut : Je ne puis prendre d'autre avis, et le mien est catholique....

L'arrêt de mort fut prononcé contre le duc de Lavalette, le 24 mai 1639.

l'emportait quelquefois en lui sur la justice. Le roi avait fait enregistrer au parlement de Bourgogne une ordonnance par laquelle il déclarait criminels de lèse-majesté les seigneurs qui avaient suivi la bannière de Gaston. Les magistrats de province obéirent : le parlement de Paris fut le seul qui osa soumettre la déclaration à une discussion solennelle..... Le nombre de voix étant égal de part et d'autre, le parlement donna un *arrêt de partage*. La déclaration ne fut point vérifiée. De retour à Paris, le roi exigea que le parlement vînt au Louvre à pied. On força les magistrats à se tenir à genoux devant le trône. L'arrêt de partage fut déchiré et *mis en pièces par le roi lui-même!* Trois membres du parlement furent exilés [1]. Talon ayant pris la parole en leur faveur : « Ne me parlez « pas de l'obéissance de vos gens, répondit Louis XIII : si je voulais former quelqu'un à cette vertu, « je l'enverrais dans une compagnie de mes gardes, et non pas au parlement. »

Ces détails sont pénibles à recueillir; mais ils appartiennent à l'histoire : ils servent d'ailleurs à se tenir en garde contre ces surnoms que la flatterie prodigue et que la vérité dément.

Louis XIII eut des maîtresses comme il eut des favoris : sa galanterie se bornait à leur confier ses chagrins, et à chercher, dans des épanchements innocents, des distractions à sa mélancolie. Il proposa un jour à mademoiselle Lafayette, qu'il aimait, de l'établir à Versailles; mais il fut comme effrayé lui-même de cette proposition, et il vit sans regret sa maîtresse se retirer dans un couvent. Mademoiselle de Hautefort avait part aussi à ses distinctions. « L'on avait régulièrement trois fois la « semaine, dit mademoiselle de Montpensier, le divertissement de la musique, et la plupart des airs « que l'on y chantait étaient de la composition du roi [2]. Il en faisait même les paroles, et le sujet « n'était jamais que mademoiselle d'Hautefort. S'il arrivait quelque brouillerie entre eux, tous divertis- « sements étaient sursis; et si le roi venait dans ce temps-là chez la reine, il ne parlait à personne, « il s'asseyait dans un coin, où le plus souvent il s'endormait. Il passait la plus grande partie du jour « à écrire ce qu'il avait dit à mademoiselle d'Hautefort et ce qu'elle lui avait répondu : chose si véri- « table, qu'après sa mort on a trouvé dans sa cassette *de grands procès-verbaux* de tous les démêlés « qu'il avait eus avec ses maîtresses. »

Le règne de Louis XIII est une époque mémorable dans l'histoire. La politique audacieuse et sanglante de Richelieu exhaussa le trône en abaissant les grands; la gloire des lettres commença à se mêler à la gloire des armes; Malherbe créa l'idiôme poétique, et l'éclat de son langage annonça l'arrivée des Muses dans leur nouvelle patrie; Corneille et Rotrou introduisirent sur la scène le noble langage de Melpomène, et la merveille du Cid enchanta l'oreille et le cœur. L'Académie Française fut fondée; Paris fut agrandi; on bâtit le château de Bicêtre pour ouvrir une retraite aux militaires estropiés : projet que Louis XIV a accompli par l'hôtel des Invalides; enfin si Louis XIII manquait personnellement de ces qualités aimables qui gagnent aux souverains le cœur de leurs sujets, il reste vrai de dire qu'il ne se consolait de l'asservissement où le tenait Richelieu que par la persuasion où il était que le génie de ce grand homme d'état était nécessaire à la gloire de la France.

J. Vatout.

« De tout cela l'on peut dire que c'est un jugement sans exemple qu'un roy de France ait condamné, en qualité de juge, « par son avis, un gentilhomme à mort et dans son cabinet, assis à table, et des juges dans des escabeaux ployants; aucuns « récusables, d'autres qui n'eurent jamais l'honneur d'être juges. » (Montrésor, pag. 264. Édit. de Leyde, 1655).

(1) Cette séance offre des rapports remarquables avec la fameuse séance du parlement de Paris, du 19 novembre 1787.

(2) Il aimait et cultivait la musique. On dit qu'il composa lui-même celle du *De profundis* qui fut chanté dans sa chambre immédiatement après sa mort.



VUE DU PARC DE NEUILLY.

Peint par Watelet.

Lithographié par Deroy.

Aux Nymphes de la Seine.

Nymphes, qui répandez sur ces brillantes rives
Les limpides trésors de vos eaux fugitives;
Nymphes, dont la ceinture embrasse les contours
De ce jeune archipel qui grandit tous les jours,
Retenez un moment dans vos urnes captives
Les flots dont vous pressez le trop rapide cours.

Depuis les bords heureux où le vainqueur du Gange,
Assis sur un tonneau, préside à la vendange,
Et de festons de pampre orne votre berceau,
Jusqu'aux lieux où le Havre, au sein des mers profondes,
Voit finir sans retour vos courses vagabondes,
Quels jardins plus rians, quel rivage plus beau
Avez-vous rafraîchis du cristal de vos ondes?
De ces verts peupliers admirez le rideau
Qui s'agite dans l'air, et protége ces îles,
De calme et de fraîcheur mystérieux asiles;
Et ces gazons où règne un printemps éternel,
Et ces saules en pleurs, dont le pâle feuillage
De la mélancolie offre la douce image,
Et mille arbres divers, dont l'accord fraternel
Aux bosquets de Neuilly prête un suave ombrage.
Voyez-vous ces vitreaux, ces dômes transparens
Que surmonte du vent le mobile interprète?
C'est le boudoir des fleurs, l'élégante retraite
Où les arbustes nés sous des cieux différens,
Retrouvant le soleil qui leur donna la vie,
Dotent de leurs parfums leur nouvelle patrie.
Jacque [1] est l'heureux sultan de ce sérail de fleurs.

[1] Premier jardinier des jardins de Neuilly.

Il protége leurs goûts, règle leur hyménée,
Et dans un même amour sa charte fortunée
Unit tous les pays et toutes les couleurs :
A ses doctes travaux Flore daigne sourire,
Et de ses plus beaux dons enrichit son empire.
C'est là que Redouté, dont les brillants pinceaux
Ont semé sur la toile un vaste champ de roses,
Vient dérober aux fleurs nouvellement écloses
Cet éclat naturel qui vit dans ses tableaux.
Plus loin, c'est le gymnase imité de la Grèce,
Où la force en jouant s'embellit par l'adresse ;
Et l'appareil pompeux de ces quatre coursiers
Qui, Pégases de bois, galoppent immobiles,
Tandis qu'armés d'un fer, leurs joyeux cavaliers
Poursuivent, en tournant, des anneaux indociles :
Innocent carrousel, qui n'a jamais coûté
De sang aux combattants, de pleurs à la beauté !

Mais le château parait : que votre œil le contemple,
Nymphes ! vous y verrez moins un palais qu'un temple,
Où l'encens que l'on offre à la divinité,
Comme elle noble et pur, n'est jamais acheté
Au prix toujours trop cher de notre indépendance;
La liberté s'y plait auprès de la puissance,
Et pour seul courtisan trouve la vérité.
Là, tout respire l'ordre et la magnificence :
Sous des lambris dorés, les tissus de Lyon
A l'éclat merveilleux des tapis d'Aubusson
Mêlent leurs flots de pourpre et de moire et de soie ;
Ou, plus brillante encor, la peinture déploie
Le luxe des Gérard, des Gros, des Girodet,
Et Jemmape et Valmy, chefs-d'œuvre de Vernet.
Quel cortége se presse autour du péristyle ?
Que de chars ! que d'éclat, de plumes, de cordons !
C'est l'Europe et la France, et la cour et la ville,
Qui viennent, à grands flots inondant les salons,
Aux maîtres de Neuilly présenter leur hommage....
Loin du faste et du bruit, sur votre beau rivage,
Nymphes, recueillez-moi ! Ma muse un peu sauvage
Aime bien mieux, le soir, détacher un bateau
De l'anneau qui l'enchaîne aux saules du bocage,
Et doucement rêveuse au murmure de l'eau,
S'enivrer de fraîcheur, de silence et d'ombrage.

J. Vatout.

GALERIE LITHOGRAPHIÉE

DU

PALAIS ROYAL.

Tableau d'Assemblage,

des planches composant les livraisons de cet ouvrage dans l'ordre de leur publication

1 VOLUME

	Sujets des Tableaux	Peints par		Sujets des Tableaux	Peints par
	Faux titre			Sangermano	[illegible]
	[illegible]		13	Enfant abandonné	[illegible]
	Dédicace			Guillaume Tell	[illegible]
	Portrait de S. A. R. Madame la Duchesse d'Orléans	[illegible]			
	Escalier du Palais Royal	[illegible]		Mlle de Fontanges	[illegible]
	Mort de Masaccio	[illegible]	14	Sévillien	[illegible]
	Combat d'avant poste	Horace Vernet		Maria Grazia	[illegible]
	Philippe Auguste	Blondel		Cendrillon	Laurent
	Lavement de pieds	Granet	15	Jane	[illegible]
	Embuscade espagnole	Horace Vernet		Mlle de la Vallière	[illegible]
	L'amour et Psyché	[illegible]		Intérieur mauresque	[illegible]
3	Druidesse	Horace Vernet	16	Pêcheurs débarquant	[illegible]
	Chasseur à cheval	[illegible]		Saül	[illegible]
	Daphnis et Chloé	[illegible]		Bataille de Jemmapes	[illegible]
	Allan M'Aulay	Horace Vernet	17	Port du bac	[illegible]
	Chapelle S. Roch	[illegible]		La visitation	[illegible]
	Serment des 3 suisses	[illegible]		Eucharis et Télémaque	[illegible]
5	Mazzocchi	[illegible]	18	Marine de Hollande	[illegible]
	Vue de la grotta ferrata	[illegible]		Duc de Montpensier	[illegible]
	Foire de la grotta ferrata	[illegible]		Collège de Reichenau	[illegible]
	Cascade en auvergne	[illegible]	19	Église de Boulogne	[illegible]
	Église de Louviers	[illegible]		Charleroy	[illegible]
	Les trois âges	[illegible]		Laban cherchant ses idoles	[illegible]
7	Casemates du ch. Gaillard	[illegible]	20	Vue de Grenoble	[illegible]
	Étable à vaches	[illegible]		Jeune pâtre endormi	[illegible]
	Improvisateur	[illegible]		Jeune page	[illegible]
8	Folle par amour	[illegible]	21	Les apprêts d'un mariage	[illegible]
	Ruines de Taormina	[illegible]		Vieux berger d'Italie	[illegible]
	Le Duc d'Orléans à Valmy	Horace Vernet		Bacchus enfant	[illegible]
9	Bords de l'Isère	[illegible]	22	Côtes de normandie	[illegible]
	Cuirassier	[illegible]		Intérieur d'un café	[illegible]
	Mort de César	[illegible]		Rivière en auvergne	[illegible]
10	Cadmus	[illegible]	23	Soldat de Waterloo	[illegible]
	Sacristie de S. Wandril	[illegible]		Marie de Médicis	
	Isabeau de Bavière	[illegible]		La pauvre famille	[illegible]
11	Louis XI		24	Effet de neige	[illegible]
	Saint Paul prêchant			Victoire de Marathon	[illegible]
	Pierrefond	[illegible]		Gustave Wasa	[illegible]
12	S. Gothard	[illegible]	25	Louis XIII	[illegible]
	Ismayl et Maryam	[illegible]		Vue de Neuilly	[illegible]

2 VOLUME

	Sujets des Tableaux	Peints par		Sujets des Tableaux	Peints par
	Portrait [illegible]	[illegible]		Sauvetage	[illegible]
26	Entrée d'une cave	[illegible]	39	Combat de cavalerie	[illegible]
	Bat. de Montmirail	[illegible]		Marchand de tisane	Boilly
	Enterrement au village	[illegible]			
	Portrait du G. Foy	H. Vernet		Glaciers de Grindelwald	[illegible]
27	Intérieur d'une cuisine	[illegible]	40	Bat. de Walmy	Horace Vernet
	Prométhée	[illegible]		Valentine de Milan	[illegible]
	Poniatowski	H. Vernet		Navire prenant un pilote	Isabey
28	Voyage en poste	[illegible]	41	Cour de roulage	[illegible]
	Laitières	[illegible]		Cinq mars	
	Gros-temps	[illegible]		Une panthère	[illegible]
29	Bénédiction des maisons	Granet	42	Ch. de Windsor	[illegible]
	Route d'Italie	[illegible]		Escalier de Drolling	Drolling
	Femmes grecques	Scheffer		Ruines de Palmyre	[illegible]
30	Chambre d'un cordonnier	[illegible]	43	Amérique	[illegible]
	Moulin à Mariakerke	[illegible]		Mon. de S. Antoine	Granet
	Environs de Riom	[illegible]		La revue	H. Vernet
31	Bernardo Strozzi	Granet	44	Niagara	[illegible]
	Mazarin	[illegible]		Une lionne	[illegible]
	Bal de Hanau	[illegible]		Pêcheurs normands	[illegible]
32	Abri champêtre	[illegible]	45	Villa mécène	[illegible]
	Bohémienne	[illegible]		Palerme	[illegible]
	Camp de Lapons	[illegible]		Vue de Reichenau	[illegible]
33	Le mari malade	[illegible]	46	Portrait de S. A. R. Mademoiselle d'Orléans	[illegible]
	Chapelle Minutolo	[illegible]		Enterrement d'une jeune fille	[illegible]
	Marie-Stuart			Vue de Coblentz	[illegible]
34	Marine	[illegible]	47	Portrait de S. A. R. Madame la Duchesse d'Orléans	[illegible]
	Bergère d'Italie	[illegible]		Les Échelles	[illegible]
	Vue d'Auvergne	[illegible]		Cap Nord	[illegible]
35	La Jalousie	[illegible]	48	Portrait de Napoléon	[illegible]
	Atelier de Tinchet	[illegible]		Mort d'Hippolyte	[illegible]
	Combat de corsaires	H. Vernet		Mort d'Adonis	[illegible]
36	Maison Beaumarch.	[illegible]	49	Combat de Benouth	[illegible]
	Richelieu	[illegible]		Chapelle d'Omer	[illegible]
	Femme foudroyée	[illegible]		Vue d'Orléans	[illegible]
37	Cromwell			Paysage	[illegible]
	Mort de Jacone	[illegible]	50	Portrait de J. J. Rousseau	[illegible]
	Laurent de Médicis	[illegible]		Vue g. du Pal. Royal	[illegible]
38	Subiaco	[illegible]			
	Italien	[illegible]			

Ch. Motte Imprimeur Lithographe de L. L. A. A. R. R. Monseig. le Duc d'Orléans et Monseig. le Duc de Chartres rue des Marais N° 13 F. S. Germain à Paris

